BnF Gallica

# Histoires de tous les jours

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Colomb, Joséphine (1833-1892). Histoires de tous les jours. 1895.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

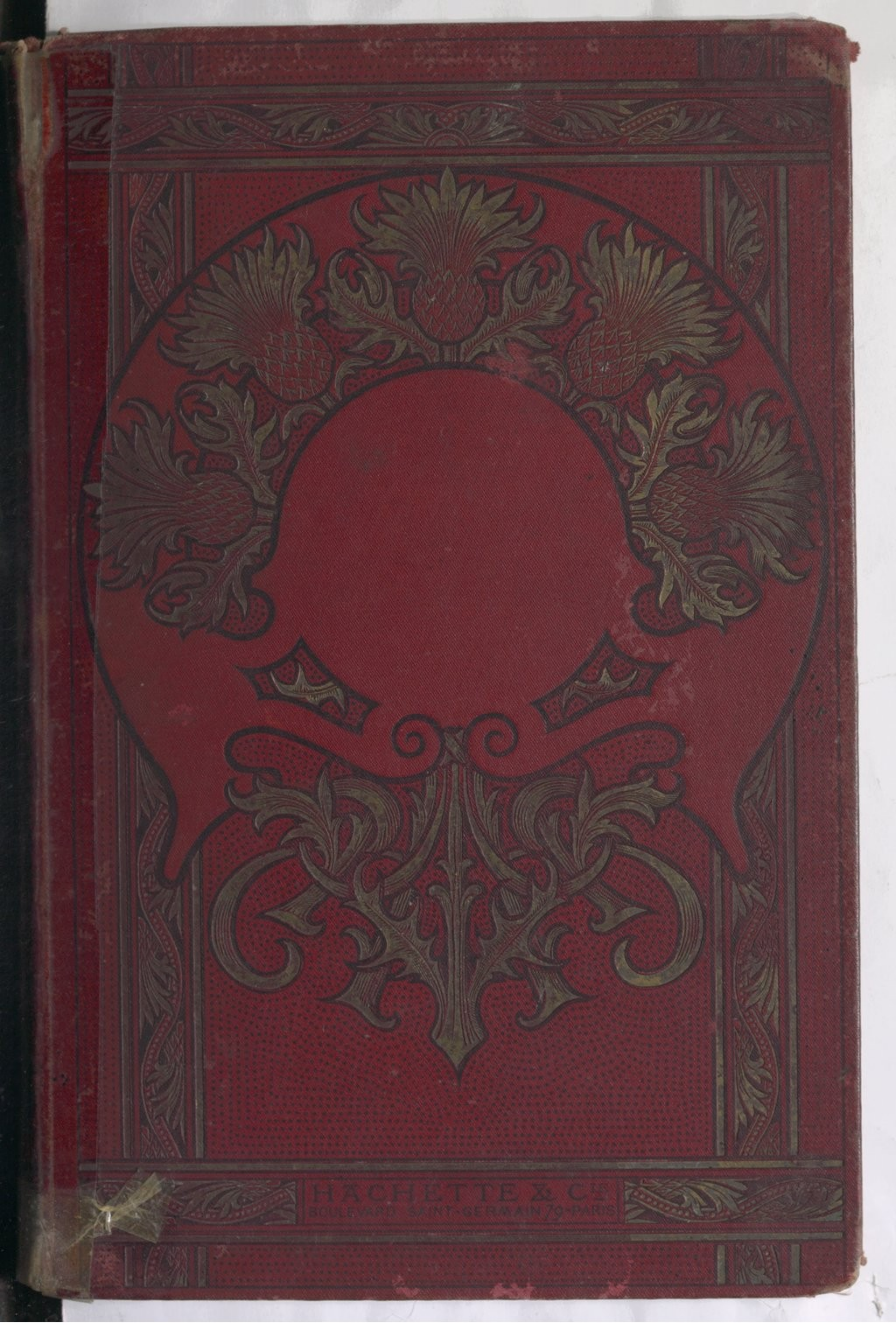
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisationcommerciale@bnf.fr**.




Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

L. Marin
1897

# HISTOIRES

DE

# TOUS LES JOURS

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

# HISTOIRES

DE

# TOUS LES JOURS

PAR

Mme J. COLOMB

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 23 GRAVURES

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

Droits de traduction et de reproduction réservés.

GR
COL
Ex. 1

# HISTOIRES DE TOUS LES JOURS

## ROUTES DIVERGENTES

### I

La belle chose, pour des écoliers, qu'une glorieuse matinée de mai! Tout est rayonnant, tout est lumineux, tout est frais et charmant, on respire avec l'air embaumé la joie et la vie. Les giboulées d'avril sont passées, elles ont laissé l'herbe plus verte et le ciel plus bleu; le soleil jette ses rayons d'or sur la plaine où les blés commencent à s'émailler de coquelicots et de marguerites, et découpe sur le sol l'ombre touffue des grands arbres. Que d'abris verdoyants dans les bois! que de chansons dans les nids! quel gai babillage dans les ruisseaux qui coulent sur les cailloux qu'ils lavent et polissent sans cesse! Non, rien n'est plus beau pour des écoliers qu'une matinée de mai, surtout si c'est un jeudi, et qu'ils aient devant eux toute une journée (une éternité!) et la liberté d'aller où bon leur semble. En vérité, le monde leur appartient.

C'était bien l'opinion de sept jeunes garçons, échelonnés de douze à quinze ans, qui sortaient à grands pas du joli bourg de Thirois. Ils venaient d'en dépasser les dernières maisons, et ils dévoraient la route un peu poudreuse; évidemment les tas de cailloux alignés de distance en distance par les ponts et chaussées n'offraient pas à leurs yeux un régal suffisant, et ils avaient hâte de gagner un de ces jolis chemins creux qui s'allongent entre deux murailles de verdure. Ils marchaient si

vite qu'ils ne pouvaient parler : il ne leur restait plus de souffle pour leur conversation.

Ouf! voilà le chemin creux : on peut prendre son temps maintenant. Les haies d'aubépine embaument; les liserons blancs, le houblon, la douce-amère accrochent leurs festons aux arbres qui se dressent sur les talus; en bas, dans l'herbe couleur d'émeraude, toute semée de gouttes de rosée pareilles à des diamants, les véroniques ouvrent leurs yeux bleus, les violettes lèvent leur tête au-dessus de leurs touffes de feuilles rondes, les stellaires balancent leurs étoiles blanches au bout de tiges presque invisibles, les primevères jaune pâle répandent une douce odeur de miel. Et voici que là-bas, à l'entrée du petit bois où le sentier se termine, le gazon paraît tout bleu, tant les scilles, ces jacinthes sauvages, y fleurissent à profusion.

Le groupe s'est disjoint : un des écoliers se baisse pour cueillir une primevère ; un autre grimpe après le talus pour couper une branche d'aubépine ; un troisième s'arrête pour regarder des fourmis qui transportent une brindille; un quatrième, le nez en l'air, écoute chanter le coucou et cherche dans quel arbre il peut être.

« Allons! allons! crie le plus grand de la bande, nous nous reposerons dans le bois! »

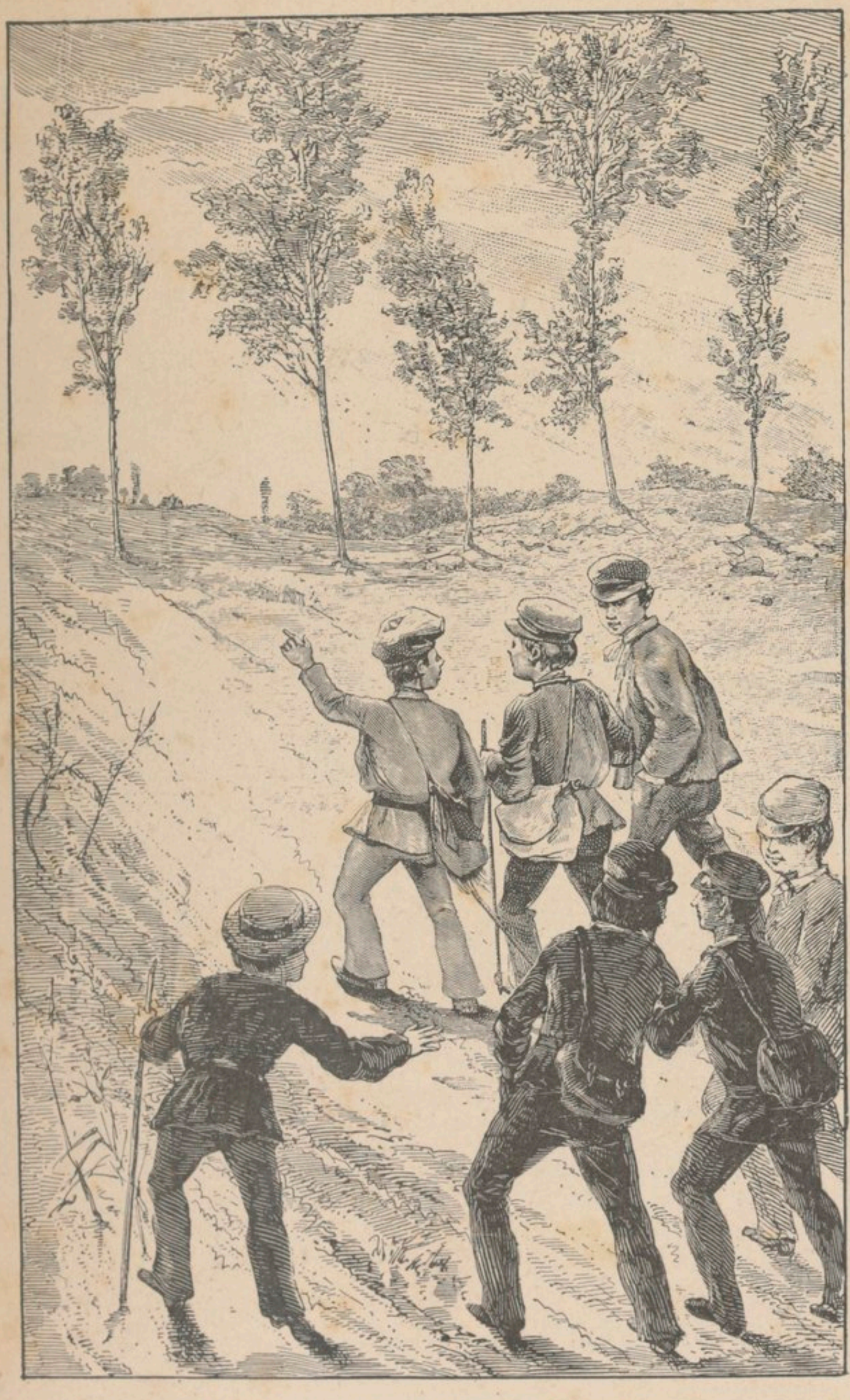
Les retardataires reprennent leur course; les voilà dans le bois, enfoncés au plus épais du taillis.

« A la clairière! » dit l'aîné.

Et le premier il gagne un espace verdoyant où l'herbe pousse fine et drue, sous l'ombrage d'un grand chêne.

« Là! » dit-il, triomphant, en s'étendant sur l'herbe au pied du chêne. Et les autres l'imitent. On est vraiment bien là, et une pareille salle à manger est faite pour donner de l'appétit.

Car les écoliers sont venus là pour déjeuner; et chacun d'eux étale ses provisions. Il ne s'agit point d'un repas comme ceux dont saint Paul fait honte aux chrétiens de son temps, « où chacun mange et boit ce qu'il a apporté, sans avoir égard aux autres ». Nos sept écoliers mettent leurs provisions en commun : de cette façon, personne ne sera humilié. Chacun a



Ils dévoraient la route un peu poudreuse.

apporté selon ses moyens, chacun mangera selon son appétit. Quand les gens sont assez justes pour ne pas manger plus qu'ils n'ont faim, c'est là de la vraie fraternité.

Car leur naissance ne les a pas faits égaux, bien qu'ils fréquentent tous les sept l'école de Thirois. Voici Nachou, le fils du boulanger, qui a apporté du pain, comptant sur les autres pour le *fricot*; il a treize ans et va quitter l'école cette année. Voici le petit Magnac, le fils du percepteur, à qui sa maman a donné un beau morceau de veau piqué et un pot de confiture de mirabelles; voici Janvier, le fils du fermier, qui fournit un pot de crème et des œufs durs; voici le pauvre Ravinet, dont la mère est veuve et va en journée; elle n'a pu lui donner que des galettes de blé noir; mais qu'importe? ses camarades les grignoteront de bon cœur. Gerbaud, le fils du charron, sort de son papier de plomb une livre de chocolat que sa mère lui a rapportée de la ville; reste Gaunard, le plus âgé; son père est charcutier : aussi exhibe-t-il un superbe saucisson; et le dernier, Tresneau, le fils du notaire, fournit à la communauté un poulet rôti et des pommes de reinette toutes ridées : rien qu'à les voir, l'eau en vient à la bouche.

Et la boisson? N'allez pas croire que nos écoliers se soient embarrassés de bouteilles. Il y a là, tout près, un joli ruisseau dont l'eau est plus claire que si on l'avait filtrée, on ira y boire, et Magnac prêtera sa timbale à ceux qui ne trouveraient pas commode de boire dans leur main.

## II

Quand sept écoliers qui viennent de faire une bonne course sont réunis au grand air pour déjeuner, peut-on dire que leur déjeuner soit gai? Oui, si l'on a en vue la provision de gaieté que chacun d'eux possède : non, si l'on cherche les manifestations de cette gaieté : ils ont faim et ils mangent, voilà tout; ils

ne trouvent pas un mot à dire. Nos écoliers déjeunèrent donc consciencieusement et silencieusement, pendant un bon quart d'heure au moins. Le premier qui parla fut le petit Magnac; il est vrai que Magnac ne possédait pas un grand appétit et qu'il fut vite rassasié.

L'un après l'autre, les convives s'égayèrent; et ce furent alors des rires fous, à propos de tout et à propos de rien, jusqu'au moment où Nachou bondit sur ses pieds en disant :

« Nous perdons notre temps! Qui est-ce qui vient jouer à saut de mouton dans la prairie? »

En un clin d'œil tous furent debout; on réunit les restes, qu'on enferma dans un papier et qu'on mit dans un arbre, pour les retrouver quand on voudrait goûter, et l'on prit le chemin de la prairie. On ne courait pas risque d'en gâter le foin; les bestiaux qu'on y avait mis au vert n'avaient guère permis à l'herbe de grandir.

On se lasse de tout, et les forces humaines ont des bornes, même les forces des écoliers en congé. Après des heures passées à courir le pays, à escalader les talus et les barrières, à sauter les ruisseaux, à grimper aux arbres, il vint un moment où personne ne proposa plus d'expédition nouvelle.

« Si nous retournions dans le petit bois? » dit Magnac.

Et le petit bois, avec sa fraîcheur et son calme, offrit à leur imagination un repos si désirable, que personne ne fit d'objection.

« Ouf! dit Gaunard, qui était arrivé le premier, et qui s'étendit voluptueusement sur l'herbe, la tête et les épaules appuyées contre le tronc du chêne.

— Cela fait du bien, de se reposer!

— Cela fait beaucoup de bien! » répondirent les autres, à l'exception de Magnac et de Tresneau, qui se laissèrent tomber sur l'herbe sans parler : ils n'en pouvaient plus. C'étaient les deux plus petits, et depuis longtemps déjà ils ne suivaient les grands que par amour-propre.

Réellement, ils étaient tous fatigués; et la preuve, c'est qu'au bout de dix minutes il y en avait déjà quatre qui dormaient, et que les autres ne tardèrent pas à suivre leur exemple.

Après un temps qu'il aurait été bien en peine d'apprécier, Gaunard entr'ouvrit les yeux et étendit les bras pour s'étirer.

« Chut! ne bouge pas! lui dit tout bas Gerbaud d'un ton mystérieux : tu vas le faire sauver!

— Qui ça?

— Un écureuil,... droit en face de toi, là-haut, dans le frêne....

— Je le vois. Est-il joli! Tiens, en ce moment, sa queue se trouve au soleil.... Comme il fait bien dans la verdure! Y a-t-il longtemps que tu le regardes? Qu'est-ce que tu fais donc là?

— Je me fais une poignée de canne : vois-tu?

— Ah! c'est l'écureuil! Mais il est très ressemblant!... Je ne bouge pas, continue. Pourvu que les autres n'aillent pas se réveiller! »

Gerbaud continuait à tailler avec son couteau un bâton qu'il s'était coupé en route, pour se faire une canne, disait-il. Il avait compté d'abord l'orner d'une belle spirale blanche, en enlevant une bande d'écorce; puis, en voyant l'écureuil, l'idée lui était venue d'utiliser le gros bout difforme de son bâton. Il se tirait vraiment très bien de son entreprise : les bergers suisses qui nous envoient tant de troupeaux de bois blanc, œuvres de leurs soirées d'hiver, l'auraient reconnu pour un confrère.

Il avait presque fini, quand un brusque mouvement de Nachou effraya l'écureuil, qui bondit du frêne sur un bouleau, et du bouleau sur le grand chêne.

« Oh! maladroit, tu l'as fait sauver! s'écria Gaunard.

— Sauver, qui? demanda Nachou tout ahuri en se frottant les yeux.

— L'écureuil de Gerbaud : tiens, vois!

— C'est vrai qu'il a fait un écureuil! dit avec admiration Nachou à qui Gerbaud venait de passer son œuvre. Il vous a des idées, ce Gerbaud! Voyez donc, vous autres, l'écureuil! »

La jeunesse admire volontiers sans arrière-pensée; la canne de Gerbaud passa de main en main, et obtint tous les suffrages. Les écoliers étaient maintenant éveillés comme une nichée de souris.

« Mais où est donc Ravinet? dit tout à coup Tresneau : il n'a pas vu l'écureuil. Ravinet! Ravinet! viens donc voir!

— Présent! » répondit une voix, assez loin dans l'épaisseur du bois.

Et, un instant après, Ravinet apparut entre les arbres, chargé d'une brassée de plantes et de fleurs.

« Il est allé à l'herbe pour ses lapins! » dit Nachou avec un gros rire, qui trouva de l'écho parmi ses compagnons.

Ravinet admira l'écureuil, comme c'était son devoir; mais le bois sculpté ne paraissait pas être sa principale préoccupation. Il jeta sur l'herbe sa botte de fleurs et s'assit auprès.

« Voyez ce que j'ai trouvé, dit-il; est-ce beau!

— Beau! répliqua Nachou : pourquoi, beau? des petites fleurs de rien du tout! Si encore c'étaient des grands dahlias bien rouges, ou des *soleils*! mais ça! Et puis les fleurs, ça n'est bon à rien. Est-ce que tu crois que c'est bon pour le blé, tes bluets et tes coquelicots? Ah! tu as cueilli un épi d'orge : à la bonne heure, voilà une plante utile! Ne me parle pas des fleurs!

— Chacun son goût, interrompit Janvier; tu n'aimes pas les fleurs, toi, mais il y a des gens qui les aiment. Demande à Tresneau si sa mère ne les aime pas! Je suis entré une fois dans son jardin : un vrai paradis. Le jardinier doit être très savant : n'est-ce pas, Tresneau?

— Oui, c'est un jardinier qu'on fait venir de la ville; il est de l'école d'horticulture.

— Qu'est-ce que c'est que cette école-là?

— Une école pour les jardiniers; on y apprend à soigner les fleurs. Notre jardinier sait tous les noms des plantes en latin.

— Oh! fit Janvier avec admiration.

— Si tu veux le voir, je te préviendrai quand il viendra : je pense que ce sera à la fin du mois, quand on renouvellera les fleurs des massifs.

— Merci, je veux bien. Comme tu es heureux, toi, de voir tous les jours un si beau jardin!

— Je n'ai pas longtemps à le voir, à présent : au mois d'octobre j'irai au lycée, avec Magnac, pour apprendre le latin.

« C'est un jardinier qu'on fait venir de la ville. »

— Est-ce que le curé ne te l'apprend pas, le latin? demanda Gerbaud.

— Oh! il faut plus de latin que cela pour être bachelier : on m'en fera faire toute la journée au lycée; n'est-ce pas, Tresneau ? »

Tresneau soupira :

« Moi, j'aimerais mieux rester ici à voir des arbres. Il n'y a rien de plus amusant que de connaître les arbres; quand je rencontre Serpier, le garde forestier, je me fais toujours emmener par lui dans sa tournée, et il me nomme tous les arbres. Il m'explique comment on les plante et comment on les abat, comment on connaît leur âge, les espèces qui poussent bien dans les lieux bas, et celles qui aiment les terrains secs. Je l'écouterais toute la journée. Tenez, voyez-vous, ici? c'est un taillis de deux ans; ce bouleau-là est bon à couper, et ce vergne-là aussi; le vergne est pour le sabotier, et le bouleau pour le boulanger....

— Tout le monde sait ça! interrompit Nachou en haussant les épaules.

— Tu connais le bouleau parce que ton père en achète pour chauffer son four; mais les autres arbres, est-ce que tu sais à quoi ils servent? C'est très intéressant à savoir : n'est-ce pas, vous autres?

— Oui, dit Gerbaud; c'est joli, le bois, on en fait tout ce qu'on veut; je voudrais connaître ceux qui sont tendres, ceux qui sont durs, ceux qui s'enlèvent par éclats.... Ce chêne-là, quel beau bois il donnerait!

— Ce serait bien dommage d'en faire du bois! s'écria Gaunard. Il est si beau, si touffu! on ne voit pas le soleil à travers. Et de ce côté-ci, où ses feuilles ne sont pas encore toutes poussées, il est d'un vert si clair qu'on dirait presque du jaune;... comme c'est joli, à côté du bleu du ciel!

— Il donne trop d'ombre, ton chêne! repartit Janvier : les fleurs ne peuvent pas pousser dessous. Vois, on n'en trouve presque pas, tandis que le taillis et les prés en sont remplis.... Ravinet, qu'est-ce que tu fais là? est-il possible!

— Je les trie, répondit Ravinet avec un grand calme, sans se troubler de l'air indigné de son camarade. En voilà que je

ne connais pas, je vais les emporter pour demander leur nom aux gens qui les connaissent. »

Il rangeait, en effet, ses plantes par petits paquets, recueillant les fleurs des unes, les racines des autres, les feuilles d'une troisième, les bourgeons ou les jeunes pousses d'une quatrième. Pas une ne restait entière, hormis celles qu'il avait déclaré ne pas connaître.

« Les voilà dans un joli état, tes pauvres fleurs! dit Gaunard.

— Eh bien, je ne voulais pas en faire un bouquet. Cela m'amuse, moi, de savoir leurs noms, et à quoi elles servent!

— Chacun son goût, reprit Janvier. Moi, je les aime mieux sur pied. On ne devrait pas cueillir les fleurs.

— Je crois qu'il faut nous en aller, dit Nachou en se levant : on dîne à sept heures chez M. Magnac et chez M. Tresneau, et on ne nous donnerait plus les enfants si nous les mettions en retard.

— Allons-nous en! soupira Magnac. On était joliment bien ici! »

Au sortir du bois, Gaunard se retourna :

« Regardez donc comme c'est beau, le petit chemin qui s'enfonce sous les arbres, avec le soleil qui brille au bout là-bas!

— Regardez donc, répliqua Nachou, les belles vaches grasses dans la belle herbe verte! Voilà ce qui vaut la peine d'être vu! »

Les sept camarades reprirent le chemin du bourg. Janvier examinait une touffe d'aubépine qu'il venait de cueillir; Magnac flânait çà et là, attrapant des insectes et écoutant les derniers appels des oiseaux; Gerbaud enroulait autour de sa canne une longue tige de liseron, en se disant que cet ornement-là, sculpté en blanc, ferait mieux qu'une simple banderole; et Gaunard se retournait sans cesse pour regarder les grandes ombres dont les peupliers rayaient l'herbe de la prairie.

« Qu'as-tu donc, Tresneau? tu es triste! dit tout à coup Magnac à son camarade.

— J'ai que je pense au lycée.... Toi, ça ne te fait rien d'être enfermé, tu trouves partout à t'amuser. Mais moi, je voudrais bien avoir fini mes études!

— Et puis après, qu'est-ce que tu feras?

— Je ne sais pas;... je veux être dans un endroit où il y ait des arbres, pour sûr.... Si je me faisais garde forestier, comme Serpier?

— Oh! par exemple! Serpier n'a jamais été au lycée. Moi, je veux vivre dans une grande ville, comme Paris,... mais je reviendrai tous les ans ici, et nous nous verrons. Qu'est-ce que vous ferez, vous, dans ce temps-là?

— Chacun le métier de notre père, je pense, dit Gerbaud en soupirant.

— Pas moi, dit Gaunard; comme j'ai toujours les prix d'arithmétique, mon père va m'envoyer à Saint-Philos, chez son parrain, qui est banquier.

— Moi, je ferai n'importe quoi pour gagner de l'argent, dit Ravinet; il y a assez longtemps que ma mère me nourrit.

— Une idée, interrompit Magnac : jurons de nous retrouver ici dans..., dans vingt ans! Ce sera très amusant, de nous raconter ce que nous serons devenus.

— Bah! dit Ravinet, il y en aura qui seront des *messieurs*, et d'autres....

— Ça n'empêche pas d'avoir du plaisir à se revoir. Dans vingt ans, le 2 mai, à midi, dans le petit bois : le chêne y sera encore, bien sûr. Ceux qui ne pourront pas venir écriront. C'est dit : topez là !

— C'est dit ! » répétèrent les autres en lui frappant dans la main. Un vrai serment du Rütli.

## III

Il n'y avait pas loin de vingt ans que les sept enfants avaient échangé dans le petit bois un serment quelque peu téméraire; car qui peut savoir où il sera, ce qu'il sera et ce qu'il pourra faire dans vingt ans? M. Magnac, sous-chef de bureau au

ministère des finances, passait, un beau jour d'avril, par la rue des Lombards ; il l'avait choisie pour sa fraîcheur, car ces premiers soleils d'avril sont cuisants et causent des éternuements sans fin aux imprudents qui s'y exposent. M. Magnac, comme les gens dont la vie se passe à l'ombre, était d'une santé délicate et craignait les brusques changements de température.

Il se rappela tout à coup qu'il était enrhumé, et que sa provision de réglisse était épuisée. Il était bien placé pour la renouveler : il entra chez le premier herboriste, demanda un bâton de jus de réglisse, et pria qu'on le lui coupât en petits morceaux.

Pendant que le commis préparait son bâton de réglisse, M. Magnac regardait autour de lui, et trouvait ce séjour bien sombre : à peine s'il distinguait les festons d'herbes aromatiques qui pendaient de tous côtés, les monceaux de têtes de pavots, les bocaux parés de leurs étiquettes. Il avait la vue un peu basse, et il ne s'apercevait point de l'attention curieuse avec laquelle l'herboriste le regardait. C'était un jeune homme, cet herboriste, à peu près aussi jeune que M. Magnac ; il était un peu maigre, un peu pâle, de cette pâleur qu'ont les salades qu'on attache pour les faire blanchir, ou les plantes qui poussent dans une cave ; mais il était jeune, et ses yeux très vifs ne quittaient point M. Magnac ; par moments même, il entr'ouvrait les lèvres, comme s'il eût voulu lui demander quelque chose.

Le bâton de réglisse était coupé : M. Magnac tira de sa poche une bonbonnière pour l'y mettre. C'était un homme soigneux que M. Magnac, et il conservait cette bonbonnière depuis son enfance.

En la voyant, l'herboriste s'élança hors de son comptoir.

« Je ne me trompais pas ! vous êtes bien Magnac,... M. Magnac, de Thirois ?

— Oui, j'y ai passé mon enfance, c'est vrai,... mais mon père l'a quitté il y a dix-huit ans, et je n'y suis plus retourné. Et vous, monsieur, vous êtes... ?

— Ravinet.... Vous ne vous rappelez pas Ravinet ? et le bois où nous avons fait une si fameuse partie ? Et Gerbaud, et Nachou, et les autres ? »

Il entra chez l'herboriste.

Oh si! Magnac se rappelait; et il avait pris les mains de Ravinet, qu'il serrait en souriant avec un voile entre ses prunelles et les verres de son lorgnon,... si bien qu'il lâcha les mains de Ravinet pour aller à la recherche de son mouchoir.

« Te voilà donc herboriste, mon ami! c'était une vocation! Te rappelles-tu, le jour de cette fameuse partie, comme tu épluchais tes bouquets, au grand scandale de Janvier? Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là?

— Il est jardinier: il a joliment réussi! Il s'est fait bien venir du jardinier qui soignait les fleurs de Mme Tresneau, et à présent il a un jardin à lui, à Clamart, avec des serres où il cultive des fleurs qu'il envoie à Paris et qu'on lui paye très cher: il est en train de faire fortune. Seulement je ne sais pas comment il s'est arrangé avec son père, qui voulait le garder à la ferme. Nous lui ferons raconter son histoire le mois prochain; car tu y viendras, n'est-ce pas? il y aura vingt ans!

— Ma foi! je n'y pensais plus: mais si tu y vas, j'irai aussi; nous y serons au moins deux. Je vais demander un congé à mon chef.

— Moi, je laisserai la boutique à mon commis, et la maison à ma femme et à ma mère.

— Tu es marié? Ta mère est ici? Je serai bien aise de la revoir, ta mère: quelles bonnes galettes de blé noir elle nous faisait!

— Ce sera bien de l'honneur pour elle.... Si tu veux entrer, elle est là.... »

La minute d'après, Magnac était assis dans l'arrière-boutique de l'herboriste; il renouvelait connaissance avec la veuve Ravinet, ravie de revoir *quelqu'un de Thirois*, et il était présenté à Mme Ravinet jeune et à deux petits Ravinet très sages, qui étaient bien peignés et avaient les mains propres. On causa, et les vieux souvenirs ont tant de charme que Magnac ne songeait plus à l'heure de son dîner, quand il vit la veuve se lever pour étendre la nappe blanche sur la table, et que la jeune femme lui dit en rougissant: « Si vous vouliez bien accepter notre simple dîner... ».

Un simple dîner de famille!

Magnac le trouva meilleur que ceux de son restaurant. Au dessert, revenant sur le fameux serment des Sept, il interpella tout à coup Ravinet.

« Tu dis que nous les retrouverons tous?

— Tous, je ne sais pas; mais Nachou est encore au pays, et Janvier y retourne souvent; M. Tresneau y est toujours notaire, ainsi son fils doit y revenir; je sais qu'on l'a vu il y a quelques années, avec un uniforme, je ne sais plus lequel.

— Je le sais, moi : il est entré à l'École forestière, l'année où j'entrais dans les bureaux. Quand nous étions ensemble au lycée, il ne voulait rien faire. « Puisque je veux être garde « forestier comme Serpier! me disait-il; on n'a pas besoin de « latin pour être garde forestier. Je sais bien, moi, que si « j'apprends le latin et si je me fais recevoir bachelier, papa « voudra que je sois notaire, et je ne veux pas être notaire : je « veux vivre dans les bois. » Cela a duré jusqu'au jour où un des grands élèves a été reçu à l'École forestière : naturellement on en a parlé dans toutes les études, et Tresneau a compris qu'on pouvait vivre dans les bois tout en ayant appris le latin. Il a bien travaillé depuis; il est garde général et très content de son sort. Et toi, voyons, ton histoire à toi?

— Mon histoire? J'ai rencontré un jour un monsieur qui cueillait du bouillon-blanc, je l'ai aidé, et je lui ai montré où l'on trouvait d'autres plantes qu'il cherchait. Il m'a fait causer, et m'a demandé si je pouvais lui récolter les plantes dont il avait besoin : c'était un herboriste de Maugrain. Pendant deux ans j'ai travaillé pour lui : j'étais content de gagner quelques sous pour ma mère. Ensuite il m'a pris chez lui comme apprenti; j'ai suivi des cours, j'ai passé des examens, je suis devenu assez habile pour me placer à Paris. Mon bonheur m'attendait là; j'ai trouvé un bon patron, le meilleur des hommes; il m'a donné sa fille, qui lui était pourtant demandée par de plus riches que moi, et j'ai pu faire venir ma mère....

— Il ne dit pas tout, monsieur, interrompit la jeune Mme Ravinet; il ne dit pas que pendant cinq ans que mon père a été malade, perclus, ne pouvant rien faire, il s'est chargé de tout le travail, ne prenant pas seulement une heure

Un simple dîner de famille.

de repos, m'aidant à soigner mon père, nous consolant, nous encourageant.... Si nous n'avons pas été ruinés, si nous ne sommes pas morts de misère et de chagrin, c'est bien à lui que nous le devons.... N'est-ce pas, mère, que c'est vrai ? Vous l'avez vu, puisque mon père a encore vécu deux ans après que vous êtes venue demeurer avec nous. Je vous entendais assez, tous les deux, mon père et vous, parler de mon mari : c'était à qui dirait le plus de bien de lui ! »

Magnac était tout ému.

« Je lui ai montré où l'on trouvait d'autres plantes. »

« Sur sept que nous étions, dit-il, toi au moins tu as trouvé ta voie et tu es heureux !

— Et vous, monsieur ? dit timidement la jeune femme.

— Moi ? je n'ai pas tiré grand'chose du petit bois ; ce n'est pas faute d'y penser et de le revoir avec sa verdure, son soleil, son herbe verte et ses fraîches fleurs.... Mais on m'a fait entrer au ministère, et je vais à mon bureau tous les jours : c'est monotone, mais c'est utile.... Je n'ai pourtant jamais eu de goût pour la vie renfermée....

— Eh bien, moi, je n'éprouve pas du tout le besoin de vivre au grand air. Les plantes ne sentent jamais si bon que quand elles sont cueillies et mises en petits paquets. Voyez cette botte

de menthe sauvage et ces guirlandes de houblon : y a-t-il rien de plus réjouissant ? »

Magnac se mit à rire et se leva pour prendre congé ; et les deux anciens camarades se promirent d'être fidèles au rendez-vous du 2 mai.

## IV

Le 1er mai suivant, Magnac, sa valise à la main, longeait la file de wagons qui allait partir, cherchant s'il n'apercevait point Ravinet déjà installé dans quelque voiture. Il le vit enfin, et ouvrit la portière pour le rejoindre. Mais il n'était pas seul à le chercher : un grand gaillard leste et solide, avec un teint coloré et un air de bonne humeur, escalada vivement le marchepied derrière lui en s'écriant :

« Enfin je te trouve, mon vieux Ravinet ! Comment vas-tu ? J'ai cru que j'allais manquer le train ; ç'aurait été joli ! Et le rendez-vous de demain ?

— Il paraît que nous serons au moins trois ! répondit en riant Ravinet. Magnac, c'est notre camarade Janvier, dont je te parlais l'autre jour.

— Enchanté de la rencontre ! dit Janvier en tendant la main à Magnac. Je t'avais tout à fait perdu de vue ; c'est comme Gaunard, dont on n'a plus entendu parler depuis des années.

— Est-ce que le père Gaunard n'est plus à Thirois ?

— Non ; voilà dix ans qu'il est allé vivre à la ville, en bourgeois. Il n'était pas trop content de son fils, à ce qu'on disait.... Enfin je pense que nous allons savoir de ses nouvelles demain. Le temps est au beau : nous pourrons renouveler le déjeuner sous le chêne.

— Oui, mais le menu d'autrefois ne sera peut-être plus de notre goût.

— On en aura un meilleur ! J'ai déjà écrit à Nachou pour cela.

— Ah ! Nachou a-t-il succédé à son père ?

— Non pas, il a succédé au mien.... Cela t'étonne ! Voici ce qui est arrivé. Te rappelles-tu comme j'aimais les fleurs ? Le jour de notre fameuse partie, le petit Tresneau m'offrait de me faire connaître le jardinier qui venait travailler chez son père. J'acceptai, et, tant que le jardinier fut là, je ne le quittai pas d'une semelle ; je le questionnais sans cesse, et je lui demandais la permission de l'aider ; si bien qu'il finit par me dire : « Vous n'êtes pas maladroit, vous ; vous devriez étudier pour « être jardinier ». Je ne demandais pas mieux ; et je fis si bien que, l'année d'après, mon père me laissa partir avec lui comme apprenti. Je lui avais persuadé que cela me serait très utile pour cultiver notre verger et notre potager. Cela alla bien d'abord ; mais, quand je fus en âge de faire un bon laboureur, mon père voulut me mettre à la charrue, moi qui trouvais une si bonne place chez un horticulteur de Clamart ! C'est alors que Nachou m'a tiré d'affaire. Lui, il ne voyait rien de beau comme l'agriculture ; il avait un peu de bien, et ses bras valaient les miens pour le travail. Il a demandé ma sœur en mariage, et mon père n'a point fait une mauvaise affaire en la lui donnant et en le prenant à ma place. Il y a gagné un rude travailleur, et il a pu étendre et améliorer son bien. Moi, un peu plus tard, j'ai acheté le fonds de mon patron qui se retirait, et à présent j'ai les plus belles serres des environs de Paris ; vous viendrez les voir, n'est-ce pas ? J'ai la plus belle collection d'*achimènes*.... Aimez-vous les orchidées ? je vous en montrerai de très curieuses.... Vous aimiez les fleurs autrefois, pas à la manière de Ravinet, pour les éplucher ; il était né herboriste, ce garçon-là !

— Comme toi jardinier, répondit Ravinet en riant, et comme Nachou cultivateur.... Ah ! il y a Gerbaud ;... je ne sais pas ce qu'il est devenu : il ne voulait pas être charron, et le père Gerbaud tenait à lui laisser la boutique et la clientèle.... Finalement, le père a vendu son fonds à un étranger et a quitté le pays, de sorte qu'on n'a plus entendu parler du fils.

— Nous le verrons peut-être demain.

— Pourquoi pas ? Il peut bien avoir autant de mémoire que nous. »

Il faisait encore jour quand les trois voyageurs arrivèrent à Thirois; assez jour pour que Nachou, qui était venu attendre son beau-frère à la gare, pût leur montrer avec orgueil sa belle ferme avec ses dépendances. « Il leur fit grâce des terres : il y en avait trop », leur dit-il fièrement. Magnac le regardait, et comparait en lui-même ce grand gaillard, robuste et haut en couleur, avec le pâle Ravinet, qui semblait un peu étourdi par l'air vif de la campagne; et il se disait philosophiquement : « Combien il est heureux que les humains naissent avec des aptitudes et des goûts si différents! de cette façon, il peut y avoir en ce monde du bonheur pour toutes les espèces de gens. » Et, continuant à rêvasser, il se demandait s'il avait suivi sa vocation, et même s'il avait une vocation.... Était-ce bien l'idéal, d'aller s'asseoir dans un fauteuil de bureau tous les jours pendant plusieurs heures? Enfin, se trouvait-il heureux ou malheureux de l'existence qu'il menait?

Il est plus facile de se faire une pareille question que d'y répondre : aussi Magnac remit-il la réponse à une autre fois. D'ailleurs il n'eût pas été poli à lui de s'absorber dans ses réflexions, quand il était entouré d'hôtes si empressés, qui le forçaient d'accepter à dîner, qui refusaient de lui indiquer une auberge, qui l'installaient presque de force dans la belle chambre de la maison, et qui lui témoignaient sincèrement et chaleureusement le plaisir que leur causait sa présence. Il conclut donc provisoirement qu'il était parfaitement heureux ce soir-là, et ne s'occupa plus que de jouir de son bonheur.

L'avantage des besognes quotidiennes qui ne sont pas d'un intérêt passionnant, c'est que, une fois la tâche remplie, honnêtement, consciencieusement remplie, vous reprenez possession de vous-même. La porte se ferme derrière vous : vous voilà libre; allez où vous voudrez, faites ce qu'il vous plaira. Vous pouvez être artiste ou poète, ou simplement flâneur, observateur ou philosophe, au gré de votre fantaisie. Ce jour-là, Magnac, se trouvant hors de son bureau, s'était bien promis de ne rien laisser perdre des petits bonheurs qui pourraient se trouver sur sa route; et vraiment la récolte était abondante. Le voyage lui-même avait été un premier plaisir; et maintenant la fête conti-

« J'ai les plus belles serres des environs de Paris. »

nuait. Quelle vie large, simple et saine que celle de ces campagnards ! Il avait visité les écuries et les étables, admiré les belles vaches reluisantes, les moutons, les beaux coqs empanachés, tout le peuple de la vaste basse-cour ; maintenant, après un joyeux et plantureux dîner, il fumait sa cigarette au coin de la grande cheminée où flambait un fagot de genêts, car les soirées étaient encore fraîches. A son côté, le père Janvier fumait sa pipe ; Janvier fils et Ravinet leur faisaient vis-à-vis ; un grand chien fauve, gravement assis près de Nachou, lui poussait de temps en temps le coude de son museau noir pour quêter une caresse ; et le chat, convaincu qu'on avait allumé le feu exprès pour lui, s'était couché en rond dans les cendres, au risque de griller son poil. Au dehors tout était silencieux ; Magnac pensa au vacarme de la rue de Rennes et fit la grimace ; et puis, se rappelant qu'un vrai philosophe doit se garder de gâter l'heure présente par la pensée des ennuis à venir, il se remit à examiner la grande salle, une vraie salle de ferme, qui n'avait nulle prétention de passer pour un salon. Cette grande table massive, ce vaisselier où les assiettes couchées en rangées régulières montraient les fleurs les plus fantastiques, ce vieux coucou dans sa gaîne de bois peint, pareille au cercueil d'une momie d'Égypte, ces cruches rebondies, ces bassins de cuivre brillant, cette fermière en coiffe blanche et en jupe de droguet rouge et bleu, qui allait et venait, accorte et vive, mettant chaque chose à sa place et souriant à ses hôtes : tout ce tableau d'autrefois le charmait et évoquait dans son esprit tout un monde de souvenirs. Il avait vu ces choses une vingtaine d'années auparavant ; il n'y songeait plus, et voilà qu'elles le ressaisissaient, et qu'il se sentait au fond du cœur un vrai campagnard, lui, si Parisien qu'il ne songeait même pas en été à demander un mois de congé pour aller aux bains de mer.

Il sentit encore mieux qu'il n'était pas à Paris quand, avant de se coucher, il ouvrit la fenêtre de sa chambre, et que le vent du soir lui apporta des bouffées d'odeurs de menthe et de baume, de thym et de serpolet, et le chant lointain d'un rossignol.... Tout cela aussi, il l'avait connu jadis ; mais il lui semblait en comprendre la beauté pour la première fois.

Le lendemain il s'éveilla dès l'aube : la ferme était agitée comme une ruche dans la saison des fleurs ; et il entendit bientôt Janvier qui donnait à sa sœur des conseils sur la manière de soigner des boutures qu'il lui avait apportées. Mais Mme Nachou n'avait pas le temps de l'écouter ; elle s'occupait des préparatifs du déjeuner qu'on devait faire dans le petit bois, à midi précis.

« Les autres y seront-ils? demanda Magnac à ses amis, tout en dégustant le lait chaud que lui servit la fermière.

— Qui sait? dit Nachou.

— Pourquoi pas? répliqua Janvier.

— Nous verrons bien ! » reprit Ravinet.

Et, en attendant l'heure du rendez-vous, Nachou s'en alla surveiller ses ouvriers, Janvier donna un coup de main au jardin de la ferme, Ravinet s'en alla à la recherche de plantes pour son commerce, et Magnac se dirigea vers la route, tout simplement pour se promener et renouveler connaissance avec les maisons du bourg.

## V

Le bourg avait peu changé ; l'église avait toujours son clocher aigu, surmonté d'un coq qui faisait girouette, et son toit de tuiles plates envahi par la mousse : un toit de velours vert! Magnac le trouva charmant. Le pharmacien, le boulanger, le maréchal ferrant, le faïencier étaient toujours à la même place ; l'épicier s'était agrandi et repeint, et s'intitulait maintenant marchand de denrées alimentaires ; il faut bien que le progrès s'affirme. Les panonceaux du notaire avaient dû être redorés et sa maison reblanchie. Magnac s'arrêta pour regarder, à travers la porte à claire-voie, les massifs de pensées et de silènes qui faisaient autrefois l'admiration de Janvier.

La porte de la maison s'ouvrit, et un grand jeune homme en uniforme vert y apparut.

« Tresneau! lui cria Magnac, ne me reconnais-tu pas?

— Magnac, bien sûr! répondit l'autre en accourant au-devant de lui. Que je suis aise de te revoir! Tu es venu pour le rendez-vous, n'est-ce pas? Moi, je viens d'arriver par le premier train. Tu vas bien? Qu'est-ce que tu fais? »

Bras dessus, bras dessous, les deux anciens compagnons d'études s'en allèrent à travers le bourg, causant de mille choses, émus et souriants, se plongeant avec délices dans leurs souvenirs d'enfance.

L'horloge de l'église, de sa voix grêle et cuivrée, sonna onze coups.

« Onze heures! dit le forestier. Si nous nous acheminions tout doucement vers le petit bois? Ce serait amusant d'être les premiers au rendez-vous et de voir arriver les autres.

— Nous aurons de la peine à y arriver les premiers : Nachou, qui s'est chargé du déjeuner, doit y être déjà à faire installer la table.

— N'importe! ce ne sera toujours qu'un, et nous attendrons les autres.

— Ravinet est arrivé et Janvier aussi; nous sommes venus hier par le même train. Je ne les avais pas revus depuis vingt ans! Ils ont bien fait leur chemin, avec leurs vocations qui datent du petit bois.

— La mienne aussi, ou à peu près. C'est étonnant, la diversité des impressions produites sur les esprits par un seul objet.

— Cela tient précisément à la diversité des esprits. On tombe toujours du côté où l'on penche. Là où Nachou n'a vu que des pâturages pour les bestiaux, Ravinet a vu des plantes bonnes à faire de la tisane, et Janvier des fleurs à cultiver et à perfectionner. Toi, tu voyais surtout les arbres.... Il n'y a que moi qui n'ai pas tiré grand'chose du petit bois....

— Tiens! qui avons-nous là? » interrompit Tresneau en montrant à son compagnon un voyageur qui venait du côté de la gare.

Voyageur ou artiste, ou peut-être bien tous les deux : il portait un sac sur le dos et était coiffé d'un chapeau de feutre mou d'une allure quelque peu fantaisiste. Il marchait posément,

comme un homme qui n'est pas pressé, et — ce qui avait attiré l'attention de Tresneau — il tailladait avec un canif une racine de forme biscornue.

Cette circonstance frappa aussi Magnac.

« Je parie que c'est Gerbaud! dit-il en élevant la voix.

— Présent! » répliqua le nouveau venu, qui se hâta de franchir la distance qui les séparait.

Et ce furent de chaudes poignées de main, et des questions qui se croisaient et qui n'attendaient pas les réponses. Tout en parlant, les promeneurs avaient pressé le pas, et ils arrivèrent au petit bois sans y songer.

Le petit bois était silencieux, mais il n'était pas solitaire : un peintre, assis sur un pliant à l'ombre du grand chêne, brossait activement une étude de l'allée couverte qui s'en allait rejoindre la prairie, sombre au premier plan, éclatante de lumière dans le lointain.

Le peintre regarda les trois arrivants; puis il se leva gravement, et, ôtant son chapeau d'un air cérémonieux :

« Messeigneurs, salut à vous! dit-il. Lesquels des Sept êtes-vous? car il n'y a que les Sept pour se trouver réunis en ce lieu, à ce jour et à cette heure!

— Gaunard! vive Gaunard! Allons, la réunion sera au complet.

— Et l'appétit aussi, je vous en réponds. Voyons, quelles victuailles avez-vous? Je me suis muni d'un pâté dont vous me direz des nouvelles, et de deux fines bouteilles. Il y a de l'eau ici près, si j'ai bonne mémoire; et quant au pain, je pense que les indigènes le fourniront : il doit y avoir quelques-uns des Sept qui habitent le pays?

— Tiens, les voilà », dit Gerbaud en lui montrant Nachou sur le siège d'un char à bancs, et Janvier et Ravinet derrière lui.

Ils sautèrent à terre tous les trois, et en un clin d'œil le char à bancs fut vidé de tout ce qu'il contenait : une table à tréteaux, des tabourets de paille, et un copieux déjeuner campagnard. Gaunard serra son étude dans sa boîte, et fit place à la table, qu'on s'empressa de dresser à l'ombre du chêne.

Le bon Socrate, qui souhaitait de remplir de vrais amis sa

petite maison, eût certainement souri au déjeuner des sept anciens camarades. Un déjeuner servi avec juste assez de confortable pour que les convives fussent à leur aise, sans luxe gênant, sans étiquette encore plus gênante; et des convives de bon appétit, joyeux de se retrouver et d'avoir tous réussi dans la vie; tous heureux, tous contents de leur sort! On ne trouve pas souvent un déjeuner semblable.

Gaunard et Gerbaud furent vite mis au courant de la situation des cinq autres. Tout en mangeant et en trinquant, à bâtons rompus, Janvier vantait ses orchidées et Nachou ses belles races ovine, bovine, porcine, etc.; Ravinet parlait de plantes vulnéraires ou pectorales; Tresneau admirait le grand chêne, digne selon lui des chênes de Bretagne ou de ceux de la forêt de Fontainebleau; et Magnac, n'ayant pas grand'chose à narrer, écoutait et interrogeait.

« Sais-tu à quoi je t'ai reconnu sur le chemin? disait Magnac à Gerbaud : à ta manie de tailler un morceau de bois; tu ne l'as pas perdue! Te rappelles-tu l'écureuil?

— Je crois bien! j'en ai assez exécuté d'autres depuis, en souvenir de celui-là! Je l'ai gardé : c'est mon talisman, il m'a porté bonheur. Vous pourrez le voir si vous me faites l'honneur de venir chez moi.

— Où cela?

— Aux Batignolles; j'ai en ce moment-ci des travaux intéressants en voie d'exécution : une chaire et des stalles de chœur pour une église d'Auvergne, une vieille église restaurée dans son style primitif.

— Tu n'es donc pas charron? demanda Nachou. Je me rappelle en effet que le père Gerbaud était furieux contre toi, parce que tu ne voulais pas apprendre son métier; mais je croyais qu'il t'avait coupé les vivres, et que tu avais cédé.

— Il m'a coupé les vivres, en effet, mais je n'ai pas cédé. Tout cela est passé, oublié et pardonné depuis longtemps; nous sommes très bien ensemble, et je vais souvent le voir. Mais j'ai eu du mal!

— Raconte, Gerbaud!

— L'histoire de Gerbaud!

— L'Écureuil talisman, ou la Vocation contrariée! L'auteur a la parole.

— Je n'en abuserai pas longtemps. Le fait est que vos éloges à propos de mon écureuil, le fameux jour que vous savez, m'avaient un peu monté la tête; je trouvais bien plus amusant de tailler le bois avec mon couteau que d'ajuster des jantes de roues et de battre le fer sur l'enclume. J'avais vu dans la salle à manger du médecin, un jour que j'étais allé le chercher pour un accident arrivé à mon père, des meubles en bois sculpté; je me mis à penser que je serais bien capable de faire des feuillages et des animaux aussi beaux que ceux qui ornaient ce buffet et ce pied de table. Je me mis à chercher partout des morceaux de bois à sculpter; et, quand je trouvais dans la campagne une jolie branche, une grappe de fleurs ou de graines, je l'imitais avec mon couteau. Je devins bientôt assez adroit, et alors je déclarai à mon père que je ne voulais pas être charron, mais ébéniste. Grande colère de mon père; je tins bon, lui aussi, et il finit par me mettre à la porte malgré les prières de ma mère. Pauvre mère! c'était encore son chagrin qui me faisait le plus de peine dans cette affaire-là. Elle m'envoya chez son cousin, qui habitait la ville, où il était menuisier; elle lui écrivit pour le prier de me prendre, promettant de lui payer ma nourriture sur ses gains à elle; car elle filait très bien, et l'argent de son fuseau n'entrait pas dans le ménage, c'était son bénéfice particulier. J'appris le métier de menuisier, c'était un commencement; j'appris aussi que, pour faire quelque chose qui vaille en fait de sculpture, il faut commencer par savoir dessiner, et je suivis les cours du soir qui se faisaient à la mairie. Au bout de deux ans je gagnais ma vie, et mon père s'était un peu radouci; mais mon patron commençait à trouver que je lui gâchais beaucoup de morceaux de bois, avec ma manie de sculpture, et il menaça de me renvoyer. Vous voyez d'ici la nouvelle colère de mon père : « Ce garçon-là ne sera « jamais bon à rien! » Bon à rien, c'était trop dire; seulement j'étais bon à autre chose que ce qu'on me faisait faire. Ma mère vint encore à mon secours. Elle arriva chez son cousin, causa avec lui, se fit montrer mes sculptures, et hasarda timide-

ment « que cela lui semblait bien joli, et qu'elle avait vu chez « des bourgeois des meubles ornés de feuillages tout pareils : « est-ce que l'enfant ne pourrait pas gagner sa vie à tailler le bois « de cette façon-là? » Sur la réponse du menuisier, elle courut tous les ébénistes de la ville, chargée de mes œuvres ; elle finit par en trouver un qui « faisait le buffet en vieux chêne » et qui consentit à me prendre.

« Une fois le pied à l'étrier, j'ai su faire mon chemin. Maintenant je dirige un atelier de sculpteurs sur bois; j'invente des modèles, je compose des dessins, j'en dirige l'exécution, j'y mets moi-même la dernière main, et personne au monde n'est plus heureux que moi quand je viens d'achever une œuvre dont je suis content. Je ne sais pourtant pas si je ne suis pas encore plus heureux pendant que j'y travaille que quand elle est finie. Vous voyez que je n'ai pas à me plaindre de mon sort.

— Bravo, Gerbaud! cria Janvier.

— Remplissez vos verres, mes amis : à la santé de Gerbaud!

— Qu'est-ce que tu nous verses là, Gaunard?

— Du champagne, vraiment! tu ne le vois pas?

— Si, je le vois à la bouteille; mais je n'en croyais pas mes yeux. Dans l'herboristerie on n'en abuse pas,... mais on ne le hait pas non plus.... A la santé de Gerbaud! »

Les verres se vidèrent.

« Il en reste encore, dit Magnac : ce sera pour arroser l'histoire de Gaunard, car c'est le seul qui ne nous l'ait pas encore dite, son histoire.

— Elle ne durera pas longtemps : mon histoire, c'est celle de Gerbaud, à peu de chose près. Au lieu de charron, mettez gratte-papier et saute-ruisseau chez un banquier; au lieu de sculpture, mettez peinture; même opposition paternelle, mêmes cours de dessin suivis le soir, mêmes difficultés, même persévérance. Seulement, je n'avais plus de mère pour m'aider, il a fallu me tirer d'affaire tout seul. Aussi suis-je resté chez mon banquier bien des années, montant en grade peu à peu, et vivant avec la sobriété d'un anachorète pour mettre de l'argent de côté. Dans les longs jours, je me levais avec l'aube pour aller peindre d'après nature jusqu'à l'heure du bureau; en

hiver, je dessinais à la lampe. Dès que j'ai eu en poche de quoi vivre un an, j'ai quitté la banque et je suis allé à Paris — où je n'ai pas dîné tous les jours, je vous en réponds. — Mais quand on s'acharne au travail, on arrive. A l'heure qu'il est, mes paysages se vendent ; je dessine pour plusieurs journaux, et mon nom a été cité dans différents comptes rendus du dernier Salon. Je dîne tous les jours, et mon père commence à être fier de moi ; j'aime mon art et je suis heureux ! »

On porta un dernier toast à Gaunard et à la peinture ; et on démolit la table, pour prendre le café, mollement étendus dans l'herbe épaisse, au pied du chêne. Puis on voulut voir l'étude de Gaunard : il alla la chercher.

« C'est cette allée, dit-il, que j'avais en face de moi il y a vingt ans.... Cet effet de soleil m'avait frappé.... C'est de ce jour-là que date mon désir de peindre ; je suis bien aise d'avoir retrouvé l'allée et d'emporter d'ici ce souvenir. »

## VI

Il n'est si belle journée qui ne finisse ; il vint un moment où les Parisiens tirèrent leur montre et parlèrent de l'heure du train. Nachou alla chercher son cheval, qui se régalait de l'herbe fraîche de la prairie, et la vaisselle vide fut empilée dans le char à bancs. Comme les sept amis se disposaient à quitter le bois, deux gamins d'une douzaine d'années vinrent à passer ; le plus petit courbait le dos sous un bissac qui paraissait fort lourd. Ils saluèrent Nachou, qui se mit à rire en les voyant.

« Eh ! Boudaud, mon garçon, comme tu es chargé ! dit-il à l'enfant. Qu'est-ce que tu portes donc là ?

— Des échantillons de minéralogie, monsieur Nachou ; je les porte au maître d'école, et il me dira les noms de ceux que je ne connais pas.

— Ah ! tu veux dire des pierres ? Mets-les dans le char à

bancs et va-t'en de ton pied léger; je les mettrai chez toi en passant.... Voyez-vous ce petit bonhomme-là? Dans toute la campagne il ne voit que des pierres : le maître d'école lui apprend à les connaître, et dit qu'il deviendra un savant en minéralogie, comme il appelle cela.... Et son camarade, lui, passe sa vie à piquer des hannetons sur des bouchons : chacun prend son plaisir où il le trouve!

— Des hannetons! » murmura le petit garçon visiblement formalisé; et il s'éloigna sans attendre son compagnon, qui installait son bissac dans un coin du char à bancs, à l'abri des chocs.

« Encore deux vocations nées dans le bois ou aux environs! dit Magnac. En vérité, je les envie, ces gamins! J'ai envie de me mettre à étudier la botanique.

— Mais il me semble que tu l'aimais autrefois? dit Tresneau.

— Oui, comme je piquais des insectes, comme j'étudiais les mœurs des lézards et des lapins de garenne, comme je connaissais le plumage et le chant des oiseaux des bois.... Mais pas de spécialité, mon cher, pas de spécialité! Je donnerais je ne sais quoi pour avoir une spécialité. »

Et, poussant un gros soupir, Magnac se mit en marche pour quitter le petit bois. Ses amis le suivirent, laissant au valet de ferme, qui venait d'arriver, le soin de ramener le char à bancs.

« Une bonne journée tout de même! dit Janvier.

— Il faudra recommencer l'année prochaine, répondit Nachou. Vous trouverez le déjeuner prêt.

— C'est cela! Tous les ans! De cette façon-là, nous ne nous perdrons pas de vue.

— C'est promis, tous les ans, le 2 mai! »

Sur cette promesse, les sept amis se séparèrent : Tresneau rentrait chez son père; Gaunard s'en allait à l'auberge où il s'était établi, voulant profiter de son voyage pour prendre quelques points de vue; Janvier restait jusqu'au lendemain chez son beau-frère; Gerbaud, Magnac et Ravinet partaient seuls ce soir-là. Nachou et Janvier les conduisirent à la gare.

Chemin faisant, ils se croisèrent avec une paysanne chargée d'un lourd paquet de linge mouillé ; un petit garçon l'accompagnait, portant le savon et le battoir. Elle sourit et salua de la tête en disant :

« Bonsoir, monsieur Nachou et la compagnie!

— Bonsoir, Lisette! Vous voilà bien chargée! répondit Nachou.

— Oh ! ce n'est rien, monsieur Nachou !

— Quand je serai grand, interrompit le petit garçon, je lui porterai son linge, moi !

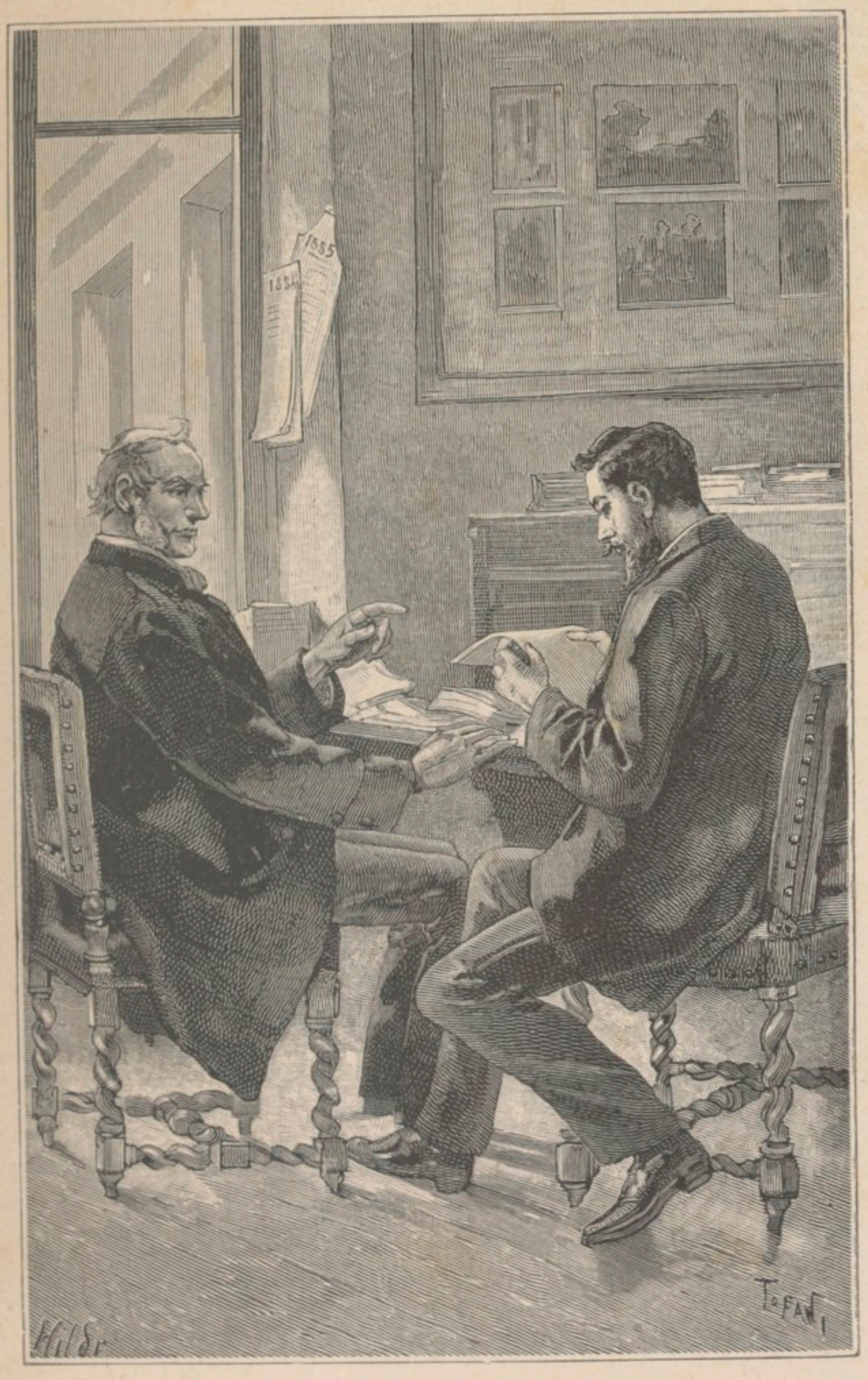
— Tu feras bien, mon garçon : aime-la et sers-la tant que tu pourras, tu ne feras que ton devoir! Bonsoir, Lisette ! »

La paysanne s'éloigna.

« En voilà une créature du bon Dieu comme il n'y en a pas beaucoup dans le monde, dit Nachou à ses amis. Il y a quinze ans, elle allait se marier, quand sa mère est tombée en paralysie ; comme de juste, elle a renoncé à son mariage pour soigner sa mère et faire l'ouvrage de la maison ; ça se devait, mais ça n'en était pas plus gai, n'est-ce pas ? Son prétendu s'est consolé et en a épousé une autre deux ou trois ans après, c'est encore tout naturel. Mais voici ce qu'elle a fait de bien. Il y a cinq ans, elle avait perdu ses parents, quand ce garçon a pris une mauvaise fièvre dont il est mort, laissant une veuve et quatre enfants dans la misère. Eh bien, Lisette est allée les chercher, les a pris chez elle, les a nourris de son pain ; et, depuis dix-huit mois que la veuve est morte aussi, c'est elle qui sert de mère aux orphelins, et qui travaille du matin au soir pour les élever. Brave fille, va! »

Instinctivement les voyageurs se retournèrent pour regarder Lisette qui s'éloignait lentement, courbée sous son fardeau. Magnac se sentait pris pour elle d'une sympathie profonde, et il aurait voulu demander à Nachou d'autres détails sur sa vie. Mais les heures des trains sont inflexibles, il fallut se hâter vers la gare : à l'année prochaine la suite de l'entretien!

Il faisait encore grand jour ; cependant Ravinet, grisé par cette journée passée au grand air, lui qui sortait si rarement de la rue des Lombards, ne fut pas plutôt bercé par le wagon qu'il




Le directeur de revue l'accepta de suite.

s'endormit du sommeil du juste. Gerbaud le montra en riant à Magnac ; mais il paraît que le sommeil est contagieux comme le bâillement, car il laissa peu à peu tomber la conversation, et il vint un moment où il ne répondit plus à Magnac ; il dormait.

Magnac n'en fut pas fâché : il n'avait plus envie de causer. L'histoire de Lisette lui trottait dans la tête ; elle s'était emparée de lui, il la voyait se dérouler tout entière devant son esprit telle qu'elle avait dû se passer dans son cadre rustique, avec tous ses détails, et il y prenait un plaisir extrême. Il ne dormit point en wagon : il ne dormit guère non plus dans son lit cette nuit-là ; et il eut quelque effort à faire le lendemain pour empêcher l'image de Lisette de s'interposer entre lui et les comptes qu'il avait à vérifier. Et après son dîner, au lieu de fumer plusieurs cigares en flânant dans les Champs-Élysées, il rentra chez lui, prit une plume et se dit : « Si j'écrivais cette histoire ? »

Il l'écrivit : quelle idylle touchante et douloureuse ! Elle le prenait tout entier : haletant, il écrivait sans s'arrêter, comme sous la dictée d'un sentiment plus fort que lui, et les pages s'ajoutaient aux pages, et il se passionnait de plus en plus pour son œuvre. A chaque instant, des intérieurs de chaumière, des coins de paysage, des retours de laboureurs, le soir, sous le ciel assombri, mille scènes champêtres entrevues autrefois et oubliées pendant tant d'années, sortaient des profondeurs de sa mémoire et venaient prendre place dans son récit, lui formant un cadre plein de vie.... Il écrivit ainsi, ne sentant pas la fatigue, jusqu'au moment où, levant par hasard la tête, il s'aperçut que le ciel blanchissait. « Mais c'est le jour ! murmura-t-il épouvanté : comment ferai-je pour ne pas manquer l'heure de mon bureau ? » Il se hâta de gagner son lit, en se promettant de ne pas se laisser attarder ainsi les nuits suivantes, car il comptait bien continuer l'histoire de Lisette.

Il la continua, il l'acheva ; et, quand il l'eut achevée, il se mit à la recherche de Gaunard pour la lui lire. Gaunard venait de remporter une médaille au Salon. Était-ce la joie de son succès qui le portait à la bienveillance ? Le fait est qu'il fut

enthousiasmé, et déclara à Magnac que c'était une merveille, un bijou, du George Sand, du Theuriet, et qu'il fallait absolument publier cela. Magnac trouva qu'il n'avait pas tort.

Une légende fort répandue veut qu'en ce monde le talent ait beaucoup de peine à percer, et qu'il faille à un écrivain les chances les plus heureuses et les plus rares pour arriver à placer quelques pages de sa prose. Cette légende fait penser au proverbe italien qui dit : « Pour chanter il faut cent choses, et la voix compte pour quatre-vingt-dix-neuf ». Pour écrire il faut cent choses, et le talent compte pour bien près de cent. L'histoire de Lisette était une œuvre exquise : le directeur de revue à qui Magnac la porta, sans protections ni recommandations, l'accepta tout de suite, au lieu de lui faire répondre qu'elle sortait du cadre de sa revue, ou qu'il avait de la copie pour deux ans. Et, un beau jour, l'heureux Magnac écrivit les noms de ses six amis sur six numéros de la revue qu'il leur expédia. Il avait ajouté au bas de la dernière ligne : « Voilà ce que j'ai tiré du petit bois ».

Magnac avait trouvé sa voie : désormais il était, lui aussi, parfaitement content de son sort.

# QUELQUES FEUILLETS DE MON JOURNAL

---

12 novembre 18...

Quelle triste soirée ! quelle triste journée ! Sous la neige qui tombait, grelottant dans un pardessus usé, j'ai encore fait démarches sur démarches : rien ! toutes les places sont prises. On inscrit mon nom, on me dit : « Attendez ! repassez ! » Je n'ai plus le temps d'attendre.... Voilà déjà... combien de semaines ? je n'en sais rien ! que je vis de pain que j'achète rassis pour le payer moins cher et que j'arrose avec l'eau de la fontaine,... et bientôt je n'aurai même plus de quoi payer ce pain.... Qu'il est donc difficile de gagner sa vie quand on a fait des études ! Si j'étais né dans une famille d'ouvriers, on m'aurait mis en apprentissage à douze ou treize ans, et à quinze ans j'aurais su mon métier,... et maintenant ma paye du samedi me donnerait du superflu : tandis que je n'ai même pas le nécessaire.... Que j'ai froid ! Et c'est la fête de ma mère aujourd'hui.... Comme nous étions gais il y a un an ! comme elle souriait à nos fleurs et à nos cadeaux ! Je revois, en fermant les yeux, le salon éclairé, les amis, les visiteurs et la figure joyeuse et émue de mon père, quand, appuyant sa main sur mon épaule, il disait à ma mère : « Ce garçon ! te rappelles-tu qu'il est arrivé en ce monde il y a ce soir vingt et un ans ? Nous aurons beau faire, nous ne t'offrirons jamais un bouquet de fête qui vaille celui-là ! » Oui, il y a un an,... et voilà dix mois que le feu a pris à la fabrique, que mon père a péri en voulant sauver ses

livres et sa caisse, et que j'ai été emporté blessé et sans connaissance.... Si j'avais pu ne jamais me réveiller! il a été si terrible, le réveil! Et ma mère, dans sa robe de veuve, était si pâle, si amaigrie, si changée, quand elle s'est penchée vers moi et a remercié Dieu, d'une voix brisée, de ce que je revenais à la vie! J'ai eu, à ce moment-là, le pressentiment d'un nouveau malheur : j'ai compris qu'elle était mortellement frappée, et que je porterais bientôt son deuil.... Voilà six mois que je le porte : pauvre mère! au moins elle n'a pas souffert de la misère; elle a connu notre ruine, mais elle ne la croyait pas complète, et

elle est morte avant que nos ressources fussent épuisées. Elle n'était pas inquiète pour moi : elle croyait de si bonne foi qu'avec mon instruction et ce qu'elle appelait mes talents, je me ferais vite une place dans le monde! Elle croyait aussi aux amis, elle me nommait ceux qui pourraient m'être utiles.

« Tu iras à Paris, me disait-elle; le fils de ton père ne peut manquer d'être bien accueilli par ses anciens amis; et quand on te connaîtra.... Courage, mon enfant; tu referas ta fortune! »

Elle est morte pleine d'espoir pour moi....

Ah! moi aussi, j'ai espéré! Espéré quoi? que pouvais-je espérer encore? Mais à vingt et un ans, on a beau souffrir, on cherche à vivre; et je suis allé trouver les protecteurs que

Toutes les places sont prises!

ma mère m'avait indiqués. On m'a bien reçu ; on m'a plaint, on m'a prodigué les promesses. On ne pouvait rien pour le moment ; mais ce n'était qu'une affaire de temps et de patience, et l'on me trouverait sûrement une position convenable. J'ai attendu. Je suis revenu. On n'avait encore rien trouvé ; on n'avait pas eu l'occasion de s'occuper de moi ; on me croyait placé ; les carrières étaient toutes si encombrées ! On ne m'oubliait pas ; seulement, il fallait du temps.... Il est venu un jour où l'on ne m'a plus reçu : c'est fatigant, un solliciteur pour qui on ne peut ou ne veut rien faire. Alors je me suis présenté à des inconnus : partout la même réponse. Je me suis adressé à des agences de placement ; il a fallu payer, et elles ne m'ont rien procuré ;... il y a des métiers que je ne peux pas faire, pourtant !

Attendre, attendre toujours ! Je ne peux plus attendre : dans quelques jours je serai mort de faim. C'est dur, de mourir de faim ! et c'est long ;... du charbon vaudrait mieux : j'ai encore de quoi en acheter assez, je pense.... Ce dernier feu me réchauffera : il fait si froid dans cette mansarde !... Je voulais vivre, mais je ne peux pas,... mon Dieu ! vous voyez bien que je ne peux pas ! A quoi suis-je bon, à quoi suis-je utile, d'ailleurs ?...

J'ai ouvert ma fenêtre pour voir une dernière fois les étoiles.... Quelque chose de noir a roulé dans la chambre, et je me suis baissé pour le ramasser. C'était quelque chose de vivant ; oh ! bien peu vivant : un pauvre petit chat transi de froid, raide, dont le poil se hérissait de glaçons, et qui remua à peine dans ma main quand je le relevai. Il faut croire que je suis en disposition de m'attendrir : on a bien le droit d'être nerveux, après tout, dans la situation où je suis ! Ce petit être aussi abandonné que moi m'a fait pitié ; et ce n'est pas sur lui que j'ai pleuré, assurément, c'est seulement à propos de lui, mais j'ai pleuré comme un enfant. Je me suis assis, et de mon haleine j'ai réchauffé la pauvre bête ; je l'ai vue dégeler peu à peu, et je l'ai essuyée avec mon mouchoir. Le petit chat a fait entendre un faible miaulement ; alors, pour mieux le réchauffer, j'ai ouvert mon gilet et je l'ai placé contre ma poitrine. Il s'y est

endormi confiant; et moi, je n'ose pas bouger, de peur de l'éveiller....

13 novembre.

Mon petit chat, — il est mien, nous nous sommes adoptés réciproquement, et je trouve une certaine douceur dans la société d'un être vivant qui est *à moi*; — mon petit chat a dormi cette nuit sur mon lit; et ce matin, quand je me suis levé, il a dressé sa petite tête ébouriffée et m'a regardé d'un air étonné. Puis, tranquillement, il s'est mis à faire sa toilette; après quoi il a sauté à bas du lit et a exécuté les plus folles gambades. C'est un joli minet noir et blanc, à demi angora, avec une queue fournie, des yeux vifs et de longues moustaches.

Après avoir bien joué, il s'est arrêté d'un air pensif, et, se tournant vers moi, il m'a miaulé quelque chose qui voulait sûrement dire : j'ai faim !

Suis-je fou? je n'ai pas de quoi vivre pour moi, et me voilà chargé d'un animal à nourrir! Il me restait encore un morceau de pain; et j'ai donné cela à Moustache, — je l'ai appelé Moustache, mon petit compagnon. — Moustache s'en est contenté; heureusement il n'est pas difficile.

Allons, un peu de courage! je vais sortir, recommencer à chercher ma vie,... notre vie, puisque à présent nous sommes deux....

20 novembre.

Rien encore! et pourtant je n'ai pas été repris de l'accès de désespoir qui m'avait fait songer au charbon.... C'est bien peu de chose, un chat, et pourtant, je suis obligé de me l'avouer, quoique ce soit risible, celui-ci met un intérêt dans ma vie. Il est si gai, si caressant, il a si bien l'air de m'aimer! Dans les moments où je suis le plus triste, voilà Moustache qui saute sur mes genoux, qui grimpe le long de mon bras, qui s'installe sur mon épaule, et qui frotte en ronronnant sa tête contre ma

joue. Je ne peux m'empêcher de le caresser, et me voilà, non consolé, mais distrait. Pauvre petit! je trouverais ma mansarde encore plus lugubre s'il ne m'y tenait pas compagnie, et, quand je rentre, j'ai du plaisir à le voir accourir et me souhaiter la bienvenue dans son langage.

3 décembre.

Moustache me procure des relations dans la maison, où je n'avais jamais parlé à personne, me contentant de saluer les voisins que je rencontrais dans l'escalier. A mesure qu'il grandit, il devient plus aventureux; il descend dans la cour et même dans la rue, et risque des expéditions jusque sur les gouttières. Et puis il se lie avec les différents locataires de la maison, surtout avec ceux des étages supérieurs. Je l'ai rencontré hier en grande conférence avec un vieillard qui doit mener une vie assez semblable à la mienne, si ce n'est qu'il a un petit poêle-fourneau dans lequel il fait du feu; j'entends le matin sortir de sa chambre un bruit de moulin à café, et, peu d'instants après, un parfum exquis se répand dans tout l'étage.... Hier donc, pendant que je montais les marches, il caressait Moustache et lui tenait des discours flatteurs :

« Oh! le joli chat! le brave chat! comme il prend bien les souris! Il reviendra, le bon minet, il reviendra chez le vieux Tiburce! et il aura encore du café au lait pour sa peine. C'est bon, le café au lait! n'est-ce pas, minet? »

J'arrivais près de lui; il a soulevé sa coiffure, un bonnet grec en damas bleu de ciel orné d'un gland en passementerie, débris de quelque vieux fauteuil, et il s'est excusé des libertés qu'il prenait avec mon chat.

« Un joli chat, monsieur, et un bon chat; il est venu ce matin me faire une visite, et en un quart d'heure il m'a débarrassé de trois souris. Les souris, monsieur, c'est la plaie du pauvre monde; dans mon métier particulièrement, elles me font un tort! elles rongent le carton, elles mangent la colle, elles grignotent les pinceaux; quand j'ai fini un ouvrage,

je ne sais où le mettre pour le défendre contre ces maudites bêtes....

Et, comme je ne l'interrompais point, mon voisin m'a appris qu'il se nommait Tiburce Lemariey, ancien sergent de Crimée, qu'il avait été décoré à Inkerman, et qu'il n'avait de sa vie mécontenté ses chefs. Il n'était pas resté dans l'état militaire, à cause de ses blessures qui avaient dégénéré en rhumatismes; d'ailleurs il n'aurait jamais eu d'avancement, « rapport à l'instruction ». Il faisait des cartonnages pour vivre, en attendant la place qu'il avait demandée, une place de gardien de square; seulement, depuis qu'il l'attendait, on en avait nommé bien d'autres qui n'avaient pas autant de droits que lui : il manquait de protections, voilà! D'ailleurs son métier n'était pas désagréable; seulement on n'y gagnait pas de rentes.... Et il m'invita à entrer chez lui pour voir son ouvrage; et, content sans doute des compliments que je lui faisais, il m'a timidement offert de prendre avec lui une tasse de café au lait; ce serait un grand honneur pour lui, disait-il. Pauvre homme! s'il savait quelle peur j'avais qu'il ne prît mon refus au sérieux, quand je me faisais prier pour la forme! J'ai accepté enfin; et il est parti avec sa boîte à lait, descendant l'escalier comme avec des jambes de quinze ans. Quel bon déjeuner j'ai fait! et quelle joie de causer avec un brave homme!... Si j'osais, je le prierais de me donner des leçons de cartonnage; mais il croirait peut-être que je veux lui enlever son gagne-pain.

14 décembre.

L'autre jour, dans la rue, je me sens frapper sur l'épaule. Je me retourne, et je reconnais Dulort, un camarade d'études, un peu plus âgé que moi, un bon garçon, pas fort, mais honnête et consciencieux. Il paraissait enchanté de me rencontrer.

« Ce brave Maugey! quelle bonne surprise! que fais-tu à Paris? Moi, je suis employé à l'Hôtel de Ville, service des monuments et des jardins publics; je gouverne de loin les jar-

diniers, les cantonniers, les arroseurs, les gardiens des squares.... »

Ce mot m'a fait dresser l'oreille.

« Gardiens des squares? je connais un brave homme qui voudrait bien l'être : peux-tu quelque chose pour lui?

— A l'occasion, oui, peut-être : a-t-il fait une demande?

— Sans doute! »

Et me voilà détaillant les titres de mon protégé; Dulort prend tout cela en note, et me promet de s'occuper de lui. Ce serait un peu fort, si je réussissais à faire pour autrui ce que personne ne fait pour moi! Dulort a quitté le pays avant notre ruine; il me parlait comme à son camarade d'autrefois.... Gardien de square! je ne peux pas demander cela pour moi, on ne me le donnerait pas, je n'ai ni campagnes ni blessures; mais Dulort ne pourrait-il me procurer autre chose? Et, balbutiant, je lui ai dit, en m'efforçant de sourire :

« Est-ce que tu ne pourrais pas me trouver aussi une place, à moi? »

Il a reculé de deux pas.

« A toi? »

Alors je lui ai tout conté; et quand j'ai eu fini, le bon garçon était aussi embarrassé que moi.

« Des places! sans doute, il y en a; mais c'est long à venir, et on commence par être surnuméraire,... ce n'est pas ce qu'il te faut.... C'est terrible!... Viens me voir au bureau la semaine prochaine, d'ici là je vais m'informer.... Mon pauvre Maugey! Je voudrais être ministre, je te placerais tout de suite. En attendant, si tu....

Il faisait mine de chercher son porte-monnaie; je lui ai serré la main et je me suis sauvé. Le prêt d'un ami même, quand on n'est pas sûr de rendre, n'est-ce pas une aumône?

25 décembre.

Je suis allé voir Dulort à son bureau.

« Ah! j'allais t'écrire, m'a-t-il dit : par un hasard extraor-

dinaire, j'ai pu mettre en avant la demande de ton voisin; les circonstances se sont trouvées favorables; bref, il va être nommé à un joli petit square, dans son quartier : il n'aura pas besoin de déménager. N'est-ce pas délicat de la part de l'administration? »

J'ai remercié chaudement Dulort; il a ajouté :

« Pour toi, c'est plus difficile : est-ce que tu copierais des rôles, en attendant? Je connais quelqu'un qui pourrait t'en procurer: mais c'est si peu payé! »

Si peu! et moi qui n'ai rien! J'ai été bien heureux de rentrer chez moi avec un paquet de rôles sous le bras : pourvu que cela dure, et qu'il y en ait assez pour m'assurer mon pain quotidien. — Moustache trouve le sien dans les greniers, où les souris ne manquent pas; il n'a plus besoin de moi, mais il est resté mon ami et mon hôte. Il ne fait plus guère de tort à mon pain; peut-être qu'il préfère le déjeuner du père Tiburce....

4 janvier.

Grande journée! mon vieux voisin a reçu sa nomination, et il l'a reçue de ma main, car c'est à moi que Dulort l'avait adressée. Le nouveau gardien de square n'en revenait pas; il ne m'aurait jamais cru si puissant, à juger d'après l'apparence; et il me remerciait avec un mélange de reconnaissance et de respect à faire rire. Il a fallu déjeuner avec lui; il a ajouté à son café au lait habituel des côtelettes de chez le charcutier, avec beaucoup de cornichons, et une bouteille de vin : un vrai festin! Comme il ne boit ordinairement que de l'eau, et que je touchais à peine à son vin, il est devenu bavard, et m'a déroulé tous ses projets d'avenir. Il a en province une sœur plus jeune que lui, une savante! elle était institutrice, et elle a épousé un lieutenant de la ligne, un brave, qui a gagné la croix en Algérie. Par malheur, il est mort il y a deux ans, et sa veuve a bien de la peine à vivre et à élever sa petite fille. A présent, plus de tourment! Tiburce va la faire venir chez lui; il descendra d'un étage, et louera un petit appartement qui se trouve libre : deux

chambres et une cuisine, c'est tout ce qu'il faut. La veuve tiendra le ménage ; elle vivra comme une dame, elle élèvera sa fille et ne travaillera que si elle veut ; il y a bien des gardiens de square qui ont femme et enfants, et tout cela vit de leurs appointements. Le vieux Tiburce ne sera plus seul ! il aura sa sœur avec lui, une si bonne femme, si douce ! il verra grandir sa filleule, la petite Jeanne, et c'était une bien jolie petite fille, quand on l'a baptisée. Cette idée-là m'a égayé : il avait l'air si convaincu de la beauté de cet enfant au maillot !

18 janvier.

J'ai aidé mon vieux voisin dans son déménagement : sa sœur sera ici demain, elle s'est arrêtée en route chez des amis pour laisser à son mobilier le temps d'arriver avant elle. Un pauvre petit mobilier, bien simple, bien vieux ; on voit que le lieutenant n'était pas riche, ni sa fiancée non plus, et qu'ils ne se sont pas adressés à un tapissier pour monter leur ménage. La jeune femme a apporté avec elle les vieux meubles de ses parents, — et Tiburce est tout joyeux de les revoir. — Tout en les déballant, il me raconte leur histoire. Cette petite table à ouvrage, c'est un cadeau de fête de son père à sa mère ; il se rappelle encore combien elle était joyeuse lorsqu'elle l'a reçue, et comme elle y a vite rangé ses bobines, ses ciseaux, ses cordons, ses pelotons, qu'elle serrait auparavant dans une grande boîte qui n'était pas commode. Ah ! la voilà, la grande boîte ; elle a servi depuis à loger la provision de sucre ; la mère de Tiburce était une femme économe, qui ne laissait rien perdre. Un fauteuil ! le seul qu'il y eût dans sa maison ; elle l'avait acheté dans une vente, pour son mari qui relevait de maladie. Cette commode-là, Tiburce la connaît bien ; il s'y était juché, un jour, et y avait fait monter sa sœur ; elle était tombée et s'était fait une grosse bosse au front, et leur mère l'a grondée tout en l'embrassant pour la consoler. Et ainsi de suite ! Mon vieil ami riait en rappelant un à un ses souvenirs, et tout en riant il avait une larme dans chaque œil.

20 janvier.

Les voyageuses sont arrivées. Mme Aubert est une femme pâle et maigre, qui paraît souffrante ou triste, les deux peut-être, et qui a les cheveux gris; mais elle a la physionomie la plus douce et la plus bienveillante qu'on puisse voir. La petite Jeanne, qui était si jolie lors de son baptême, est une petite créature chétive et brune, dont les mains osseuses, aux longs doigts minces, font penser à des araignées qui se promèneraient vivement sur tous les meubles. Elle est certainement très active et très adroite. Sur un mot, un signe de sa mère, quelquefois même spontanément, elle range, essuie, change de place les objets, leur impose un ordre qui est toujours le meilleur possible, drape un rideau, accroche une gravure au mur, étale un vieux tapis, et donne un air confortable à la pièce, dont nous n'avions rien pu faire de bien, Tiburce et moi. Le tout sans parler; si je ne l'avais pas entendue, en arrivant, dire bonjour à son oncle, je pourrais la croire muette. Elle a l'air très grave; sa bouche ne sourit pas; par moments seulement ses yeux noirs se mettent à briller comme s'ils s'allumaient tout à coup, puis ils s'éteignent subitement : ce sont là ses moments de gaieté. Une singulière enfant. Quel âge peut-elle avoir? Huit ou neuf ans, peut-être? Sa figure annonce davantage, mais elle est si petite!

29 janvier.

Je respire un peu. Les rôles me donnent de quoi vivre — mal, mais enfin je vis. — Il n'y a pas pour moi de petites économies, et Mme Aubert m'en fait faire une importante : je ne suis plus obligé de brûler de l'huile pour éclairer mon travail. Le soir je descends chez mes voisins; Mme Aubert m'y a engagé avec tant de bonne grâce, elle m'a si bien démontré qu'il y avait place pour quatre à la lumière de sa lampe, que j'ai cédé sans scrupule. C'est vrai, je ne les gêne pas, ils ont même l'air

contents de me voir, moi et Moustache; car Moustache y vient aussi, et partage son temps entre les genoux de Jeanne et le petit tapis qui est devant le feu. Tiburce fait des cartonnages, Jeanne l'aide très adroitement, et Mme Aubert remet à neuf la garde-robe de son frère. Moi, je copie mes rôles, et de temps en temps nous causons. De quoi? de rien d'intéressant, sûrement; je ne saurais me rappeler le lendemain ce que nous avons dit; mais je suis heureux d'échanger quelques mots avec des êtres bienveillants, de passer ma soirée comme en famille, de reposer mes yeux sur des figures honnêtes et bonnes. Je me reprends à espérer, quoique je n'aie guère de motifs d'espérance. Il est décidément trop difficile de gagner sa vie dans notre société, quand on a reçu une certaine éducation, et qu'on a appartenu à un certain monde. On ne peut pas prendre un métier, — d'abord on n'en sait aucun, et puis on n'en aurait pas la force, — et il est dur, trop dur de descendre, de changer de milieu; la dignité, la délicatesse sont sans cesse froissées par les habitudes, le langage, les idées du monde nouveau où la pauvreté vous force de vivre,... les privations matérielles ne sont rien à côté....

8 février.

Je relis les dernières lignes que j'ai écrites. Je pensais, je pense encore ainsi; mais ai-je raison? Hier soir je ne sais comment j'ai été amené à exprimer chez mes voisins des idées analogues. Le bon Tiburce trouvait que j'avais parfaitement raison; il était de mon avis plus que moi-même, et il m'a si bien présenté à mes propres yeux comme un être supérieur qui ne pouvait vraiment pas consentir à descendre, que je n'ai pu m'empêcher de me trouver un peu ridicule. A ce moment, relevant la tête, j'ai vu briller comme un éclair en face de moi; c'étaient les yeux de Jeanne qui s'allumaient. Cette petite fille se moquerait-elle de moi? ai-je pensé. Et je lui ai demandé son avis sur ce que nous disions. Elle n'a pas répondu directement; elle s'est penchée vers Moustache, endormi sur ses genoux, et l'a caressé en murmurant à demi-voix :

« Ce bon Moustache! ce joli Moustache! Nous nous aimons bien, n'est-ce pas, Moustache? et nous ne sommes pas de la même espèce, pourtant! »

J'ai compris; j'étais battu de ce côté-là. J'ai alors interrogé Mme Aubert, qui avait l'air sérieux.

« Mais, m'a-t-elle répondu, il y a beaucoup à dire à cela. Descendre du rang qu'on occupait doit certainement causer une très vive souffrance... d'amour-propre.

— Pas seulement d'amour-propre, me suis-je écrié.

— Non, pas seulement, mais surtout. Le reste.... J'ai vécu un peu avec toutes les classes de la société, depuis les pauvres gens dont j'élevais les enfants, au temps où je tenais une petite école, jusqu'aux millionnaires chez qui j'ai été institutrice; eh bien, je vous assure que j'ai rencontré partout de nobles sentiments, du dévouement, des vertus, et qu'il y a tel manœuvre, telle pauvre ouvrière qui m'a remplie d'admiration par son courage, sa charité, l'élévation de son âme et même la distinction de ses manières et de son langage. Croyez-moi, partout on trouve à se faire entendre, et le dédain est mauvais conseiller. Est-ce que le banquier ou l'agent de change qui découpe du bois ou tourne des billes pour s'amuser ne serait pas toujours le même homme, si, ruiné, il le faisait pour gagner son pain? »

Je n'ai su que répondre : elle a raison. Ai-je jamais rencontré, dans ma vie d'autrefois, une âme qui valût celle de ce bon Tiburce? Et elle! elle est sa sœur, après tout, et leurs parents étaient de pauvres ouvriers : il me semble pourtant que je ne me serais pas trouvé dépaysé parmi eux.

20 février.

Oh! mes pauvres voisins! ils étaient si heureux! et peut-être que ce bonheur est fini pour toujours. Mme Aubert avait trouvé une leçon à donner dans une nombreuse famille, et elle parlait de me faire admettre dans la maison comme professeur, pour commencer le latin aux petits garçons. Et puis, un élève en

attire d'autres, et nous voyions l'avenir couleur de rose.... Et aujourd'hui Mme Aubert est mourante. La salle d'étude de ses élèves est très chauffée; elle a pris froid en sortant, elle a reçu une averse de neige; elle a dû rentrer à pied, mouillée et glacée, n'ayant pas trouvé de place dans les omnibus; elle a pris une pleurésie, et le médecin ne donne guère d'espoir. Le pauvre Tiburce est désolé; quand il rentre le soir, il ouvre la porte en tremblant, et regarde du côté du lit sans oser rien demander. Il ne peut rester auprès d'elle, il faut qu'il soit toute la journée à son poste. Je fais ce que je peux : mais Jeanne est bien meilleure garde-malade que moi. Elle ne fait pas de bruit, pas de mouvements inutiles : et tout se trouve prêt à la minute où on en a besoin. Le médecin a soin de ne rien dire d'inquiétant devant elle; mais je pense qu'elle devine ce qu'on ne lui dit pas, car sa petite figure prend une expression de désolation navrante à chaque fois qu'il s'en va. Elle fait effort pour sourire à sa mère et lui parler gaiement, mais personne ne s'y trompe, la pauvre mère pas plus que nous.

25 février.

Ce matin, Tiburce est venu me trouver d'un air embarrassé, et il m'a demandé si je n'aurais pas un peu d'argent à lui prêter. Moi, prêter de l'argent! J'en aurais ri, si ce n'était pas si triste. Le pauvre homme a dépensé ses petites économies pour sa nouvelle installation : il a peut-être fait un peu plus qu'il ne fallait, il désirait tant que sa sœur fût bien! Enfin, il n'a plus rien; et il faut vivre, payer les médicaments, le médecin,... ses appointements du mois sont mangés d'avance. Je me suis hâté de finir les rôles que j'avais, pour aller les reporter et en chercher d'autres. D'autres, il n'y en avait plus! on m'a dit de revenir demain, mais sans rien me promettre. J'ai prêté mon argent à Tiburce; mais il y en avait si peu! combien durera-t-il?

26 février.

Plus de rôles! c'est fini pour cette année, m'a-t-on dit. Le cœur serré, j'ai recommencé mes démarches de côté et d'autre : rien! Je ne peux même pas entrer dans un magasin pour vendre n'importe quoi : aux questions qu'on me fait, je suis obligé de répondre que je n'ai jamais été dans le commerce, et on me refuse, ou bien on offre de me prendre gratuitement. Quelques marchands m'ont même parlé de leur payer l'apprentissage. Il faut vivre, pourtant.... Moi, ce n'est rien; j'ai besoin de trop d'efforts pour tenir à la vie, et par moments il me semble que ma provision de courage est épuisée. Mais ceux d'en bas! Je ferai tout pour eux, tout!

27 février.

Je suis retourné voir Dulort; il cherche, lui aussi, et il se croit près de trouver; on lui fait espérer un emploi pour moi, mais il faut attendre, attendre encore, attendre toujours! Et je ne peux plus attendre : je n'ai plus rien, plus rien! J'ai cherché ce que je pourrais bien vendre.... Ma montre est partie il y a déjà longtemps; tout ce que je possédais s'en est allé!... Il me reste encore mon violon.... Oui, c'est un bon instrument, j'en peux tirer de quoi vivre quelque temps, soigner la malade, la sauver peut-être,... mais vendre mon violon, ma dernière joie! Ma mère l'aimait tant! j'en ai tant joué pour elle, accompagné par elle! Rien qu'à le regarder, une foule de souvenirs se réveillent et me font à la fois sourire et pleurer; l'idée de m'en défaire me serrait le cœur. Pourtant ne devais-je pas ce sacrifice aux seuls amis qui m'aient tendu la main depuis que je suis malheureux? J'ai pris ma boîte et je suis sorti. En route, mon chagrin s'est accru, si bien qu'au lieu d'entrer chez un luthier, je me suis dirigé vers le Mont-de-Piété. Si l'emploi promis arrivait à temps, je pourrais retirer mon cher violon; au lieu que s'il était vendu....

Le Mont-de-Piété était déjà fermé; j'en ai presque été bien aise. Je reviendrai demain matin, me suis-je dit; mais, en attendant, que faire?

« Gare donc! » m'a crié une voix maussade; et je me suis rangé vivement pour ne pas être bousculé par un orgue de Barbarie chargé sur une voiture à bras et poussé par un homme à chapeau pointu et à grande barbe noire. A quelques pas de là, l'homme s'est arrêté, et il s'est mis à tourner sa manivelle; des passants, amateurs de ce genre de musique, ont fouillé dans leur poche en s'arrêtant près de lui,... il avait l'air de faire une bonne recette. Quand il s'est remis en marche, je l'ai suivi de loin. Il n'a pas tardé à s'arrêter de nouveau, et, en calculant combien de stations il peut faire dans sa journée, je me suis dit que c'était un bon métier que le métier de joueur d'orgue.... Alors, tout honteux, j'ai regardé autour de moi, cherchant un *bon endroit*,... et, quand je l'ai eu trouvé, j'ai tiré mon violon de sa boîte, et j'ai joué.... Je crois que j'ai bien joué; mais je vivais comme en rêve et ne me rendais compte de rien : ce que je faisais là, je ne voulais pas y penser.... J'avais posé ma boîte ouverte à mes pieds; j'ai entendu un bruit de pièces de monnaie qui y tombaient; puis je me suis aperçu qu'un groupe nombreux m'entourait, j'ai même entendu des paroles flatteuses. Et les pièces tintaient en tombant les unes sur les autres : il y avait sûrement dans le nombre des pièces d'argent....

Tout à coup il m'est venu une idée qui m'a fait monter la sueur au front. La police! Pour jouer dans les rues, il faut une autorisation; si un agent passait par là, et c'est un miracle qu'il n'en soit pas encore venu, je serais interrogé, mis à l'amende, emmené au poste peut-être, que sais-je? Et, pris d'une terreur folle, j'ai interrompu brusquement mon concerto, j'ai ramassé la monnaie à pleines mains, j'ai remis l'instrument dans sa boîte, et je me suis sauvé comme un voleur.

Je n'avais pas fait vingt pas, qu'une main s'est posée sur mon épaule. J'ai tressailli, me croyant déjà saisi et condamné pour contravention. Mais une voix qui n'avait rien de menaçant m'a interpellé :

« Mes compliments, jeune homme! vous pourriez jouer

ailleurs que dans la rue. Avez-vous fait de la musique d'ensemble quelquefois? avez-vous joué dans un orchestre? »

J'ai respiré; et, remis de ma frayeur, j'ai répondu de façon à satisfaire mon interlocuteur. Et je suis rentré chez moi nageant dans la joie : j'étais engagé comme second violon dans un des meilleurs orchestres de Paris. O mon cher violon! ô mon vieux maître, humble artiste convaincu, qui m'avez, tout enfant, enseigné votre art avec tant de conscience et d'amour, me serais-je jamais douté que je vous devrais un jour mon pain et celui d'amis qui me sont plus chers que moi-même? Il est trop tard pour que j'aille leur conter cela : demain matin.... Je suis consolé d'avoir joué dans la rue; j'ai compté ma recette : nous sommes sauvés.

28 février.

Hélas! quand je suis descendu, j'ai compris tout de suite, à la figure qu'avait Jeanne, que sa mère allait plus mal.

« La nuit a été bien mauvaise », m'a-t-elle dit tout bas.

Je me suis approché du lit: la malade dormait d'un lourd sommeil, et sa respiration haletante était aussi courte que celle d'un oiseau; et puis, ce nez pincé, ces lèvres flétries, ces traits tirés,... j'ai la triste expérience de tout cela! Le médecin est venu et n'a rien ordonné : mauvais signe. Il m'a fallu prendre mon violon et aller à une répétition; j'ai eu bien de la peine à penser à ma musique.

Quand je suis revenu, Jeanne était toute joyeuse.

« Maman va mieux! venez la voir. Je vous attendais pour aller le dire à mon oncle : vous voulez bien la garder un instant, n'est-ce pas? »

Je me suis installé au chevet de la malade, qui semblait beaucoup mieux en effet; elle a embrassé Jeanne en souriant et lui a recommandé de rester un peu avec son oncle, parce qu'elle avait besoin de prendre l'air. Mais, quand elle s'est trouvée seule avec moi, elle a cessé de sourire.

« Je ne vais pas mieux, m'a-t-elle dit. J'ai déjà vu mourir;

il y a presque toujours quelques heures de détente avant la fin : c'est là que j'en suis. J'avais besoin de vous parler. Ma pauvre petite fille ! son oncle ne peut pas l'élever, il ne saurait pas l'instruire, et puis il serait obligé de la laisser seule toute la journée.... Elle pourrait entrer aux Loges : son père avait la croix;... je ne l'ai jamais demandé, j'aimais mieux la garder avec moi ; mais à présent... Je le dirai à Tiburce, si je le revois ; mais il ne saura pas faire les démarches : voulez-vous vous en occuper ? Tous les papiers nécessaires sont dans ce tiroir : vous les demanderez à Jeanne.... Ma pauvre Jeanne !... Ferez-vous cela ? je serai plus tranquille.... »

J'ai promis ; j'ai promis aussi, ce qu'elle ne me demandait pas, d'être pour sa fille un frère, un ami, de la protéger, de ne jamais la perdre de vue, de lui venir en aide de tout mon pouvoir ; mais au fond je croyais qu'elle se trompait sur son état, qu'elle allait se rétablir et que Jeanne resterait près d'elle. C'était moi qui me trompais.... Le mieux apparent n'a pas duré : ce soir elle étouffe, et parfois elle perd connaissance. Je vais redescendre près d'eux : je ne veux pas les quitter cette nuit....

1er mars.

Elle est morte ce matin, au lever du soleil : les dernières heures, elle n'a pas souffert.... Une voisine compatissante nous est venue en aide, elle s'offre pour veiller cette nuit ; mais Jeanne ne veut pas quitter sa mère : on l'emportera bien assez tôt, dit-elle. J'ai eu beau lui représenter qu'elle était trop jeune pour se fatiguer ainsi.

« Je suis plus vieille que vous ne croyez, monsieur, m'a-t-elle dit ; j'aurai douze ans le mois prochain. »

Douze ans ! je ne lui en aurais pas donné dix. Pauvre petite !

18 mars.

Je suis allé revoir Dulort, ma providence. Il ne m'a pas encore procuré d'emploi, mais il m'a trouvé deux écoliers trop

bêtes pour faire leurs devoirs tout seuls, et à qui je vais donner des répétitions tout l'été : c'est fort heureux, car la saison des concerts sera bientôt finie, et je serais obligé de recommencer à jouer du violon dans la rue. J'avais songé à donner des leçons de musique ; mais si je suis capable de faire convenablement ma partie dans un orchestre, il ne s'ensuit pas que je puisse enseigner le violon ; je crois que je ferais un piètre professeur.

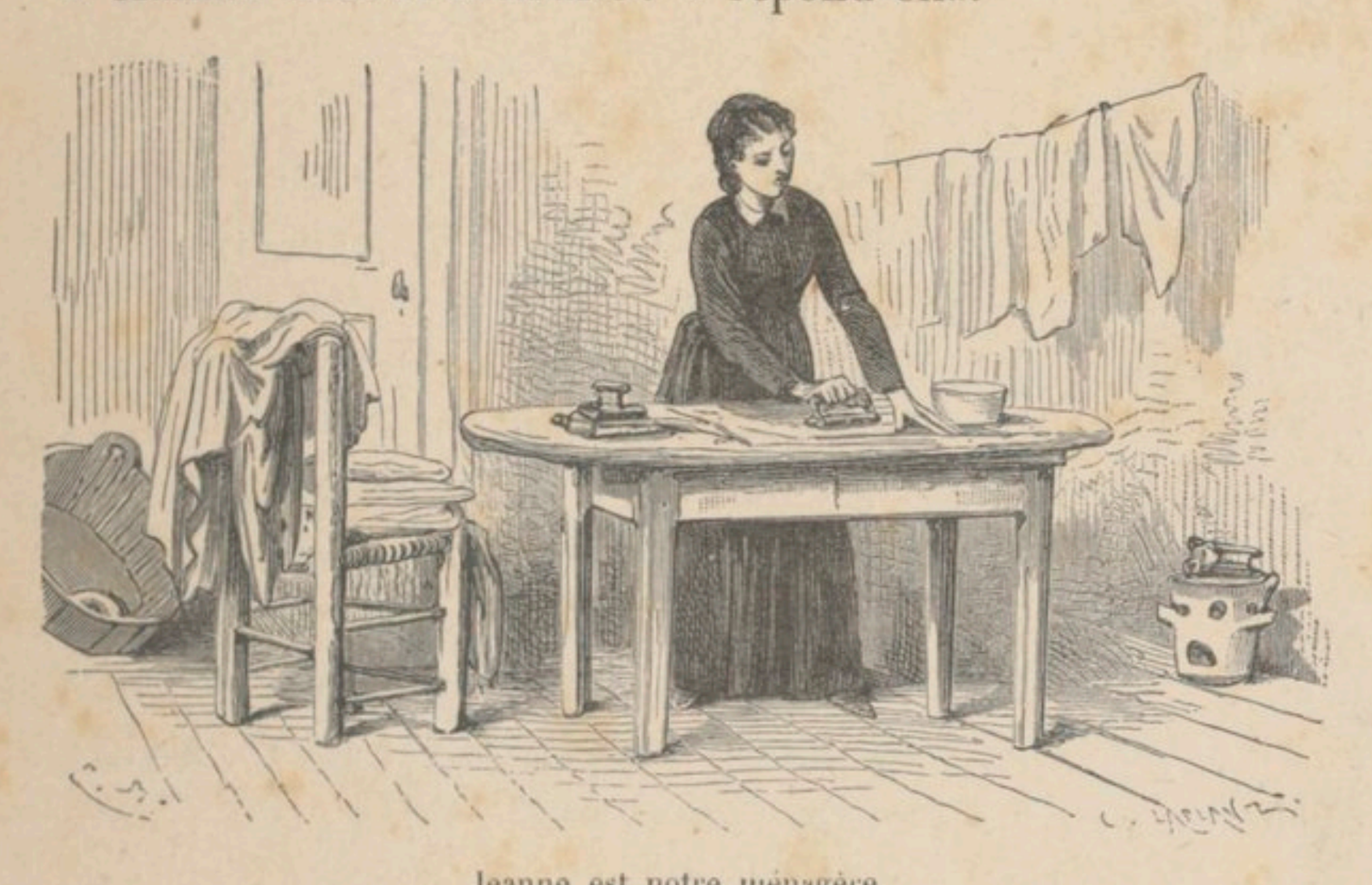
Dulort connaît quelqu'un à la Légion d'honneur ; il m'a procuré tous les renseignements dont j'avais besoin pour Jeanne. Mais j'ai eu à lutter contre l'oncle et contre la nièce : ils ne voulaient pas se quitter, et ils avaient arrangé leur avenir à leur manière. Jeanne ferait le ménage, aidée par son oncle ; dans la journée, quand le temps serait beau, elle irait le retrouver au square avec son ouvrage, et lui tiendrait compagnie ; elle pourrait même à l'occasion jouer avec d'autres enfants, cela lui ferait du bien. J'ai eu de la peine à faire comprendre à Tiburce qu'il fallait que l'enfant reçût de l'instruction, pour pouvoir plus tard gagner sa vie ; et, pour faire céder la petite, j'ai dû invoquer la volonté de sa mère. Ils ont pleuré tous les deux ; mais la demande est faite et envoyée. Dulort m'assure que nous réussirons ; mais il faut qu'il y ait une place.

12 avril.

En attendant que Jeanne puisse entrer aux Loges, elle s'est faite notre ménagère. Elle a persuadé à son oncle de m'offrir une place à leur table : elle était sûre que je ne mangeais rien de bon, et que je finirais par être malade ; elle n'aurait pas plus de peine à cuisiner pour trois que pour deux, et cela ne me coûterait pas cher ; c'était très triste pour moi de manger tout seul comme un prisonnier, etc., etc. Enfin, je suis devenu le pensionnaire de mes voisins ; et Jeanne raccommode mon linge, quand la blanchisseuse le rapporte en mauvais état. Je tâche de lui rendre ses soins en lui donnant des leçons, pour qu'elle n'oublie pas ce qu'elle sait ; elle est très intelligente et fort

avancée pour son âge. Elle paraît contente quand je le lui dis, et je vois briller ses yeux.

« Maman était si instruite ! » répond-elle.



Jeanne est notre ménagère

C'est à sa mère qu'elle rapporte les compliments que je lui fais.

19 avril.

Il est heureux que Jeanne m'aide à vivre économiquement : voici les concerts qui finissent, et je n'ai pas encore pu trouver place dans un orchestre de théâtre. Serai-je réduit aux bals de la banlieue? Je n'ai toujours que deux élèves ; et l'emploi espéré ne vient pas.

20 avril.

Sauvé ! au moment où je me croyais perdu. Je sortais du dernier concert, fort triste ; un de mes compagnons de chaîne — c'est un second violon que je veux dire — m'interpelle par mon nom : je ne sais plus ce qu'il me demandait. Mais, à ce nom, un gros monsieur qui marchait devant moi s'arrête, se

retourne, me regarde, hésite un peu, et finit par ôter son chapeau et me dire d'un ton très poli :

« C'est vous, monsieur, qui êtes M. Maugey ?

— Oui, monsieur.

— Le fils de Georges Maugey, de la rue Saint-Denis ?

— En effet, monsieur, mon père se nommait Georges, et je sais qu'il a passé son enfance dans la rue Saint-Denis.

— C'est cela ! Moi, je suis son camarade d'école, de pension ; nous étions voisins, nous avons fait toutes nos études ensemble ; nous ne nous sommes séparés que quand il est entré à l'École centrale. Ne vous a-t-il jamais parlé de Philippe Martin ? »

Philippe Martin ! Ce nom m'a remis en mémoire, immédiatement, une longue série de récits de mon pauvre père, depuis les parties de billes de l'école jusqu'aux canotages sur la Seine et aux longues excursions aux environs de Paris ; et cent aventures burlesques ou touchantes. J'en ai sur-le-champ cité quelques-unes à M. Martin. Il était rayonnant.

« Il faut que vous veniez dîner avec moi, m'a-t-il dit : je vous emmène, vous me parlerez de votre père, ce sera le meilleur plat du dîner. Que fait-il maintenant ? où est-il ? »

Excellent homme ! comme il a paru triste en apprenant que son ami d'enfance n'existait plus. Les larmes lui en sont venues aux yeux, et il est demeuré muet un instant. Enfin, me serrant la main :

« Venez tout de même, m'a-t-il dit : le dîner ne sera pas gai, mais nous parlerons de lui,... de vous aussi.... »

Il regardait ma boîte à violon ; j'ai rougi. Il a repris :

« Je n'ai point d'enfants ; vous me permettrez de m'en dédommager avec le fils de mon vieil ami.... »

M. Martin m'a conté son histoire. C'est celle de beaucoup d'hommes vaillants et honnêtes, que la mauvaise fortune n'a pu décourager. Il a lutté, il a souffert, il a connu la misère ; à présent il est à la tête d'une maison de commerce qui a des comptoirs dans le monde entier, et il possède plusieurs millions. J'entre demain chez lui : il me donne trois mille francs par an.

« C'est pour ne pas vous humilier que je ne vous donne

pas davantage, m'a-t-il dit en riant; je suis sûr que vous allez tout de suite me rendre de grands services. »

Tous les services que je pourrai, certainement ! il peut compter sur moi comme si j'étais son fils....

1er octobre.

La demande a réussi : Jeanne entre demain aux Loges, et son oncle a obtenu un congé pour l'y conduire. J'en ai aussi demandé un à M. Martin, pour les accompagner et ramener mon vieil ami : il serait trop triste pour lui de revenir tout seul. Jeanne, pour la dernière soirée, est plus tendre, plus prévenante, plus attachante que jamais : on dirait qu'elle cherche à se faire regretter. Elle n'a pas de peine à se donner pour cela, chère petite ! Tiburce s'essuie les yeux à chaque instant. Il va se retrouver comme l'année dernière, le pauvre homme ! je ne peux même plus lui tenir compagnie, la maison de M. Martin est trop éloignée pour que je revienne prendre mes repas, et c'est tout juste si je pourrai continuer à demeurer ici.

Je leur parle des jours de sortie et du plaisir que nous aurons à les passer ensemble; mais il n'y en a pas souvent, des jours de sortie !

12 janvier.

Comme l'été a passé vite ! Au milieu de mes nouvelles occupations, je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer un instant, et j'ai pris au commerce plus de goût que je n'aurais cru. Je m'y suis mis de tout cœur : je tenais à rendre des services aussitôt que possible à mon généreux patron. Il paraît que je réussis très bien, et les vieux employés de la maison me félicitent avec une admiration un peu jalouse de la facilité avec laquelle j'ai appris ce qu'ils ont mis vingt ou vingt-cinq ans à savoir. Il y en a même qui secouent la tête d'un air d'incrédulité, quand je leur dis que je m'occupais de mes études et pas du tout de la fabrique de mon père. M. Martin est content de moi : le peu de

droit que je sais lui est utile, et j'ai pu plusieurs fois lui épargner des consultations d'avocat, en lui disant s'il devait ou non entamer un procès à propos de certaines contestations.

Je n'ai pas revu Jeanne; je ne peux le plus souvent quitter les bureaux que trop avant dans la soirée pour la trouver encore chez son oncle, les jours de sortie. Mais le bon Tiburce me parle d'elle. Elle a grandi; elle a l'air posé comme une demoiselle; elle devient très savante, elle a de bons bulletins, de bonnes places, des médailles, des rubans. Tiburce ne sait pas bien ce que c'est que tout cela, mais ce sont des récompenses qui prouvent qu'aux Loges on est content de la petite. D'ailleurs Tiburce voudrait bien voir qu'on ne fût pas content d'elle! une enfant si bonne, si douce, si aimable, et qui a de l'esprit jusqu'au bout des ongles! Ces dames des Loges seraient bien difficiles! Mon vieux voisin brode sur ce thème tous les soirs quand je rentre : il me guette, entr'ouvre sa porte et m'invite à venir « faire un bout de causette dans sa chambre ». Je n'ai garde de le refuser; je suis sûr que c'est le meilleur moment de sa journée. Nous causons donc; puis je rentre chez moi, et, le lendemain matin, nous échangeons une poignée de main, avant de nous rendre lui à son square et moi à mon travail.

Moustache se porte bien. Je ne sais point ce qu'il fait toute la journée; mais lui aussi guette mon retour, pour aller se blottir chaudement sur le pied de mon lit, où il passe la nuit comme quand nous étions pauvres. Nous avons quitté notre mansarde, pour prendre une chambre sur le même palier que Tiburce; ce n'est pas luxueux, mais c'est propre, bien clos; nous faisons tous les soirs du feu dans la cheminée, et nous possédons une commode, une grande table pour écrire, un tapis et deux fauteuils. Quand je pense à l'année dernière.... Il est vrai qu'il ne faut pas que je pense aux années précédentes : ce que j'ai perdu est perdu pour toujours. Je travaille! je travaille! cela ne me fait pas oublier, cela ne me console pas, mais cela m'occupe....

14 avril.

Ce matin, jour de Pâques, j'étais invité à déjeuner par M. Martin, et je me suis attardé à ma toilette, de sorte que je n'ai pas vu mon vieux voisin, qui était déjà à son poste quand je suis sorti. Mais, en revenant dans la journée, j'ai traversé le square que garde Tiburce. Il faisait beau, les moineaux voletaient avec de petits cris joyeux sur les arbres où pointait la première verdure du printemps; le square était plein d'enfants endimanchés qui jouaient. Et, à côté de Tiburce, une petite fille en robe noire, assise gravement sur une chaise de paille, surveillait, elle aussi, les promeneurs. En arrivant derrière elle, je l'ai entendue qui disait :

« Mon oncle, voilà un chien qui n'est pas tenu en laisse.... Mon oncle, voilà un bébé qui gratte dans les plates-bandes.... »

C'était Jeanne, bien entendu; Jeanne qui m'a sauté au cou, qui a ri, qui a pleuré, et qui, la première émotion passée, est redevenue la grave petite personne d'autrefois. Elle a peu changé, et, quoiqu'elle ait grandi, elle est encore bien petite pour son âge. Mais elle est toujours aussi raisonnable; les caquets, les mièvreries, les minauderies qu'on retrouve dans tous les pensionnats de petites filles, n'ont point eu d'influence sur elle. Elle vous parle, comme si c'était pour demain, du temps où elle aura dix-huit ans, et où elle sortira des Loges pour venir servir de ménagère à son oncle.

« Je le soignerai, dit-elle, je l'amuserai, je lui ferai une bonne petite cuisine, je causerai avec lui toute la soirée, et dans la journée, comme il n'aura pas besoin de moi, je donnerai des leçons pour gagner de l'argent. »

Le vieux Tiburce l'écoute et sourit; mais il me jette à la dérobée un regard qui signifie :

« Comme je permettrai cela ! »

Après une bonne causerie, j'ai demandé à Tiburce la permission de promener Jeanne. Jeanne est devenue toute rouge de plaisir; elle m'a donné la main, n'étant pas de taille à me

donner le bras, et nous avons gagné les quais ensoleillés. Jeanne rayonnait de joie et trouvait tout charmant : Paris est si beau à cette époque de l'année ! En passant près du Louvre, elle m'a demandé « s'il n'y avait pas là des tableaux qu'on pouvait voir ». Et nous voilà dans les galeries du Louvre, et voilà Jeanne de plus en plus ravie. Toutes ses réflexions sont justes, toutes ses questions sont intelligentes ; je lui réponds d'abord avec une certaine hésitation, parce que je crains d'avoir l'air d'un pédant ; mais j'entends autour de moi des remarques qui témoignent d'une si profonde ignorance, que les gens qui pourraient m'écouter m'inspirent tout à coup un mépris complet. Et je parle, je parle ; Jeanne dit comme les petits enfants : Encore ! encore ! et je m'aperçois que je suis suivi par un groupe de braves gens, d'honnêtes familles d'ouvriers, qui se croient à une conférence.... Je deviens pourpre, je me trouve ridicule, je suis vexé et je me tais. Jeanne me regarde, étonnée ; et un grand garçon à figure rougeaude, quelque maraîcher des environs venu à Paris pour son jour de Pâques, ôte poliment sa casquette neuve et s'incline pour me dire :

« S'il vous plaît, monsieur, qu'est-ce que c'est donc que tous ces gens qui ont si mauvaise mine ? »

Il me montrait le *Radeau de la Méduse*. Et il ajoute :

« Comme c'est beau, l'instruction ! Nous autres, nous regardons les cadres dorés où il y a des personnes qui ont l'air vivantes, mais nous ne savons pas leur histoire ; alors cela ne peut pas nous amuser longtemps : au lieu que vous !... Ceux qui savent, et qui peuvent expliquer les choses aux ignorants, sont bien heureux ! »

Brave garçon ! ce qu'il m'enviait le plus, ce n'était pas mon savoir, c'était le bonheur de pouvoir instruire les autres ! Tout est dans tout, et souvent un caractère se révèle dans un mot : je parie que ce garçon-là doit souvent donner ses choux et ses carottes sans les faire payer, quand il a affaire à des acheteurs pauvres.... J'ai été touché, et je lui ai raconté le *Radeau de la Méduse*, et tout ce qu'il a voulu ensuite, jusqu'à la fermeture des portes. J'ai été remercié très chaudement par mon maraîcher et par bien d'autres auditeurs, car j'avais toute une suite....

Mais j'avais pris mon parti d'être ridicule, et je suis sorti de là résolu à faire plus intime connaissance avec les ouvriers qu'emploie M. Martin.... Il m'est arrivé souvent de leur venir en aide de ma bourse, mais l'argent n'est pas la seule aumône qu'on puisse faire, et ce n'est pas non plus celle qui va le plus au cœur de l'obligé....

Nous avons achevé gaiement la journée. J'ai soupé avec Tiburce, et c'est Jeanne qui a fait le souper, où j'ai ajouté un pâté et une bouteille de bon vin. Demain je mène Jeanne voir Versailles; et, le reste des vacances de Pâques, il est convenu que je retarderai mon dîner pour venir m'asseoir à la table de famille.

« Ce n'est rien, dit Jeanne, les vacances de Pâques; mais les grandes vacances! c'est là que nous aurons du temps pour être ensemble! »

2 octobre.

Voilà l'été fini, et aussi les vacances, qui ont passé comme un jour. Quelle douce vie nous a faite cette petite Jeanne, une enfant qui ne devrait encore penser qu'à sa poupée! Elle n'est pas difficile en fait de bonheur, la pauvre petite : faire le ménage de son oncle, lui réparer ses vêtements, lire quelques livres que je lui procurais, aller s'asseoir près de la guérite de Tiburce, son ouvrage à la main, et rester là des heures, travaillant et causant avec lui; voilà la vie qu'elle trouvait charmante. Le soir,... qu'est-ce que nous faisions donc le soir? Peu de chose : je les rejoignais à l'heure du souper; après souper Tiburce fumait sa pipe, et moi ma cigarette, endant que Jeanne disparaissait avec des piles d'assiettes. Quand elle revenait, elle dérangeait Moustache pour jouer avec lui, sous prétexte qu'il avait besoin d'exercice; et nous disions je ne sais quoi, des riens,... mais il m'est resté de ces vacances un souvenir plein de sérénité, quelque chose de lumineux, de paisible, de doux, que ma mère savait répandre dans son intérieur, et que je ne connaissais plus depuis bien longtemps. M. Martin m'a procuré des relations agréables, je vais un peu dans le monde, je fais

de la musique ; mais nulle part je ne me trouve aussi bien que dans la modeste chambre de mon vieil ami....

10 février.

Je pars pour le Brésil ! M. Philippe Martin est venu me trouver ce matin dans mon bureau ; il a une maison à Rio, et il m'a demandé d'aller y remplacer son fondé de pouvoir, qui désire revenir en France.

« Vous êtes maintenant, m'a-t-il dit, bien au courant de mes affaires ; vous avez su vous y prendre avec les ouvriers et les employés, ils vous aiment et ont confiance en vous ; vous réussirez aussi bien avec ceux de là-bas. Naturellement vous aurez un intérêt dans les affaires que vous traiterez : il faut songer à votre fortune, maintenant que votre apprentissage est fait. Rien ne vous retient en France, vous êtes libre, et je vous assure que ce que je vous offre est très avantageux. Vous acceptez, n'est-ce pas ? »

J'ai accepté. Rien ne me retient en France, c'est vrai,... et pourtant je ne puis me défendre d'être triste quand je pense à mes voisins.... Que dira Jeanne, aux vacances de Pâques, quand elle ne me retrouvera plus ?

8 septembre 18... (sur le paquebot).

Quatre ans de Brésil ! Eh bien, ils ont passé : est-ce que l'on s'aperçoit de la fuite du temps lorsqu'on travaille sans relâche ? Et j'ai eu à faire depuis que je suis parti ! Apprendre le portugais, d'abord : je l'avais étudié dans les livres pendant la traversée, mais cela ne m'avait pas avancé à grand'chose. Puis, à Rio, me mettre au courant des usages du pays, des affaires particulières de la maison, faire connaissance avec une foule de gens et de choses ; et puis la responsabilité, lourde charge à l'âge que j'avais, et qui vous fait souvent trembler, quand il faut décider des questions importantes et qu'on n'a

personne à qui demander conseil. Je m'en suis tiré, Dieu merci, à mon honneur et à la satisfaction de mon chef; et j'ai un congé pour revoir la France.... Demain! C'est demain qu'on signalera la terre de France! le cœur me bat rien que d'y penser....

10 septembre.

Je suis à Paris depuis hier soir. M. Martin m'avait fait préparer une chambre chez lui : il voulait, disait-il, m'avoir sous la main pour parler d'affaires. Et aujourd'hui, toute la journée, j'ai été si occupé que je n'ai pu aller jusqu'au square où règne mon ami Tiburce,... où il régnait encore, du moins, la dernière fois que j'ai reçu de ses nouvelles. Je n'en ai pas reçu souvent, ces dernières années : le vieux brave n'est pas grand clerc, il me faisait écrire par Jeanne à ses jours de sortie; et Jeanne, qui d'abord m'écrivait de longues lettres pleines de détails qui faisaient ma joie, les a peu à peu raccourcies, et ne me donne plus que le bulletin tout sec de la santé de son oncle, de la sienne et de celle de Moustache. Loin des yeux, loin du cœur, dit le proverbe; il serait peut-être injuste de l'appliquer à cette bonne petite Jeanne; mais, à force de ne plus me voir, il est tout simple qu'elle ait fini par ne plus penser à moi.... On sonne le dîner; si je puis m'échapper un peu ce soir, j'irai rendre visite à mon ancienne maison....

Minuit.

J'y suis allé. J'ai frappé : une grande jeune fille brune et fraîche est venue m'ouvrir.

« Monsieur Tiburce Lemariey? ai-je dit en hésitant un peu, car en la voyant je croyais me tromper et frapper chez un nouveau locataire.

— Monsieur Maugey! » s'est-elle écriée en s'écartant pour me livrer passage.

Et le vieux Tiburce est accouru, m'a serré dans ses bras,

m'a éloigné de lui pour mieux me voir, en se récriant sur les changements qu'il remarquait en moi.

« Est-il fort ! est-il brun ! a-t-il une barbe ! il a grandi, en vérité ! Monsieur Maugey, vous me croirez si vous voulez, mais vous auriez pu passer devant moi dans mon square, je ne vous aurais pas reconnu. Et Jeanne vous a reconnu tout de suite ! Ces jeunesses, cela vous a des yeux ! Les miens n'ont plus leurs quinze ans, voilà ! Mais quelle bonne surprise ! Vous n'aviez pas écrit que vous reveniez ! Allez-vous retourner là-bas ? »

Jeanne riait ; elle m'a fait asseoir, m'a demandé si j'avais soupé ; et sur ma réponse affirmative :

« Au moins vous prendrez une tasse de café », a-t-elle dit.

Et elle s'est mise tout de suite à moudre le café et à faire chauffer l'eau. Moi, je la regardais comme un ahuri : j'aurais dû pourtant savoir qu'elle avait dix-huit ans ! Mais non, quand je pensais à elle, c'était une petite fille noire et maigre que je voyais : la nouvelle Jeanne m'avait tout à fait décontenancé.

J'en ai pris mon parti pourtant, et au bout d'un quart d'heure nous bavardions à qui mieux mieux ; les questions se croisaient et n'attendaient pas toujours les réponses. A un moment, j'ai demandé à Jeanne :

« Est-ce que vous êtes tout à fait sortie des Loges ?

— Oui, m'a-t-elle répondu, pour toujours.

— Oh ! c'est-à-dire... » a repris Tiburce.

Et, se tournant vers moi :

« Je suis bien aise que vous soyez revenu, monsieur ; vous m'aiderez à faire entendre raison à cette petite entêtée. Oh ! elle est devenue méchante en grandissant : elle a sa tête et veut faire ses volontés ; et elle a des volontés qui ne sont pas raisonnables.

— Pas raisonnables ! a repris Jeanne. Voyons, monsieur, dites que j'ai raison : on m'a fait apprendre une quantité de choses aux Loges, j'en suis sortie avec des diplômes ; je n'ai pas de rentes, il faut bien que je travaille pour vivre ; je veux donner des leçons, j'ai déjà commencé avec deux petites filles qui demeurent au troisième, et leur mère trouve que je m'explique très bien. Est-ce que j'ai tort ? Mon oncle veut me renvoyer aux

Loges, où la directrice m'offre une place de sous-maîtresse; mais je ne veux pas y aller, je veux rester avec mon oncle, pour soigner son ménage, et lui quand il sera malade. »

Tiburce secouait la tête.

« Je vous demande un peu si cela a du bon sens : envoyer cette petite courir seule dans les rues de Paris! Expliquez-lui que cela ne se peut pas; elle vous croira, vous! Je sais bien que nous n'avons pas de rentes : si j'en avais!... Mais je suis vieux, et ce que je gagne s'en ira avec moi; et pensez donc, laisser cette enfant seule au monde! On ne la reprendra plus aux Loges, si elle n'y entre pas à présent. Au lieu que là elle sera en sûreté, elle aura de l'avancement et pourra faire des économies; je dois penser à son avenir, moi! Et elle croit que c'est parce que je ne l'aime pas!

— Je ne crois pas cela du tout! » dit Jeanne en me suivant sur le palier, car cette querelle avait lieu au moment de mon départ; « je ne le crois pas, mais je fais semblant de le croire, pour le décider à me garder. Il est bien vieilli, n'est-ce pas? il a eu au printemps un gros rhume qui l'a beaucoup fatigué, et il a besoin qu'on le soigne. Je suis sûre qu'il ne pourra continuer longtemps à surveiller son square par tous les temps; si je pouvais alors avoir assez de leçons dans Paris pour nous faire vivre, il reprendrait pour s'occuper ses petits cartonnages, et tout serait pour le mieux. Tâchez de lui faire comprendre cela, je vous en prie! »

Je suis parti sans répondre clairement : ils ont tort et raison tous les deux....

25 septembre.

« Vous êtes en congé, amusez-vous, jouissez des plaisirs de Paris », m'a dit M. Martin, une fois nos affaires réglées.

Les plaisirs de Paris! je n'y ai pas goûté, en vérité. Je suis allé chez mon vieil ami; j'avais traversé son square sans l'y voir, et son remplaçant m'a dit qu'il était malade. Je l'ai trouvé au lit, rouge, brûlant, accablé, avec une forte fièvre. Jeanne était toute pâle; elle m'a dit que le médecin était déjà venu,

qu'il avait ordonné des potions, un vésicatoire, et qu'il reviendrait le lendemain.

« Je vous le disais bien, il a pris froid dans le square, a-t-elle ajouté; et je suis sûre qu'il a une fluxion de poitrine ou quelque chose comme cela,... je me rappelle bien la maladie de maman.... »

J'ai cherché à la rassurer; mais je n'étais guère plus rassuré qu'elle.

Depuis ce jour-là — il y a douze jours — je ne les ai pas quittés; et ce matin le médecin est parti sans rien ordonner, en laissant échapper cette terrible phrase : « Tant qu'il y a de la vie, il y a espoir ». Jeanne a compris : elle ne parle plus, elle est accablée, et cette jeune douleur fait mal à voir....

Je suis sorti pour faire renouveler la potion : elle ne peut la guérir, mais elle rafraîchit ses lèvres desséchées. Dans la rue j'ai rencontré Dulort, à qui j'avais écrit mon arrivée, en ajoutant que j'étais pour le moment garde-malade d'un vieil ami, et que j'irais le voir plus tard.

« Je suis charmé de te trouver là, m'a-t-il dit; j'avais justement à te parler. Hier soir, dans une maison où j'étais, il a été question de toi; et la tante de Mlle X..., tu te rappelles Mlle X..., une jolie blonde, avec qui tu as fait de la musique avant ton départ? Elle était très gentille, n'est-ce pas, quand elle avait seize ans? A présent elle en a vingt-deux, et c'est une femme accomplie, intelligente, instruite, qui sait ce qu'elle veut : elle mènera très bien une maison et saura se diriger dans la vie. Eh bien, la tante ne m'a pas caché que si tu te présentais, la famille ne te recevrait point mal : ces gens-là font grand cas de toi, et la jeune personne, qui a lu la relation de voyage que tu avais envoyée au *Tour du Monde* l'année dernière, ne s'effrayerait pas d'un petit séjour au Brésil : tu finiras bien par revenir à Paris un jour ou l'autre, n'est-ce pas? Songes-y : il y a une belle dot, et des espérances; et je t'assure que la jeune fille a un très bon caractère. Tout réuni, mon cher, tout réuni! »

Je l'ai remercié, ajoutant que pour le moment je n'avais pas le temps de m'occuper de cela; mais j'y ai pensé, j'y pense

tout en aidant Jeanne à soigner le pauvre moribond.... Un foyer où je ne serais plus seul,... une famille à moi,... un avenir souriant....

29 septembre.

Eh bien, il est sauvé ! Il se fait de ces révolutions inespérées : au moment où nous croyions à un accablement précurseur de l'agonie, il s'endormait d'un sommeil paisible ; et peu à peu, sous nos yeux, ses traits se détendaient, la teinte plombée de son visage s'effaçait, et sa respiration devenait égale et douce.... Je n'oublierai jamais l'expression du visage de Jeanne pendant cette nuit de résurrection. Je lisais dans ses yeux qu'elle priait de toute son âme ; peut-être offrait-elle sa jeune vie pour racheter celle du vieillard. Mais Dieu n'accepte point de telles offrandes, il ne vend point ses bienfaits : Jeanne et Tiburce vivent tous les deux....

1er octobre.

Oui, il vit ; mais il faut bien des précautions, et le médecin déclare qu'il ne pourra reprendre son service avant le printemps : et encore ! Il faudrait qu'il pût être employé à l'intérieur d'un monument. Je vais écrire une demande pour cela, mais il y a tant de demandes ! Ce sera un hasard si la nôtre réussit. La querelle a recommencé hier soir entre Jeanne et lui : il voulait qu'elle écrivît tout de suite à la directrice des Loges, et elle s'y refusait, disant qu'elle ne voulait pas le quitter, maintenant moins que jamais. Elle m'a pris à part pour me recommander de prêcher son oncle : elle est sûre qu'il ne vivrait pas un mois si on le laissait à lui-même. Je lui ai promis de tout arranger, si elle consentait à me laisser faire.... Ah ! Dulort voulait me marier ! Son idée n'était pas mauvaise ; mais il y a une autre jeune fille qui me convient mieux que Mlle X....

2 octobre.

Un beau jour, un jour heureux entre tous ! J'ai pris pour parler à Tiburce le moment où Jeanne était allée donner la leçon aux petites filles du troisième. Quand il a eu compris, le vieillard a pleuré de joie ! il m'a remercié, comme si c'était le cas !

« Je suis bien heureux, Maugey, me disait-il en me serrant les mains : puisqu'il faut qu'elle me quitte, j'aime mieux qu'elle s'en aille là-bas qu'aux Loges, quoique ce soit bien loin,... je ne la reverrai plus....

— Comment, père Tiburce ! mais vous ne m'avez donc pas compris ; je vous emmène aussi : le climat chaud vous guérira sans tisanes.

— Moi ! oh non ! je serais à votre charge ! Je veux gagner ma vie, monsieur !

— C'est trop juste : j'ai besoin d'un surveillant qui prenne mes intérêts, et je songeais justement à chercher un ancien militaire ; la place vous conviendra tout à fait.

— Ah ! alors.... »

Là-dessus, Jeanne est rentrée, et je suis sorti pour la laisser seule avec son oncle. Au bout de deux heures je suis revenu....

Nous partons le mois prochain pour le Brésil.

14 novembre.

« Monsieur Tiburce Lemariey, chevalier de la Légion d'honneur, ancien sergent de l'armée de Crimée, a l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Jeanne Aubert, sa nièce, avec Monsieur Antoine Maugey. »

# UN ÉPISODE DE LA GUERRE

## I

M. Barberot était le maire et le plus riche habitant du village de Saint-Félix. Il vivait de ses rentes, en propriétaire, dans sa jolie maison, et n'avait d'autre occupation que de surveiller ses fermiers et ses métayers, afin d'accroître chaque année ses économies. Il avait deux passions, son fils et son argent, et il les accordait parfaitement ensemble : même le fils avait le pas sur l'argent. M. Barberot n'avait rien épargné pour son éducation ; il avait payé sans murmurer les années de collège, et n'avait point lésiné sur l'argent de poche de l'écolier ; et maintenant il lui faisait une bonne pension à Paris, où le jeune homme étudiait la médecine. C'était la carrière de son choix, et ce choix ne contrariait point les idées de son père. En effet, Saint-Félix ne possédait, en fait de médecin, qu'un pauvre petit officier de santé fort peu habile, déjà vieux et fatigué, qui parlait de se retirer bientôt à la Flèche, où il avait une fille mariée : à ce moment-là, Jacques Barberot aurait passé sa thèse et pourrait venir s'établir dans le pays. Il hériterait de la clientèle du vieux médecin, qu'il étendrait certainement beaucoup, vu son mérite. Il faudrait alors songer à le marier : et M. Barberot se renseignait d'avance sur toutes les fillettes de dix à quinze ans qui devaient avoir par la suite une bonne dot en terres.

Il y en avait une surtout, du côté de Mamers, dont les propriétés n'étaient séparées que par quelques hectares de celles de M. Barberot : si l'on pouvait acquérir ces terrains-là, établir le trait d'union, marier les jeunes gens et leurs biens, ils posséderaient la plus belle propriété du pays. C'était le rêve de M. Barberot.

Pour le moment, Jacques avait vingt-quatre ans, et travaillait à sa thèse ; le père Barberot se frottait les mains et s'exerçait déjà à dire, quand il était tout seul :

« Mon fils le docteur ! le docteur Barberot ! »

Lorsque la guerre de 1870 éclata, M. Barberot ne s'en inquiéta pas beaucoup au commencement : son fils avait passé l'âge de la conscription, et ses terres ne lui paraissaient pas avoir grand'chose à craindre. Saint-Félix était loin de la frontière ; les événements se passeraient là-bas, du côté du Rhin, et les propriétaires du Maine et de la Normandie ne s'en ressentiraient guère. Une seule chose le contrariait : Jacques, qui était venu en vacances aussitôt les cours finis, parlait, dès la fin d'août, de retourner à Paris, prétextant des études à poursuivre dans les hôpitaux ; et il partit, en effet, aussitôt après le désastre de Sedan. Son père eut encore quelques lettres de lui, et apprit qu'il était enrôlé dans la garde nationale ; puis Paris, complètement investi, resta muet, et le père Barberot n'eut plus de nouvelles de son fils.

Il était encore assez tranquille de ce côté-là ; pour lui, la garde nationale faisait la police de la ville, tout au plus se promenait sur les remparts, qui n'étaient pas encore attaqués : Jacques ne devait pas courir de grands risques.

Mais si son fils lui semblait en sûreté, sa bourse lui inspirait de vives inquiétudes. L'ennemi avançait ; on colportait partout des récits de ravages, de dévastations, de pillage, d'incendie ; on citait des villages, des villes, brûlés pour avoir résisté à l'armée prussienne. Et M. Barberot se disait :

« Si le malheur nous amène ces gens-là jusqu'ici, il faudra bien faire attention à ne pas admettre dans le village de ces francs-tireurs qui les exaspèrent : toutes nos récoltes y passeraient, et nos maisons aussi. »

## II

C'était après la bataille de Coulmiers. L'armée de Chanzy opérait sa retraite, poursuivie par l'ennemi, mais ne se laissant pas entamer : les hommes qu'elle laissait derrière elle n'étaient pas des fuyards ; ils tombaient sur les routes, épuisés de fatigue, lorsque leurs pieds meurtris et sanglants ne pouvaient plus les porter. Et l'armée poursuivait son chemin diminuée à chaque étape, comptant les jours par les batailles qu'il lui fallait livrer, héroïque toujours, et ne désespérant pas du salut de la patrie.

Un matin, à l'aube, une troupe de soldats, noirs, poudreux, mal chaussés, mais marchant fièrement, arriva en vue de Saint-Félix. A la vue des maisons que dorait le soleil levant, les visages s'éclairèrent d'un rayon de joie.

« Un village, mon lieutenant ! dit un vieux sergent à l'officier qui marchait en tête de la colonne, interrogeant une carte qu'il tenait dépliée. Un village ! ce n'est pas trop tôt, après une nuit dans les bois, et sans souper, encore !

— Saint-Félix, dit le lieutenant ; ce village est Saint-Félix. De là nous prendrons cette route — il l'indiquait sur la carte — et nous devons rallier le corps d'armée dans la journée. Savez-vous, sergent, si nous avons des hommes qui connaissent le pays ?

— J'y suis venu autrefois, mon lieutenant ; c'est bien la bonne route que vous montrez. Seulement, passé Saint-Félix, nous ne rencontrerons pas beaucoup de villages ; il faudra tâcher de faire des provisions ici.

— Allons, les enfants, pas accéléré ! nous allons pouvoir tremper la soupe. »

Les hommes se redressèrent, et, pressant le pas, ils arrivèrent bientôt aux premières maisons de Saint-Félix.

On les avait vus venir de loin, et leur approche mettait tout en émoi.

« Des soldats! des soldats! » se disait-on ; amis ou ennemis, on ne s'en rendait pas bien compte d'abord, mais on se défiait presque autant des uns que des autres. Ils approchèrent : point de casques! c'étaient des Français ; mais quels Français? Si c'étaient de ces terribles francs-tireurs dont parlait M. le maire? Et les femmes voyaient déjà les meules de foin, les gerbes, les toits en flammes. On courut prévenir M. Barberot.

Il arriva, ceint de son écharpe et pénétré de son importance. Il avait charge d'âmes ; cela voulait dire, à son avis, qu'il devait défendre les propriétés de ses administrés, et les siennes aussi, bien entendu.

« Monsieur le maire, lui dit le lieutenant en portant la main à son képi, faites-moi, s'il vous plaît, donner de la viande et du pain pour mes hommes. Nous sommes pressés ; faites vite, il faut que nous repartions pour rejoindre l'armée.

— Capitaine,... commandant,... colonel,... balbutia M. Barberot, qui ne se connaissait guère en uniformes, je suis bien fâché,... je regrette,... le village est pauvre,... c'est précisément demain qu'on fait le pain... et il n'y a pas de bestiaux dans le pays.... Enfin nous n'avons rien à donner....

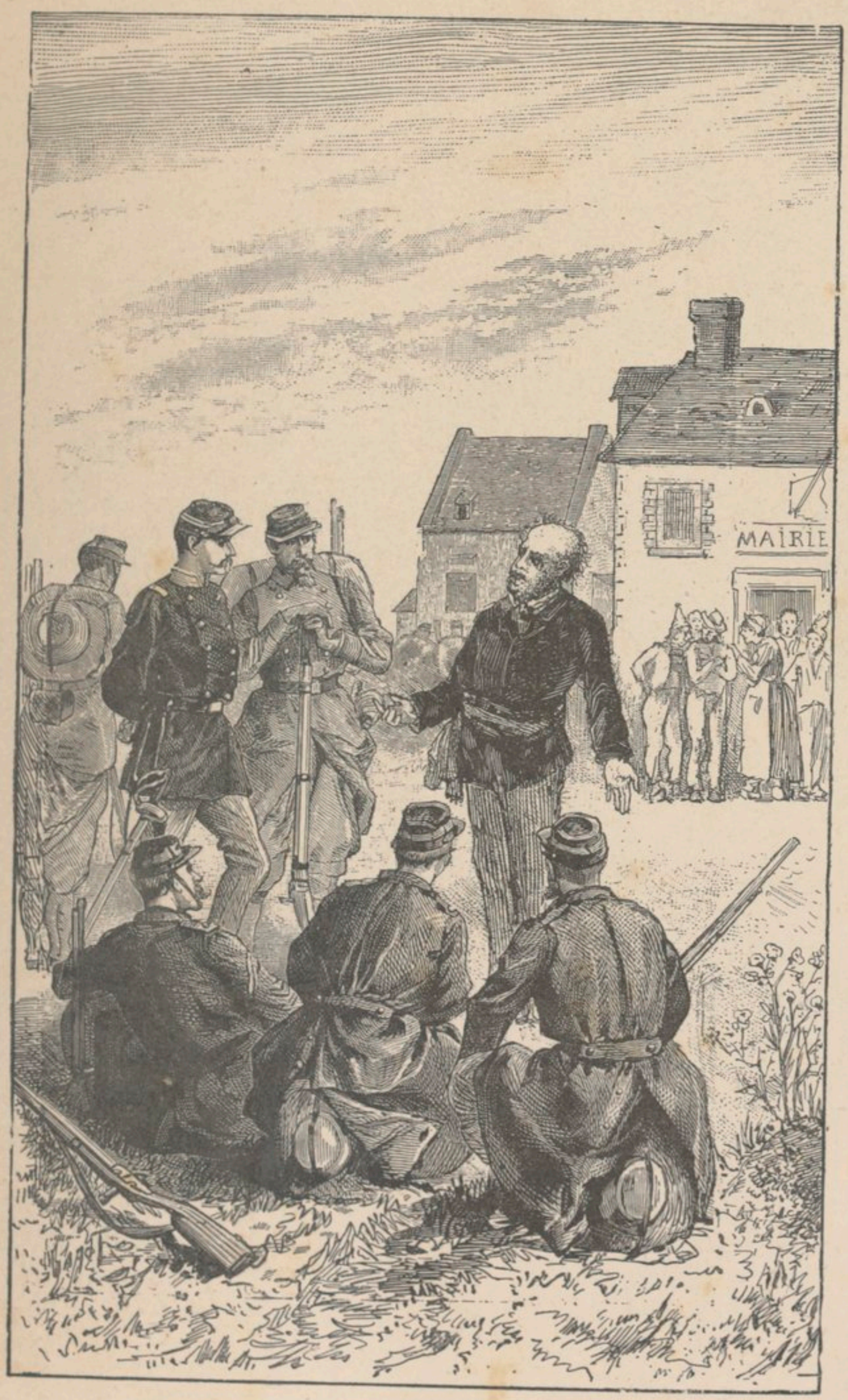
— C'est impossible ! s'écria le lieutenant. Vous ne me ferez pas croire qu'il n'y a rien à manger dans ce village. Mes hommes meurent de faim ; ils n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures, et ils ont fait deux étapes en un jour. »

M. le maire baissa la tête en écartant ses deux mains ouvertes, pour protester de son impuissance.

« On vous les payera, vos vivres! reprit le lieutenant d'un ton méprisant. Je vous signerai un bon, et vous serez payé. Puisque vous ne voulez pas donner, vous vendrez peut-être le salut de mes hommes. Voyez-les; ils sont exténués : comment voulez-vous qu'ils marchent pour rejoindre le corps d'armée? Et si nous rencontrons l'ennemi, comment voulez-vous qu'ils le battent? »

A ce mot, payer, M. Barberot dressa l'oreille ; mais le bon de l'officier, réflexion faite, ne lui parut pas une garantie suffisante.

« Je vous dis que nous n'avons rien : pas vrai, les enfants?




« Je vous dis que nous n'avons rien. »

ajouta-t-il en s'adressant à quelques paysans qui s'étaient approchés.

— Pour sûr, monsieur le maire ! »

M. Barberot attendait cette réponse ; il savait bien à qui il s'adressait.

« Faut-il faire une perquisition, mon lieutenant? » dit le sergent à l'oreille de l'officier.

Le lieutenant était un de ces officiers de réserve que le malheur des temps avait mis à la tête de nos troupes : brave, dévoué, prêt à se faire tuer, il n'avait pas l'habitude des réquisitions, et n'était pas assez familier avec la rigueur des lois militaires pour prendre ce qui lui était refusé par l'autorité civile. Il secoua la tête. Pourtant il dit au maire :

« Et si je faisais fouiller les maisons, monsieur ?

— Fouiller les maisons! s'écria le maire, qui s'exaltait dans ses refus. Piller! voler! comme si vous étiez les ennemis ! Vous ne trouveriez rien, d'ailleurs.... »

Il fut interrompu par un paysan qui vint lui parler à l'oreille. Ce qu'il entendit le fit devenir blême, et il leva les bras au ciel.

« Ah ! mon Dieu! pensa-t-il, s'ils se battent ici, que va devenir le village!

Cependant la nouvelle qu'il venait d'apprendre avait aussi été apportée au lieutenant par deux soldats laissés en sentinelles à l'entrée du village. Le lieutenant frappa du pied et laissa échapper un juron.

« Combien sont-ils ? demanda-t-il à la sentinelle.

— Dix fois autant que nous, sinon davantage.

— Faut-il nous retrancher ici ? » dit le sergent.

Le lieutenant haussa les épaules avec découragement.

« Inutile ! Rallions l'armée et allons nous faire tuer dans un endroit où cela sera bon à quelque chose. Allons, en route, les enfants ! »

Les hommes reprirent leurs rangs en silence et sortirent du village. En passant près du maire, le sergent ne put se retenir de lui montrer le poing, et M. Barberot l'entendit grommeler entre ses dents : « Vieux misérable, s'il est vrai

qu'il y a un Dieu dans le ciel, tu payeras cela en ce monde ou en l'autre. »

## III

La petite troupe des Français venait à peine de disparaître dans un pli de terrain, lorsque les Prussiens envahirent le village. Ils étaient nombreux, ceux-là; ils marchaient d'un pas élastique, en rangs pressés, et l'on voyait à chaque pas la ligne des casques à pointe s'abaisser et se relever; on aurait dit le mouvement des vagues. Le soleil faisait reluire la pointe des casques et la batterie de cuisine attachée sur les sacs; les bataillons formaient une masse compacte, hérissée de fusils, qui s'avançait sans s'arrêter ni se ralentir, et donnait l'idée d'une force irrésistible, comme un torrent ou une éruption de lave. Les paysans les regardaient avec stupeur, cachés derrière leurs fenêtres; sur la place du village, une femme osa entr'ouvrir sa porte pour rappeler un enfant curieux qui avait couru dehors afin de mieux voir les « casques à pointe ».

« Halte! » commanda l'officier, et toute la masse s'arrêta, avec un bruit de ferraille et des chocs d'armes sur le sol.

« Ici, vous! cria l'officier à la femme qui s'était montrée. Le maire? cherchez le maire, tout de suite, tout de suite! »

M. Barberot n'avait eu que le temps de rentrer chez lui; il n'avait pas encore ôté son écharpe; il arriva, tout tremblant.

« Maire de Saint-Félix? » demanda l'officier, le doigt sur une carte du pays.

M. Barberot aurait bien voulu nier; mais comment faire? il dut convenir qu'il était le maire de Saint-Félix.

« Village riche, continua le Prussien en consultant ses notes. Monsieur le maire, faites apporter pain, lard, fourrage, bœufs, moutons,... beaucoup de moutons dans le pays. Apportez ici, tout de suite, tout de suite!

— Mais, monsieur,... balbutia le maire, terrifié par ses yeux froids et ses grandes moustaches rousses.

— Tout de suite, tout de suite! répéta l'officier. Réquisitions pour l'armée allemande, payées comptant : nous savons les prix. Apportez tout de suite ! »

La vue d'une sacoche pleine d'or, d'argent et de billets décida le maire. Les Allemands payaient donc! Et puis, quand ils n'auraient pas payé; il était difficile de les empêcher de prendre. Les Français n'avaient pas osé, eux !

M. Barberot donna des ordres ; les officiers le suivirent à la mairie pour régler les réquisitions, et les soldats s'installèrent sur la place du village, qui fut bientôt transformée en un vaste abattoir. Des feux furent allumés en plein vent, et l'odeur des viandes grillées se mêla à la fade senteur du sang. Les habitants, rassurés, étaient les premiers à apporter leurs denrées, et, dans les maisons, les officiers, les volontaires et les *feldwebel* se régalaient d'œufs et de beurre frais, de crème et de fruits ; les ménagères tordaient pour eux le cou à leurs volailles et mettaient en perce le tonneau de vin ou de cidre. Le village, la route et les prés n'étaient plus qu'une vaste salle de festin.

M. Barberot n'était pas mécontent. Les Prussiens payaient : leur argent, fût-il de l'argent français, réquisitionné n'importe où, était bon à prendre, en ce temps de guerre où tout commerce était arrêté. De plus, ils allaient partir; leur chef avait demandé à quelle distance se trouvait un endroit appelé les Quatre-Chemins, où ils devaient se rendre ce jour-là même. En effet, quand il jugea que ses hommes avaient pris un repos suffisant, il donna un ordre, et des signaux mystérieux coururent d'un groupe à l'autre. Aussitôt chacun se levait et reprenait sa charge, les rangs se reformaient, et les officiers se retrouvaient à leur poste.

Le signal du départ donné, la troupe se mit en marche ; bientôt elle eut dépassé les dernières maisons du village, et en peu d'instants on la vit au loin sur la route, enveloppée d'un nuage de poussière, masse noire où brillaient seulement çà et là les étincelles que mettait à la pointe des casques l'éclatant soleil du matin. Les gens de Saint-Félix avaient de l'ouvrage à remettre de l'ordre chez eux et à nettoyer la place du village, pleine de débris d'abattoir, de flaques de sang caillé, de foyers

improvisés, de charbons encore fumants; mais l'argent sonnait dans leurs poches, et c'est à peine si quelques-uns d'entre eux, pris d'un remords tardif, songeaient à ces pauvres soldats français qui étaient partis affamés et las, serrant leur ceinturon sur leur ventre vide. M. Barberot n'y pensait point du tout.

## IV

Les Quatre-Chemins formaient une croix, à environ deux lieues de Saint-Félix, du côté de Mamers, à l'endroit où un chemin vicinal coupait à angles droits la grande route. Il y avait là un carrefour spacieux, qui se trouvait juste au point culminant d'une montée assez raide; et, pour adoucir la pente, la route avait été creusée, de sorte qu'elle s'encaissait profondément entre les champs bordés de hauts talus et enclos de haies d'aubépine. A des distances irrégulières, des arbres se dressaient dans la haie, prunelliers, cerisiers sauvages, chênes têtards destinés à fournir du bois menu pour les fagots. Entre deux des chemins s'élevait un calvaire élevé sur un piédestal de quatre marches en pierre; et au pied de la grande croix surmontée du coq, de la lance et de l'échelle, instruments et témoins de la Passion, une quantité de petites croix de bois blanc, les unes toutes neuves, les autres déjà noircies par le temps, d'autres toutes moisies et vermoulues, témoignaient du nombre des enterrements qui avaient passé par là. Malgré la rigueur de la saison, le paysage n'était pas triste; éveillés par le gai soleil, des essaims d'oiseaux voletaient çà et là, becquetant les baies rouges de l'aubépine et les prunelles noires; les rameaux gelés brillaient comme s'ils eussent été saupoudrés de diamants, et le ciel, d'un bleu tendre et pâle, s'étendait sans nuage jusqu'à l'horizon.

A l'angle le plus élevé au-dessus du carrefour, un jeune fantassin en pantalon rouge, tapi au milieu de la haie dont il écar-

tait les rameaux pour voir au loin, observait d'un œil vigilant la route du côté de Saint-Félix. Tout à coup il se pencha, avança la tête en dehors de la haie, mit la main au-dessus de ses yeux pour les garantir du soleil; il resta un instant immobile; puis, sûr de son fait, il sortit précipitamment du champ où il était en sentinelle, et, dégringolant le long du talus, il vint rejoindre ses compagnons.

Ils étaient là, massés sur la route vicinale, se reposant entre deux combats, causant entre eux de l'engagement de la veille, et cherchant à se réchauffer au soleil. Il y en avait de vieux et de jeunes, des militaires aguerris, rompus au métier, et des volontaires engagés depuis Sedan, qui tâchaient de remplacer l'habileté par la bravoure.

« Tiens! dit un vieux caporal à la moustache grise, un brave qui avait repris du service après quinze ans de repos, tiens! voilà la sentinelle : il va y avoir du nouveau.

— Qui est-ce la sentinelle? je ne connais pas cette tête-là.

— Un nouveau; j'ai oublié son nom. Dans la compagnie, nous l'appelons le Parisien, parce qu'il est débarqué de Paris en ballon. Il paraît qu'on ne faisait rien à Paris; ça l'a ennuyé, il a eu envie de se battre pour de vrai, et il est venu s'engager à l'armée de la Loire. Oh! c'est un rude gaillard : je l'ai vu faire à Coulmiers. »

Cependant la sentinelle, dans l'attitude réglementaire, faisait son rapport au commandant.

« Vous êtes sûr que ce sont des Français? lui disait le commandant en tordant sa moustache.

— Très sûr, mon commandant. Ils ne sont pas à un quart d'heure : ils viennent du côté de Saint-Félix ou de Guigueau; je ne sais pas lequel, car ils ont dépassé l'endroit où les deux chemins se réunissent.

— Vous connaissez donc le pays, vous?

— J'en suis, mon commandant.

— Ah! très bien. Messieurs, — les officiers se rapprochèrent de leur chef, — voilà nos renforts qui arrivent. S'ils ont pu recueillir des vivres en route, et que nos hommes aient le temps

de déjeuner avant que l'ennemi nous ait joints, nous ferons de bonne besogne! »

La petite troupe approchait.

« Qui vive?

— Amis! »

Des deux côtés les visages mornes s'animèrent : la réunion, c'était peut-être le salut.

« Est-ce vous qui commandez la compagnie, lieutenant? demanda le commandant.

— Oui, mon commandant : le capitaine est resté en route, il ne pouvait plus avancer. Il était blessé.

— Avez-vous fait des réquisitions? avez-vous trouvé des vivres?

— Rien! Mes hommes n'ont pas mangé depuis hier matin. Il y a deux heures, nous avons traversé un village qui semblait assez considérable, Saint-Félix : le maire a prétendu qu'il ne s'y trouvait pas un morceau de pain. Je suis sûr qu'il mentait, et qu'il a eu de quoi nourrir copieusement les Prussiens, qu'ils aient pillé ou qu'ils aient payé. Ah! le vieux misérable!

— Mais comment savez-vous qu'il a nourri des Prussiens?

— Parce qu'ils venaient derrière nous, et que, du train dont nous avons marché, ils auraient dû nous rejoindre depuis longtemps, s'ils ne s'étaient pas arrêtés pour faire leur cuisine. Nous avons mis deux heures à faire deux lieues : mes hommes ne peuvent plus se traîner. J'avais bien envie de me retrancher dans son village, à ce maire de malheur, et d'attendre les Prussiens; mais ils étaient trop nombreux, ils nous auraient écrasés, et je n'aurais pas pu être au rendez-vous. »

Le visage du commandant s'était rembruni.

« Faites reposer vos hommes, lieutenant, dit-il : je voudrais avoir des vivres à leur distribuer, mais nous n'en avons pas plus que vous. La consigne est de rester ici et d'arrêter toute troupe armée. Si elle est française, tant mieux, cela nous fera du renfort; si elle est allemande, nous l'empêcherons de passer.

— Si nous pouvons! murmura dans sa moustache le vieux caporal, qui regardait les nouveaux arrivants d'un air de pitié. Voilà

de pauvres diables qui seront bons à faire le coup de feu, je ne dis pas; mais si on en vient aux mains, ils n'auront seulement pas la force de tenir ferme leur baïonnette. Gueux de maire de Saint-Félix, va! je me rappellerai ce nom-là. »

## V

Le soleil baissait, et les habitants de Saint-Félix achevaient à peine de rendre à la place du village son aspect accoutumé, lorsque le bruit des tambours et des fifres les fit tous accourir à l'entrée de la route de Mamers. C'était par là que les Allemands étaient partis; et maintenant ils revenaient, tambours battants, enseignes déployées. Que revenaient-ils faire à Saint-Félix?

On le sut bientôt. En un clin d'œil, ils occupèrent le village : il y en avait dans toutes les maisons; et le maire, mandé de nouveau, reçut des ordres donnés d'une façon péremptoire. « Réquisitions pour l'armée allemande, — des charrettes, des brancards, des chevaux, des hommes pour rapporter les blessés, — des ouvriers avec des pioches pour enterrer les morts; — ordres terminés par l'inévitable « tout de suite! » La colonne allemande ramenait un groupe de prisonniers, presque tous blessés, hâves, défaits; on les fit bivouaquer sur la place, sous bonne garde, et les femmes de Saint-Félix furent autorisées à leur apporter de la nourriture, sur laquelle ils se jetaient comme des affamés. L'un d'eux, sa première faim apaisée, se mit à pleurer comme un enfant. C'était le sergent qui avait parlé le matin de faire une perquisition.

« Quand je pense, dit-il à la paysanne en lui rendant son écuelle, quand je pense que si nous avions eu cette soupe-là ce matin, je ne serais pas prisonnier et qu'il n'y aurait pas là-bas tant de braves gens qu'on va jeter dans un trou! Oh! votre maire! est-ce que je ne verrai pas sa punition, à celui-là?

— Où s'est-on battu, sergent? demandèrent plusieurs voix.

— Aux Quatre-Chemins. Faut croire que c'est un poste important, puisque nous avions ordre de le garder, et que les autres voulaient le prendre! Il y avait là un bataillon du 36e et nous; s'il nous était encore arrivé du renfort, on l'aurait accepté volontiers, mais ce sont les Prussiens qui sont venus les premiers. Ils étaient bien quatre fois nombreux comme nous; ça n'aurait rien fait, si tous nos hommes avaient été solides; mais des hommes qui n'avaient pas mangé depuis trente heures! Nous leur avons bien barré la route, pourtant; nous avons tiré dessus

des hauteurs, et je vous réponds que vos hommes vont avoir de l'ouvrage à enterrer tous ceux que nous avons couchés par terre. Seulement, il y a eu un moment où on s'est empoigné corps à corps, et alors... notre compagnie n'était pas de force. Enfin nous sommes battus, quoi! Mais à qui la faute? On ne pouvait pas faire mieux que nous n'avons fait.... Il y a surtout un homme du 36e, un qu'ils appelaient le Parisien, qui s'est battu comme je n'avais vu personne se battre. On aurait dit qu'il avait dans son idée de tuer le plus d'ennemis possible et de se faire tuer après. Il a réussi, le pauvre diable; je l'ai vu tomber, et il ne s'est pas relevé.... »

## VI

A la lueur blafarde de la lune, les charrettes et les civières rentraient dans le village. Les paysans, leur pioche sur l'épaule, marchaient derrière le convoi des blessés, tout frissonnants encore de la lugubre besogne qu'ils venaient de faire. Dans la mairie, transformée à la hâte en ambulance, M. Barberot, blême et tremblant, recevait les ordres du commandant prussien, qui exigeait du linge, des matelas, de la charpie, des couvertures, et ne parlait plus de rien payer. Du reste, la question d'argent ne le préoccupait pas à cette heure : il avait le cœur serré, et il lui semblait toujours entendre les paroles qu'il avait saisies en passant près du groupe des prisonniers :

« Des hommes qui mouraient de faim, comment pouvaient-ils se défendre? »

Et puis, à vrai dire, il n'avait plus guère la tête à lui.

Le cortège était arrivé ; les blessés descendaient des charrettes ; ceux qui ne pouvaient se soutenir étaient apportés sur des civières et couchés sur des matelas, où les chirurgiens visitaient leurs plaies. Côte à côte on coucha, du côté de la salle où l'on rangeait les blessés français, le vieux caporal du 36e et le jeune homme qu'on appelait le Parisien. Celui-ci, le front ouvert d'un coup de sabre, un bras brisé, son uniforme criblé de trous sanglants, ne respirait plus qu'à peine. Le vieux caporal le regardait tristement, presque tendrement ; il repoussa le chirurgien qui voulait s'occuper de lui.

« Le petit d'abord, dit-il en désignant son voisin ; il est plus pressé que moi. Un brave! ça serait dommage si.... »

Un cri terrible l'interrompit. M. Barberot arrivait près d'eux.

« Jacques ! mon fils ! cria-t-il en tombant à genoux.

— C'est ça ton père? le maire de Saint-Félix? ce vieux gueux-là? » dit avec rage le caporal au jeune homme.

Puis, se calmant, il ajouta d'une voie radoucie :

« Pauvre garçon ! tu méritais un autre père que ça ! »

La pâleur du blessé s'effaça sous la rougeur de la honte. Soulevant péniblement une main, il fit un geste comme pour repousser son père, puis il ferma les yeux, murmura d'une voix faible : « Pauvre France ! » et laissa retomber sa main. Le chirurgien se pencha sur lui :

« En voilà un qu'on peut enlever ! » dit-il aux ambulanciers.

. . . . . .

Si vous passez par le village de Saint-Félix, n'y cherchez pas M. Barberot ; il n'est plus maire de Saint-Félix, il n'y demeure même plus : il habite une maison de fous.

# LA BRANCHE D'ORANGER

---

C'était le jour de la première communion, de *notre* première communion, à Laurence et à moi. Laurence était pensionnaire dans l'institution de Mlle C***, et moi j'y étais externe, depuis six mois seulement. On ne pouvait pas dire qu'il y eût grande sympathie entre Laurence et moi, tout au contraire. Ce n'était pas bien étonnant : elle était grande, forte, colorée, bruyante, exubérante ; son rire éclatait comme une fanfare, et chacun de ses mouvements était un danger pour les êtres qui l'entouraient, qu'ils fussent animés ou inanimés ; j'étais petite, fluette, pâle (elle m'avait surnommée Chandelle) ; je souriais plus que je ne riais, je glissais plutôt que je ne marchais, et je pouvais rester deux heures dans une chambre sans qu'on s'aperçût de ma présence. Elle avait commencé son éducation chez Mlle C***, et elle jouissait parmi les élèves des avantages d'une supériorité reconnue, tant dans les exercices du corps que dans ceux de l'esprit, jusqu'au jour où, après une semaine passée dans le troisième cours, je fus placée dans le second cours, où elle régnait. Il y eut ce jour-là une composition en orthographe, où je fus première et elle seconde. Sa surprise fut telle, qu'elle en oublia de se fâcher au premier moment ; puis elle se ravisa et prétendit que j'avais dû regarder son cahier, ou que je connaissais d'avance la dictée. Je répondis tranquillement que si je l'avais copiée, j'aurais reproduit ses

fautes, et que, du reste, on verrait bien à l'avenir si j'avais besoin de voler des places. Depuis ce jour-là nous luttâmes à qui serait la première.

Ce ne fut pas toujours moi, car Laurence se mit à travailler pour me dépasser ; mais la balance s'établit entre nous à peu près égale. Je crois que Laurence ne m'aimait pas beaucoup ; du moins, elle ne ménageait pas les railleries à ma chétive personne, et triomphait sans modestie à la gymnastique, où je grimpais plus haut qu'elle, mais où tout ce qui s'exécute « à la force du poignet » était lettre close pour moi. Et je ne l'aimais guère, non à cause de notre rivalité, mais à cause de ses façons d'agir : en tout, elle faisait trop de bruit pour moi.

C'était donc le jour de notre première communion. Le matin, à la pension, où nous nous étions toutes réunies afin de nous rendre ensemble à l'église, Mlle C*** nous avait donné ses derniers conseils et nous avait engagées à nous pardonner mutuellement les torts que nous avions pu avoir à nous reprocher les unes aux autres. J'avais embrassé Laurence en lui pardonnant de bon cœur, et vraiment à ce moment-là ses torts me semblaient légers ; et elle m'avait dit :

« Pardonne-moi aussi, Valentine ; je te promets de ne plus t'appeler Chandelle, et je tâcherai de te parler doucement ; mais, vois-tu, il ne faut pas m'en vouloir, ce n'est pas ma faute si j'ai de grosses mains, de grandes jambes et une grosse voix : on est comme on peut ! »

J'avais répondu à sa politesse en m'excusant de n'être qu'une espèce d'avorton ; et, pour le moment, nous étions très bien ensemble.

Après la première communion, Mlle C*** ramenait ses pensionnaires déjeuner chez elle, et les externes rentraient dans leurs familles, qui devaient les faire reconduire à la pension une heure avant les vêpres. J'y arrivai donc, toute joyeuse ; mais... se pouvait-il qu'il y eût place pour le chagrin dans un si beau jour ! Je ressens encore, en y pensant, la consternation qui me glaça quand je vis toutes mes compagnes, parées de leurs longs voiles blancs, tenant à la main une belle branche d'oranger fleurie.

Je n'en avais pas, moi ! Mes parents n'étaient dans la ville que depuis moins d'un an, et cet usage leur était inconnu.

« Tiens ! dit Laurence en me voyant, Valentine qui n'a pas de branche d'oranger !

— Je ne savais pas qu'il en fallait, murmurai-je prête à pleurer ; on ne me l'avait pas dit.

— Tout le monde sait ça ! reprit l'étourdie : on a une branche d'oranger en place de cierge, le soir, à vêpres. Vois la mienne, comme elle est grande, et fraîche, et bien fleurie ! Papa est allé lui-même la chercher à la campagne chez un de ses amis qui a une orangerie ; Bruneau n'en avait plus. »

Bruneau, c'était le plus grand horticulteur de la ville, et, dans ses jardins, qu'il ouvrait l'été à un public choisi, j'avais souvent ramassé des pétales embaumés tombés de ses beaux orangers. Et penser que je demeurais tout près de chez lui, et que si j'avais été prévenue j'aurais pu me choisir une belle branche sur un de ses arbres ! Que je trouvais donc cela joli, toutes ces branches en fleur, qui sentaient si bon ! et il n'y avait que moi qui n'en aurais pas ! Et si j'étais grondée encore !

Mlle C*** passa près de nous.

« Mademoiselle ! lui dirent plusieurs petites voix, Valentine qui n'a pas de branche d'oranger !

— Pourquoi donc, mon enfant ? me demanda l'institutrice.

— Je ne savais pas, mademoiselle,... murmurai-je désolée, et humiliée. (J'aurais voulu me cacher dans un pupitre.)

— Il est trop tard pour vous en chercher une, on n'en trouverait plus ; mais on ne vous remarquera pas parmi les autres, soyez tranquille ! »

Elle passa, et j'allai m'asseoir près de la fenêtre qui donnait sur le jardin. J'avais ouvert mon livre pour avoir l'air de faire quelque chose, mais je ne lisais pas ; je regardais la pointe d'un peuplier qu'un vent léger courbait et redressait doucement, et je me trouvais malheureuse, oui, bien malheureuse. Que ceux qui n'ont jamais été enfants me jettent la première pierre.

On s'agitait beaucoup à l'autre bout de la salle, et je distin-

guais la voix bruyante de Laurence, qui pérorait. Cela m'agaçait.

« Est-elle insupportable ! pensai-je ; elle ne peut pas même se taire un jour comme celui-ci ! »

Oui, elle parlait ; elle riait même ! elle avait l'air de donner des ordres, et on s'empressait autour d'elle. J'entendais : « Marie, le petit fil de fer.... Laure, les ciseaux.... Jeanne, le papier vert... » ; mais je n'avais pas la curiosité de me retourner pour voir ce qu'elles faisaient ; non, pas même quand Laurence dit d'un ton qu'elle tâchait de rendre mystérieux :

« Cachez-moi donc, mesdemoiselles, qu'elle ne voie pas ! »

Il y eut un moment de silence, puis Laurence reprit :

« Là ! c'est fait ! Appelez Chouchou ! »

Chouchou, de son vrai nom Louise, était la nièce de Mlle C*** et la plus jeune élève de l'institution, puisqu'elle atteignait cinq ans à peine. J'entendis que Chouchou faisait son entrée ; le groupe blanc l'entoura, on lui parla tout bas, puis elle eut l'air de répéter quelque chose, comme si on lui eût appris un compliment de jour de l'an ou qu'on lui eût dicté une demande en grâce. Enfin, Laurence lui dit tout haut :

« Tu le sais bien, à présent ? Viens ! »

Tout le groupe s'ébranla : on venait de mon côté. Je me retournai, les sentant près de moi. Oui, elles étaient là, rangées en demi-cercle, Laurence au second rang, mais visible par-dessus les têtes ; et Chouchou, seule en avant, tenait à la main une branche d'oranger fleurie, plus grande et plus belle que toutes les autres.

Chouchou vint à moi et posa la branche d'oranger sur mes genoux ; et, prenant un petit air sérieux, elle récita :

« Valentine, tes compagnes de la première communion,... de la première communion.... »

Elle ne pouvait pas retrouver le reste ! Laurence, Marie, Jeanne et les autres, rouges d'impatience, essayaient de lui souffler son discours. Mais, secouant d'un air mutin sa tête frisée, elle finit par me dire :

« Je ne sais plus,... mais enfin elles t'ont fait ça — elle désignait la branche d'oranger — avec des petits morceaux de

leurs branches, qu'elles ont cassés, pour que tu n'aies pas de chagrin, parce qu'alors tout le monde en aurait. »

J'avais compris. Oh! cette bonté, cette délicatesse! Elles s'occupaient de moi, pendant que je boudais seule dans mon coin, blessée de leur agitation et de leur gaieté! Je pris la branche; en effet, sur un assez grand rameau, une quantité de petits rameaux étaient fixés, montés à la façon des fleurs artificielles: et c'était moi maintenant qui me trouvais la mieux fleurie.

« Oh! merci! merci! m'écriai-je attendrie. Qui est-ce qui a eu cette idée-là?

— C'est Laurence! » me répondit-on.

Et une voix ajouta :

« Et c'est elle qui a donné la plus belle branche. »

Je regardai Laurence; sa branche était la moins grosse de toutes, à présent. Mais elle ne paraissait pas s'en soucier, elle riait de son gros rire épanoui, et me regardait avec des yeux pleins de bonté.

Je ne peux dire quelle tempête s'éleva tout à coup dans mon âme : de la confusion, des regrets, des remords, de la reconnaissance, et une tendresse que je ne me serais jamais crue capable d'éprouver pour Laurence. Comment! le matin, je l'avais embrassée du bout des lèvres, en lui demandant pardon et en lui pardonnant, sans y penser, pour remplir une formalité, en gardant au fond du cœur mon indifférence et, si j'y avais bien regardé, ma disposition à m'irriter de tout ce qu'elle faisait et disait! Oh! comme je me trouvais coupable!

Je me jetai dans ses bras en pleurant.

« Oh! pardon! pardonne-moi pour cette fois-ci, Laurence! Je t'ai déjà demandé pardon ce matin, mais sans comprendre ce que je faisais,... et, tout à l'heure encore, j'avais de l'humeur contre toi, parce que je t'entendais rire,... et toi, pendant ce temps-là.... Oh! je suis méchante, Laurence, je ne vaux rien, rien du tout! et tu es bonne, toi! Pardonne-moi! je t'aime!

— Et moi aussi, grande sotte, je t'aime! » dit Laurence d'une voix qui me parut singulièrement enrouée; et en même temps je sentis quelque chose de mouillé et de chaud me tomber sur

le front.... Je levai les yeux : Laurence avait des larmes tout le long de ses joues.

Oh ! pour le coup, mon cœur fut pris, bien pris, et je lui jurai une amitié éternelle. Cela ne m'empêcha pas de remercier toutes celles qui avaient donné à la souscription et de me trouver toute confuse d'avoir la plus belle branche de notre groupe ; mais ma gratitude allait surtout à Laurence.

J'avais compté sur toutes les joies de l'amitié pour la fin de l'année et pour les années suivantes ; je voulais aussi que ma mère invitât Laurence et qu'elle se mît en relations avec sa famille, afin de ne pas la perdre de vue quand nous serions toutes deux sorties de pension. Mais il arriva que nous fûmes séparées presque tout de suite. Laurence eut la rougeole, qui la retint un mois loin de la pension ; ensuite, j'allai aux bains de mer, puis à la campagne pendant les vacances, et, au mois d'octobre, nous quittâmes Nantes.

Mon père, fils d'un riche commerçant de la Louisiane, était venu en France pour y nouer des relations d'affaires, et il avait compté y demeurer plusieurs années ; la mort subite de son père le força de s'en retourner, et je ne revis plus Laurence.

Ce n'est pas mon histoire que j'ai l'intention de vous raconter ; je dirai donc seulement, en deux mots, que, huit ans plus tard, je me mariai à la Nouvelle-Orléans, où je demeure encore à l'heure qu'il est. J'avais une belle dot, mon mari était riche, j'eus au bout d'un an une petite fille — j'allais vous dire que ma petite fille était jolie à croquer, du plus aimable caractère, et fine comme l'ambre ; mais vous penseriez que toutes les mères en disent autant. Enfin, j'étais parfaitement heureuse, et Laurence ne me manquait pas, quoique je pensasse souvent avec plaisir à elle et à sa branche d'oranger, lorsqu'un négociant de Nantes vint traiter une affaire avec mon mari, qui l'invita à dîner. Je fus très contente de pouvoir causer d'une ville que j'avais habitée avec quelqu'un qui en arrivait, et je demandai à M. Brezay s'il ne connaissait point Mlle Laurence Méraud.

« Mlle Méraud ? dit-il. Oui, madame, je la connais. Pauvre fille ! C'est une personne du plus grand mérite.

— J'ai été en pension avec elle; je l'aimais beaucoup. Pourquoi dites-vous pauvre fille?

— Parce qu'elle est fort à plaindre. Ses parents ont été ruinés par des faillites : dans les villes de commerce, ces choses-là arrivent souvent. Le plus triste, c'est que Mlle Laurence allait se marier avec un jeune capitaine au long cours, qui comptait se servir de sa dot pour prendre un intérêt dans ses cargaisons; vous savez que les armateurs ne prennent pas volontiers un capitaine qui n'a aucun intérêt sur leurs navires. A présent, il ne peut trouver que des embarquements sans importance qui ne lui permettraient pas de faire vivre une famille. S'ils avaient seulement dix mille francs! mais ils ne les ont pas. Lauriat — c'est le nom du jeune homme — m'a dit qu'il allait tâcher de gagner de son côté et elle du sien : elle s'est placée comme institutrice tout exprès pour cela. Quand ils auront dix mille francs, ils se marieront; mais vous pouvez croire qu'ils y mettront le temps!

— Et vous savez où elle est?

— Certainement! dans un château, à trois lieues de Nantes, tout près d'une station du chemin de fer.

— Et si je vous donnais une commission pour elle, la feriez-vous?

— Avec plaisir, madame. Je vous l'ai dit, je fais très grand cas d'elle et de ce pauvre Lauriat. »

J'avais mon idée. Dix mille francs! qu'était-ce pour moi? J'aurais pu les demander à mon mari pour mes plaisirs, pour ma toilette ou pour mes charités, il ne me les eût pas refusés; mais je tenais à les donner moi-même, en me privant de quelque chose.... Je ne pouvais pourtant pas vendre de mes bijoux, cela aurait fait un joli effet! Mais mon mari m'avait promis de me faire bâtir un pavillon au bout du parc pour donner des fêtes champêtres.... Eh bien, ce ne serait pas cette année que j'aurais mon pavillon!

Quinze jours après, quand M. Brezay vint me faire ses adieux, je lui remis une boîte, un portefeuille et une lettre.

« Voilà ma commission pour Laurence, lui dis-je en riant : vous la porterez vous-même le plus tôt possible.

— Aussitôt après mon arrivée, madame.

— Que je vous montre un peu ce que vous portez.... La boîte, d'abord !

— C'est symbolique ! dit-il en regardant la parure de mariée, bouquet et couronne d'oranger soigneusement emballés pour le voyage.

— Au portefeuille maintenant ! »

Je l'ouvris et je comptai dix billets de mille francs, que je remis ensuite dans le portefeuille.

« Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas?

— Oui, madame. Et la lettre explique les autres objets, n'est-ce pas ?

— Précisément. Je ne l'ai pas fermée, parce que je veux vous la lire. Il faut bien que vous sachiez ce qu'il y a dedans, pour pouvoir réfuter les objections de Laurence si elle en faisait. »

Je dépliai la lettre, et je lus :

« Ma chère Laurence,

« Voilà douze ans que nous ne nous sommes vues, et je ne sais si tu as quelquefois pensé à moi. Mais je ne t'ai jamais oubliée, quoique nous ayons été séparées juste le jour où je m'étais mise à t'aimer. Je t'avais promis, le cœur tout rempli de reconnaissance pour ta généreuse bonté, que je t'aimerais toute ma vie ; et je t'ai aimée malgré l'éloignement, rêvant toujours de pouvoir te rendre la joie que tu m'as causée avec ta branche d'oranger, dont je conserve précieusement les débris desséchés. Je viens enfin d'avoir de tes nouvelles ; j'apprends que tu allais te marier et que, faute d'un peu d'argent, ton mariage est reculé bien loin. Ma Laurence, mon amie, permets-moi de te rendre ta branche d'oranger! Quand je pense à mon chagrin d'enfant, d'autant plus douloureux qu'il attristait un jour de si pure joie, je me dis que le présent que je t'envoie est loin, bien loin de valoir celui que tu m'as fait il y a douze ans. Accepte-le donc comme un témoignage de reconnaissance, et garde un peu d'amitié à celle qui t'aimera toujours.

« Ta Valentine. »

— Voilà ! dis-je en remettant la lettre dans son enveloppe. Si elle veut refuser, vous lui expliquerez que je suis très riche, et que si elle m'avait annoncé son mariage je n'aurais pas manqué de lui envoyer un cadeau, des bijoux probablement, qui auraient bien pu valoir plus que la somme qui est dans ce portefeuille ; et elle n'aurait pas refusé mon cadeau, j'espère ! Ne lui donnez pas mon adresse, au moins ! il ne faut pas qu'elle puisse me renvoyer cet argent. Enfin, arrangez-vous pour qu'elle accepte ! je vous en garderai une reconnaissance....

— Éternelle ; et je vois comment vous entendez ce mot-là. Soyez tranquille, madame, je ferai de mon mieux. »

M. Brezay fit de son mieux et m'envoya, le mois suivant, une lettre de Laurence ; il n'avait pas livré mon adresse, mais il s'était chargé de me faire parvenir la lettre. Laurence acceptait : avec quelles bénédictions, je n'ai pas besoin de le dire.

Il se passa un grand nombre d'années ; ma petite Marguerite était devenue une grande jeune fille, et d'autres que moi la trouvaient charmante. J'eus le bonheur de trouver à la marier auprès de moi, et je fis part de son futur mariage à M. Brezay. Il n'était pas revenu à la Nouvelle-Orléans, mais il était resté en relations d'affaires avec mon mari, et ne manquait pas de m'envoyer sa carte au jour de l'an, avec l'assurance de son respect. Il ajoutait quelquefois une ligne qui avait rapport à Laurence. C'est ainsi que je savais qu'elle était mariée, qu'elle vivait modestement et qu'elle avait plusieurs enfants.

La veille du mariage de Marguerite, j'étais occupée à étaler sa toilette de noce sur les meubles du petit salon qui précédait sa chambre de jeune fille, lorsqu'on m'apporta une petite boîte soigneusement empaquetée. Cette boîte venait de France, et je reconnus sur l'adresse l'écriture de M. Brezay. J'ouvris : la boîte contenait une lettre et un écrin.

« Ma Valentine bien-aimée, disait la lettre, accepte, je t'en prie, cette nouvelle branche d'oranger, non pour toi, mais pour ta chère fille ; qu'elle la porte le jour de son mariage, en mémoire du bien que tu m'as fait, et qui doit lui porter bonheur. Je t'ai dû mon heureuse vie de femme et de mère ; puisse ta fille être aussi heureuse que moi ! Maintenant, la richesse

s'ajoute à mon bonheur; je ne sais si elle le rendra plus grand, mais elle me permet de parer ta Marguerite. Mon mari, en voyageant dans le golfe Persique, a, par un hasard providentiel, découvert un amas considérable d'huîtres perlières : juge toi-même des perles qu'il a rapportées. M. Brezay se charge de te faire parvenir le bijou où j'en ai fait placer quelques-unes; accueille favorablement, ma chère Valentine, ce gage de souvenir reconnaissant et de tendre affection de ton amie,

« LAURENCE. »

J'ouvris l'écrin, et j'appelai Marguerite, qui tomba en extase. L'écrin contenait une broche, et la broche représentait une branche d'oranger, dont les fleurs et les boutons étaient en perles fines, de l'orient le plus pur : un vrai bijou de reine.

Telle fut la troisième et dernière forme que prit la branche d'oranger du jour de notre première communion.

# LA JOLIE JEANNE

---

La mère Loos était une vieille paysanne de la province d'Anvers, qui portait gaillardement ses soixante-douze ans. Elle était encore alerte et robuste, se levait matin et se couchait tard, surveillait tout dans la maison et n'était pas embarrassée pour prendre l'ouvrage des mains de n'importe quelle servante, ou même de n'importe quel garçon de la ferme, pour l'exécuter à leur nez et à leur barbe, en un rien de temps : histoire de leur montrer qu'elle s'y entendait encore mieux qu'eux. Elle régnait sans conteste sur la belle ferme des Saulaies, habitée par les Loos, de père en fils, depuis bien plus de cent ans ; et personne ne se plaignait de son gouvernement.

Quand je dis qu'elle y régnait, il faut s'entendre. C'était un pouvoir de reine mère, de reine douairière, qu'elle exerçait aux Saulaies; car le fermier actuel n'était plus son mari, Bernard Loos, mort et enterré depuis plus de vingt ans; c'était son fils aîné, Julien Loos; mais ce fils, ainsi que sa femme et ses enfants, était plein de respect pour la vieille mère, et aucun d'eux ne se fût avisé de trouver la moindre chose à redire dans ce qu'elle avait ordonné. Aussi la paix régnait à la ferme, et on y était heureux, comme on l'est partout où règne la paix.

La mère Loos avait pourtant des moments de tristesse. Ils étaient rares, parce que d'habitude elle était trop occupée pour avoir le temps de penser ; mais, quand par hasard elle se trou-

vait n'avoir rien à faire qu'à remuer les aiguilles de son tricot, on voyait ses lèvres se pincer et ses sourcils se froncer, et sa vieille figure, ordinairement avenante et gaie, prenait une expression de maussaderie sévère. Et quand son fils et sa bru la voyaient ainsi, ils se faisaient signe de la tête et murmuraient : « Elle pense à Jean ».

Oui, elle pensait à Jean. Il y avait pourtant vingt-cinq ans qu'il était parti pour la France, où il était encore. Il habitait Lille, une grande ville où il y a des gens très riches, et il était riche lui-même, à ce qu'on disait. Et la vieille mère Loos soupirait en songeant que son Benjamin, son dernier-né, son fils chéri, avait quitté sa famille et son pays dès qu'il avait eu sa part de l'héritage de son père, et qu'il n'était plus revenu.... Elle était fière de lui : un garçon qui avait fait fortune! qui était devenu un *monsieur!* qui avait épousé la fille d'un bourgeois, une demoiselle bien élevée, qui portait un chapeau et qui jouait du piano! Mais au fond de son cœur elle se disait qu'elle l'aurait mieux aimé un peu moins habile à gagner de l'argent et un peu moins oublieux de sa mère.... Il n'est pas étonnant qu'elle eût l'air triste dans ces moments-là.

Elle n'aimait pas qu'on lui parlât de Jean, et elle-même n'en parlait guère, sinon à sa préférée, la fille de Julien Loos, qu'elle avait tenue sur les fonts du baptême et à qui elle avait donné le nom de Jeanne en souvenir de l'absent. A Jeanne elle racontait sans se lasser mille traits de l'enfance de Jean : comme il était adroit, et malin, et vif! comme il avait de l'esprit, et comme il apprenait tout ce qu'il voulait! Il comptait mieux que le maître d'école : aussi il ne fallait pas s'étonner s'il avait si bien réussi dans le commerce. Jeanne écoutait tout cela : les enfants aiment les contes; et son oncle Jean lui apparaissait, dans ses songeries, comme un de ces beaux princes des contes de fées qu'on voit dans les images à deux sous, coiffés d'une couronne d'or et parés d'un grand manteau rouge sur un pourpoint vert.

Ce fut peut-être pour ressembler à l'oncle Jean que Jeanne l'appliqua si bien à l'école et en devint la meilleure élève. Il n'y avait pas de mal à cela; mais, quand elle eut atteint dix-

huit ans et qu'elle fut devenue la plus jolie fille du pays, il eût mieux valu qu'elle ne pensât pas tant à l'oncle Jean, qu'elle ne cherchât pas à se représenter la vie qu'il menait dans sa belle maison, ni les toilettes de sa femme et de ses filles — car il avait des filles, dont il avait annoncé dans le temps la naissance à la vieille mère Loos. Il lui écrivait pour lui annoncer les événements importants de sa vie et pour lui souhaiter la bonne année, le 31 décembre : en quatre lignes c'était fait.

Donc, Jeanne pensait beaucoup à l'oncle Jean, et cela l'empêchait de jouir de son bonheur, qui eût fait envie à tant d'autres ! Jugez-en : elle avait un père, une mère, une grand'mère qui se seraient fait couper en morceaux pour lui épargner un chagrin ; ses frères, surtout le petit Paul, le dernier, étaient à son service du matin au soir ; elle ne manquait de rien, et même elle avait le plaisir de pouvoir donner ; et le brave Kobe, le fils unique d'un riche meunier voisin, le meilleur et le plus beau garçon qui fût à dix lieues à la ronde, rôdait sans cesse autour de la ferme, et poussait des soupirs à faire tourner son moulin, quand Jeanne n'avait pas daigné le regarder. Vraiment, quand on avait tant de biens à sa portée, ce n'était pas la peine de rêver à des gens qu'on n'avait jamais vus, et de perdre son temps à se demander si Lille était une ville où une jolie fille pût faire fortune, comme avait fait l'oncle Jean.

Or il arriva que l'oncle Jean maria une de ses filles ; et à cette occasion il écrivit à sa mère une lettre un peu plus longue que les autres. Il joignit à la lettre une photographie de la fiancée et de son futur, assis côte à côte, bien raides, et vêtus avec une élégance irréprochable. La mère Loos fut transportée de joie et ravie de la beauté de sa petite-fille : du moins elle força toute la famille à l'admirer. Au fond elle ne la trouvait pas bien jolie. « Notre Jeanne est mieux que cela ! S'ils pouvaient voir notre Jeanne ! » pensait-elle ; et elle en vint à trouver que c'était dommage que Jeanne ne fût pas à la place de sa cousine, qui allait devenir une dame de la ville.... C'était triste qu'ils ne pussent pas, là-bas, connaître la figure de Jeanne : ils verraient ce que c'était qu'une jolie fille !

Là-dessus, dame Loos déclara qu'elle allait à Anvers, et qu'elle

emmenait Jeanne avec elle. Cela ne fit pas de difficultés : la vieille mère avait l'habitude de faire ce qu'elle voulait, et de le faire faire aux autres.

« Où allons-nous, grand'mère? demanda Jeanne en entrant dans Anvers.

— Chez un bijoutier! répondit grand'mère Loos. Je veux envoyer un cadeau à ma petite-fille, puisqu'elle se marie : nous montrerons aux gens de la ville que les gens de campagne ont de l'argent tout comme eux. »

Jeanne suivit dame Loos chez le plus brillant bijoutier d'Anvers, à qui elle acheta ce qu'il avait de plus « à la mode » en fait d'argenterie; et l'envoi fut adressé à M. Jean Loos, rue Esquermoise, à Lille.

Mais il fallait annoncer cet envoi, et grand'mère Loos se trouvait fort embarrassée. Elle était bien capable d'écrire tous les ans à son fils qu'elle le remerciait de ses souhaits, et qu'elle priait Dieu de le conserver en santé, lui et toute sa maisonnée; mais, à présent qu'il s'agissait d'expliquer quelque chose, c'était au-dessus de ses moyens. Elle passa donc la plume à Jeanne, et Jeanne écrivit une petite lettre si bien tournée et d'une si jolie écriture, que l'oncle Jean, la tante et les cousines en furent transportés d'admiration.

« Il faut la faire venir à Lille, papa! s'écrièrent les jeunes cousines. Ce sera amusant de la promener, de lui faire voir des choses qu'elle n'a jamais vues!

— Il faut qu'elle soit à mon mariage! ajouta la fiancée, toute joyeuse du riche cadeau d'argenterie.

— Oui, et qu'elle vienne d'avance, pour que nous nous occupions de sa toilette », dit M^me^ Jean Loos, qui ne se serait pas souciée de montrer une nièce habillée en campagnarde.

M. Jean Loos approuva. Il était content de marier sa fille, et l'émotion lui causait un petit retour de tendresse pour sa vieille mère et sa famille de là-bas. Jeanne fut donc invitée au mariage de sa cousine, et priée d'arriver une semaine à l'avance, afin qu'on eût le temps de l'habiller. Sa tante et ses cousines se faisaient une fête de la voir et de la garder longtemps.

Quand la lettre de Jean Loos arriva aux Saulaies, la vieille

Elle dit à Jeanne d'écrire tout de suite.

mère Loos triompha. « Ils vont voir ma Jeanne! se dit-elle : il n'y aura pas une aussi jolie fille dans toute leur société, bien sûr! »

Julien Loos et sa femme, pour la première fois de leur vie, n'étaient pas de l'avis de la grand'mère, et l'idée que leur fille les quitterait pour aller à Lille, dont Jean n'était jamais revenu, leur donnait le frisson. Ils hasardèrent quelques observations timides : « C'était bien loin — la petite serait embarrassée au milieu de tout ce beau monde — elle ne connaissait pas les belles manières, et peut-être qu'on se moquerait d'elle, et que son oncle regretterait de l'avoir invitée — ou bien elle se trouverait bien là, et.... »

Mais dame Loos traita tout cela d'enfantillage; et, plaçant sur la table une belle feuille de papier blanc, et la tasse qui servait d'encrier quand quelqu'un de la ferme avait besoin d'écrire, elle dit à Jeanne d'écrire tout de suite à son oncle pour le remercier et lui annoncer son arrivée. Quand elle lui eut fait toutes ses recommandations, elle sortit de la chambre, emmenant le petit Paul, qui voulait absolument tremper son doigt dans la tasse, au risque de mettre de l'encre partout.

Restée seule, Jeanne se mit à réfléchir. Elle avait écrit sans s'arrêter : « Mon cher oncle »; mais à présent il fallait chercher comment tourner ses phrases. Cela ne venait pas! Ce qui lui venait, c'était une tristesse singulière, lourde, qui lui pesait sur le cœur, comme celle qu'on a quand on a fait quelque chose de mal. Elle n'avait rien à se reprocher, pourtant!

Elle leva les yeux; par la fenêtre grande ouverte, la campagne toute dorée par le soleil déjà près de l'horizon lui sembla d'une beauté qu'elle ne lui avait jamais connue. Un oiseau se mit à chanter. Jeanne se sentit les yeux tout troubles et les essuya bien vite : cela avait-il du bon sens, de s'attendrir pour le chant d'un oiseau?

Des voix parlaient dans la chambre voisine.

« Je te dis qu'elle va s'en aller! à Lille, chez l'oncle Jean! disait de sa voix claire le petit Paul, tout fier d'apprendre une nouvelle à ses grands frères.

— Qui l'a dit? demanda l'un d'un ton inquiet et fâché.

— C'est grand'mère ; ainsi c'est bien sûr! »

Il y eut un silence ; puis un des aînés reprit tristement :

« C'est donc pour cela que maman pleure! »

Jeanne écarta vivement la feuille de papier, pour que ses larmes, à elle, ne tombassent que sur la table. A peine avait-elle eu le temps de les essuyer, que le grand Kobe parut dans le cadre de la fenêtre. Il paraissait tout bouleversé.

« Jeanne! s'écria-t-il, délivré tout à coup de sa timidité habituelle, est-ce que c'est vrai, ce que votre grand'mère vient de me dire? Vous vous en allez? vous partez pour Lille? Oh! vous ne reviendrez plus ; ils ne vous laisseront pas revenir.... Moi qui étais si heureux! Mon père avait parlé à vos parents : ils voulaient bien,... je venais vous trouver.... Jeanne! vous seriez comme une reine au moulin, et moi, je serais si content de vous servir....

— Laisse-la donc écrire sa lettre, mon garçon! » dit un peu rudement grand'mère Loos en prenant le pauvre Kobe par le bras pour l'écarter de la fenêtre. Le pauvre garçon, ressaisi tout à coup par sa timidité, baissa la tête et reprit la route du moulin. Dame Loos le suivit un instant des yeux, puis jeta un regard à Jeanne qui s'était penchée sur son papier, et s'éloigna en se disant : « Elle va écrire sa lettre! »

Non, Jeanne ne l'écrivait pas encore. Elle écoutait une voix qui lui parlait sans bruit, une voix de son cœur qui lui disait : « Comme tu es aimée ici! Comme on te regrettera!... Pourquoi aller faire connaissance avec une vie qui ressemble si peu à la tienne? et si tu y prenais goût, à cette vie, si tu restais là-bas, serais-tu sûre d'y trouver autant de bonheur qu'ici? Comme ton père et ta mère ont été heureux! Tu peux recommencer leur bonheur.... »

Jeanne poussa un gros soupir, rejeta ses cheveux en arrière d'un air décidé, et saisit la plume.

Quand elle s'arrêta d'écrire, elle vit près de la fenêtre sa grand'mère qui la guettait.

« As-tu fini, petite?

— Oui, grand'mère, voilà! »

Et elle tendit sa lettre à dame Loos.

« Mon cher oncle, écrivait Jeanne, ma grand'mère, mes parents et moi nous vous sommes très reconnaissants de l'honneur que vous avez voulu nous faire en m'invitant au mariage de ma cousine. Mais je n'ai jamais quitté la campagne, et j'aurais peur de vous causer de l'ennui par mon ignorance des manières de la ville. Je vous prierai donc de m'excuser si je n'y vais point; mais je serais trop privée d'avoir manqué l'occasion de vous connaître, et je viens vous prier de venir avec votre famille assister à mon mariage avec Kobe Loster, le fils du meunier. Ce ne sera pas une aussi belle noce que la vôtre, mais nous ferons de notre mieux pour bien vous recevoir. Ne me refusez pas, je vous en prie, mon oncle; songez au plaisir que vous ferez à votre mère qui vous aime tant, et qui dit souvent qu'elle serait bien malheureuse de mourir avant de vous avoir embrassé. »

— C'est vrai! s'écria grand'mère Loos, les larmes aux yeux, en serrant Jeanne dans ses bras. Tu as raison, ma Jeanne! ne t'en va pas... Une fois qu'on est parti, vois-tu, on n'est jamais sûr de revenir!

# LES FIANCÉS D'ARTA

IMITÉ DE L'ITALIEN

## I

Le jour baissait, et Giacomo, assis sur le devant de la lourde voiture, se rongeait le cœur d'impatience. Comme le temps passait, et comme ces mules allaient lentement! la côte devenait de plus en plus raide : on n'arriverait jamais!

« Encore une petite demi-heure, lui dit le voiturier, et nous serons à Caneva.

— Est-ce que vous comptez y coucher? demanda avec inquiétude le pauvre garçon.

— Non, non, le temps de faire manger l'avoine à mes bêtes, et je repars. »

Giacomo laissa échapper un soupir de soulagement. Il était pressé d'arriver, le bon Giacomo! Depuis trois ans il n'avait revu ni sa mère, ni son frère, ni aucun de ses parents, ni Rosa, qui lui tenait au cœur autant que tout le reste. Quels changements allait-il trouver dans son cher pays? Le cœur lui battait, de crainte autant que de joie, et il aurait voulu hâter le pas des mulets qui s'en allaient d'un pied sûr, mais sans se presser, côtoyant les précipices.

On arriva enfin à Caneva, et Giacomo, jugeant que ses jambes alertes le mèneraient plus vite que cette paresseuse voiture,

paya le conducteur, mit son sac sur le dos, et prit la route de Paluzza. Il marchait comme s'il eût eu des ailes aux talons. Il passa le torrent à gué sur les pierres, pour éviter d'aller chercher un pont bien loin ; et il était en face de Zuglio, quand il entendit tinter l'angélus. Oh ! cette cloche ! il reconnut sa voix, qui l'attendrit, comme la voix d'un ami qu'on n'a pas vu depuis des années. Tous les chers souvenirs de sa vie étaient liés au son de cette cloche, qui saluait son retour.

Il parvint à la brune près d'Arta, et regarda la montagne qui s'élève à gauche du village. Il respira : il arrivait à temps pour la fête.

Giacomo n'avait pas oublié les usages de son pays. C'était le lendemain, à Arta, que les jeunes gens du village faisaient dire une messe solennelle en l'honneur de la sainte Vierge, pour qu'elle les protégeât ; et on l'appelait la messe de la jeunesse. Or, la veille de cette messe, quelques garçons d'Arta gravissaient la montagne, préparaient une sorte de talus en pente, et, quand il faisait nuit, ils enflammaient des roues de bois résineux et les faisaient tourner une à une enfilées dans un échalas. Puis, quand la roue était tout en feu, ils la lançaient d'un coup vigoureux le long du talus en la dédiant à une jeune fille du village, et la roue enflammée, pareille à un soleil de feu d'artifice, dégringolait jusqu'au bas de la montagne. Là se tenait le reste des garçons, armés de fusils, qu'ils déchargeaient en l'honneur de la jeune fille dont les autres venaient de crier le nom : la vivacité plus ou moins grande de la fusillade indiquait l'estime qu'on faisait d'elle. Et Giacomo, pour faire une surprise à Rosa, s'était muni d'une paire de pistolets et d'une bonne provision de poudre : comme elle serait étonnée et fière, d'entendre son nom salué de tant de détonations ! Elle comprendrait tout de suite que son Giacomo était revenu.... Oui, si elle lui était fidèle.... A cette pensée, le bon garçon sentit ses jambes trembler sous lui, si bien que, pour reprendre un peu de vigueur, il entra à l'auberge et demanda à boire.

Il y avait là, à une table, plusieurs de ses camarades ; ils trinquaient et chantaient des refrains du pays, des refrains qu'il avait si souvent chantés à Rosa autrefois ! Il fut sur le point de

sauter au cou des buveurs; mais non, il ne voulait pas encore se faire connaître. Il visita ses armes, et, quand les jeunes gens partirent, il les suivit de loin, et s'en alla se cacher dans un taillis près de la fontaine, à quelques pas d'eux. La nuit était calme et sereine, la saison encore douce et les montagnes verdoyantes; le couchant rougit, l'ombre s'étendit sur la terre : la lune n'était pas encore levée, les roues de feu se verraient bien. La première fut allumée; Giacomo la vit tourner, tourner autour de son pieu, puis s'élancer sur la pente; et les jeunes gens crièrent le nom de la Madone. Une salve bruyante répondit d'en bas. Puis, une seconde roue fut lancée au nom de la plus belle fille du pays; et les roues et les noms se succédèrent, accueillis par des coups de fusil et des cris de joie qui se répétaient d'écho en écho dans les montagnes. Pourtant Rosa n'était point nommée : on en avait proclamé bien d'autres qui ne la valaient pas, pensa Giacomo. Aussi, quand son nom viendrait, comme il allait le saluer! Pour aucune fille on n'aurait brûlé tant de poudre.

Pauvre Giacomo! les roues arrivaient les unes après les autres, on eût dit une pluie d'étoiles empressées d'aller se rafraîchir dans les eaux de la But, qui coulait au bas de la montagne; et le nom de Rosa n'était pas prononcé. Le feu s'éteignit, les jeunes gens s'éloignèrent, le bruit cessa : personne n'avait nommé Rosa.... Était-elle donc mariée?... ou morte? Le pauvre garçon n'osa pas courir après ses camarades pour le leur demander : il avait peur de leur réponse. Oui, elle devait s'être mariée; elle était si belle! Comment avait-il pu espérer qu'elle l'attendrait trois ans, lui, pauvre journalier, qui ne possédait au monde que ses deux bras! Il avait fait de beaux rêves, pourtant! Depuis trois ans qu'il travaillait à la ville chez un charpentier, il avait amassé un bon magot; et son patron, qui avait confiance en lui, l'avait chargé de lui acheter des bois de charpente. Il allait exécuter sa commission, conduire son train de bois; il serait bien payé, et il reviendrait pour toujours au pays, où il épouserait Rosa.... Et elle ne l'avait pas attendu !

Il pensa alors à sa mère, et se reprocha de n'avoir pas commencé par songer à elle. Pauvre femme! elle était si malade

quand il était parti, et elle avait tant pleuré! Comment avait-il pu retarder le moment où il pouvait l'embrasser? Il avait perdu toute cette journée pour faire une surprise à une ingrate qui ne se souciait plus de lui, et il avait oublié sa mère;... il en était puni, c'était bien fait....

Il essuya ses larmes et marcha d'un bon pas vers sa maison. La porte de la cuisine était ouverte : deux enfants jouaient devant le foyer, et un troisième, tout petit, dormait sur les genoux d'une jeune femme qui, tout en le berçant, ramenait les tisons sous la marmite pendue à la crémaillère. « Oh ! se dit Giacomo, comme les petits ont grandi ! ils ne vont pas reconnaître leur oncle, pour sûr ! Et celui-là, que ma belle-sœur tient sur ses genoux, il n'était pas question de lui quand je suis parti.... Et ma mère, où est-elle donc? »

Il avança un peu la tête ; la vieille femme, le dos tourné à la porte, penchée au-dessus de la huche découverte, passait la farine au tamis. Ce ne fut donc pas elle qui s'aperçut la première de la présence de Giacomo ; la jeune femme, levant la tête par hasard, le vit, et se leva vite pour courir l'embrasser ; mais il lui fit signe de ne pas bouger, et, s'avançant à pas de loup, il était près de saisir sa mère dans ses bras, lorsqu'elle l'entendit, se retourna et, jetant un grand cri, serra de toutes ses forces son fils contre son cœur.

Ah ! quelle joie, et que de paroles confuses, que de questions qui n'attendaient pas les réponses! On en oublia la polenta, qui cuisait toute seule dans la marmite. Giacomo finit par comprendre que son frère avait passé l'été dans la montagne avec le troupeau du compère Giovanni : on l'attendait d'un jour à l'autre. Les deux femmes comptaient sur lui pour la fête de la Madone : quel bonheur que toute la famille se trouvât réunie pour ce jour-là!

Giacomo demandait des nouvelles de ses amis, de ses connaissances, de M. le curé; un tel s'était marié, tel autre était mort, tel autre avait quitté le pays; un autre avait pris la fièvre et ne faisait que dépérir; Toni avait fait un héritage; la petite Gina avait épousé ce vieux richard de compère Renzo; et ainsi de suite. Les enfants, qui d'abord s'étaient réfugiés dans un

coin, regardant leur oncle avec défiance, s'étaient rapprochés peu à peu ; maintenant il tenait le plus petit sur ses genoux, et souriait aux deux autres, appuyés contre lui, et donnant aussi les nouvelles dans leur langage. Il apprit que l'aîné était enfant de chœur, et qu'il était allé, à Pâques, faire la quête des œufs dans tout le village avec son camarade Lello ; et que tous les deux étaient montés aux chalets avec leur père, au commencement de l'été. C'était très amusant ; le père leur avait fait une petite hotte, où le compère Giovanni avait mis un petit chevreau naissant, et ils l'avaient portée sur leur dos, l'un après l'autre, jusqu'au pâturage. Giacomo, comme de juste, se récria d'admiration : il n'aurait jamais cru que de si petits garçons fussent forts !

Cependant personne n'avait parlé de Rosa : Giacomo n'osait pas la nommer. Il s'assit pour manger ; mais il se rappela tout à coup le dernier repas qu'il avait fait avant de partir, où elle était assise près de lui.... Les larmes lui vinrent aux yeux, et il prit machinalement son verre et but une gorgée, pour tâcher d'avaler un morceau qu'il avait dans la bouche et qui lui restait au gosier.

« Qu'as-tu, mon pauvre Giacomo ? lui dit sa mère. Tu pleures ? Tu as donc déjà eu de ses nouvelles ?

— Pauvre fille ! ajouta la belle-sœur, nous avions bien prévu que cela finirait ainsi.... C'était trop dur pour elle, surtout au moment de la fenaison,... courir tous les jours jusqu'aux prés de Sorassacco....

— Mais quoi ! interrompit Giacomo, qui devint blême. Est-ce qu'elle est... ?

— Morte, non, mais bien malade.... Tu ne sais pas que son père s'est remarié, avec ce démon de Margherita ? La pauvre Rosa a été si malheureuse avec sa belle-mère, qu'elle a fini par quitter la maison et s'en aller se mettre en service, à Cedargis, chez ce berger qui a son fils maçon en Allemagne : tu te rappelles bien ce garçon, il était de ton âge. Dans cette maison-là, Rosa travaillait jour et nuit, pour se faire bien venir des maîtres, et peut-être aussi pour donner tort à sa marâtre, qui la traitait de propre à rien. Le matin une fournée de pain, puis l'eau à tirer

du puits, souvent un paquet de linge à laver ; à midi, à peine le temps de manger un morceau : il fallait aller au bois faire des fagots, et elle était toujours plus chargée que les autres. Enfin, quand on a fait les foins, elle n'avait plus une minute de repos, si bien que la fièvre l'a prise ; voilà huit jours qu'elle ne se lève plus.

— Et le médecin, qu'en dit-il ? demanda Giacomo avec anxiété.

— Le médecin ? J'ai grand'peur que personne n'ait pris la peine d'aller le consulter.

— Oh ! mère !... Quelle heure est-il ? Il ne doit pas être dix heures ; peut-être qu'en courant à Piano j'arriverai encore avant que le docteur soit couché !...

— Le docteur ? Tu le trouveras à Arta, à l'hôtel ; il y va tous les soirs faire sa partie avec des dames et des messieurs qui y sont pour prendre les eaux ; hier soir, minuit sonnait quand je l'ai entendu passer dans sa voiture.

— J'y cours : bonne nuit, mère, bonne nuit, Tonina ; nous nous reverrons demain. »

## II

Parmi les étrangers venus à Arta pour prendre les eaux, il y avait une jeune demoiselle de Saorgio, belle et charmante, tendrement aimée de sa famille, qui se désolait de la voir malade depuis trois ans et de perdre peu à peu l'espoir de la sauver. On avait épuisé pour elle tous les secours de l'art ; enfin quelqu'un avait parlé à sa mère des eaux de Carnia, et Massimina avait consenti à y venir, non qu'elle en espérât la guérison, mais pour donner à sa famille la triste satisfaction de se dire qu'on n'avait négligé aucune chance de salut. La pauvre enfant ne tenait pas à vivre. Ses parents, ravis de l'intelligence précoce qu'elle montrait dès ses premières années, l'avaient envoyée

dans un couvent d'Allemagne, très renommé pour l'instruction étendue et profonde que les jeunes filles y recevaient. Massimina, loin de son pays, loin de sa famille, s'était laissé gagner par une tristesse qui avait altéré sa santé ; et puis la vie renfermée du couvent, la rigueur du climat ne convenaient pas à sa poitrine délicate. Quand elle était rentrée dans sa famille, elle n'était point encore malade, mais sa mère la trouva si frêle qu'elle eut le cœur serré en la voyant, elle qui s'était promis tant de joie de leur réunion. Pourtant l'air natal l'avait bientôt ranimée, et la tendresse de sa mère, la gaieté des jeunes amies dont on l'entourait, commençaient à triompher de la disposition rêveuse et mélancolique qu'elle avait apportée d'Allemagne. Il y eut même un moment où sa mère fut complètement rassurée, tant elle était gaie, tant ses joues étaient roses et ses yeux brillants. La mère comprit bien pourquoi, quand une dame de la ville s'informa discrètement de la dot de Massimina et du sort que pourrait avoir la recherche d'un jeune homme de la société, Allemand de naissance, fort brillant, qui depuis quelque temps se montrait très assidu auprès de la mère et de la fille, avec qui il causait de son pays.... Il se passa quelques semaines où Massimina, heureuse, accueillit en souriant les félicitations de ses jeunes amies ; et tout à coup, au moment où il allait être question de fixer définitivement l'époque du mariage, le jeune homme cessa brusquement ses visites. Il avait quitté Saorgio, et il écrivit à la mère de Massimina une lettre pleine de regrets : ses parents refusaient de consentir à son mariage avec une étrangère.... La vérité, la pauvre enfant l'apprit bientôt : il avait trouvé à en épouser une plus riche....

Il y avait trois ans de cela. Le chagrin, le dépit, l'humiliation, avaient ruiné la santé de Massimina, qui n'avait pas su réagir contre sa douleur. La pauvre fille s'était trop nourrie de ballades et d'élégies allemandes ; elle s'identifia avec toutes les héroïnes infortunées qui laissent dévorer leur âme par le *Sehnsucht*, et, au lieu de comprendre que c'était pour elle un bonheur de ne pas être liée pour toujours à un homme intéressé, sans honneur et sans délicatesse, elle s'abandonna à ses regrets et dédaigna la vie, qui avait encore pour elle tant de devoirs et

tant de joies. Un rhume qu'elle négligea — est-ce qu'on prend soin de sa santé quand on croit n'avoir plus rien à espérer en ce monde? — lui laissa une toux persistante, qui finit par lui attaquer la poitrine. Elle s'en aperçut aux regards inquiets de sa mère, à ses soins plus empressés; mais, dans sa tristesse égoïste, elle ne chercha pas à réagir contre le mal. Elle trouvait un certain charme dans la langueur qui l'envahissait peu à peu; assurément elle ne se serait pas tuée, mais elle se laissait tout doucement glisser dans la mort.... Pourtant, lorsque le danger fut devenu imminent, et qu'elle entrevit le désespoir que sa mère tâchait de lui cacher, pour ne pas l'inquiéter, elle eut quelques regrets; ce fut alors qu'elle consentit à venir aux eaux de Carnia.

Il s'y trouvait un vieux médecin, qui avait dans sa longue vie donné ses soins à bien des corps et à bien des âmes malades : il savait combien leurs maux se tiennent de près, et il comprit tout de suite, en voyant Massimina, que les eaux ne suffiraient pas à la sauver. Il avait l'âme tendre, le bon docteur; de quelle pitié n'était-il pas saisi, devant ces familles tremblantes qui lui amenaient un enfant chéri, et qui lui disaient en pleurant : « Docteur, sauvez-le! » Il aimait ses malades comme ses enfants; et il était triste, au fond de son cœur, de voir si souvent sa science et son dévouement vaincus par la mort. Il s'attacha à Massimina, si douce, si triste et si adorée; il vint souvent la voir, comme médecin d'abord, puis comme ami;... il avait fini par y venir tous les soirs, et Massimina aimait ses visites. Qu'avait-elle au fond du cœur? Il n'en savait rien, et il était trop discret pour le demander; mais il pressentait quelque chagrin dont elle ne *voulait* pas se consoler; et, sans lui faire de morale directe, il racontait une quantité d'anecdotes — il avait vu tant de choses dans sa longue vie! — qui offraient toutes des exemples de courage, de résignation, d'abnégation. Massimina, en les écoutant, s'oubliait un peu elle-même; et, le lendemain, sa mère disait au docteur : « Docteur, sa nuit a été plus calme; revenez tous les soirs, je vous en supplie! elle se trouve toujours mieux quand vous avez causé avec elle. Vous me la sauverez, n'est-ce pas? Nous resterons ici tant qu'il

faudra : j'ai tant de confiance en vous ! Il n'y a que vous qui lui ayez fait du bien ! »

Il était encore auprès de Massimina, le soir où Giacomo, tout haletant, se pendit à la sonnette de l'hôtel.

« Quel carillon ! dit Massimina en riant ; ce n'est pourtant pas une heure à visites ! »

Et presque aussitôt un domestique vint annoncer au docteur qu'on le demandait.

Il se leva ; Massimina et sa mère le reconduisirent jusqu'à leur porte. Giacomo était là, il n'eut pas la patience d'attendre que les saluts d'adieu fussent échangés, et, se précipitant sur le docteur :

« Docteur, je vous en prie ! venez vite ! Rosa,... pauvre Rosa ! C'est ma fiancée, monsieur,... voilà trois ans que je ne l'ai pas vue,... j'arrive de l'étranger, monsieur,... j'ai gagné un peu d'argent, je reviens pour l'épouser... et elle a la fièvre, et ils disent qu'elle va mourir !... C'est qu'ils ne l'ont pas soignée, aussi ! Mais vous allez la guérir, vous ! C'est à Cedargis ; venez vite avec moi, docteur ! »

Le docteur regarda Massimina. Ses yeux brillaient, elle paraissait émue ; d'une voix tremblante elle engagea son vieil ami à se rendre auprès de cette pauvre fille :

« Vous la sauverez, docteur ; elle est tant aimée ! ce serait bien dommage.... »

Elle s'interrompit et rentra dans sa chambre ; le docteur fit monter Giacomo près de lui dans sa voiture, et prit le chemin de Cedargis.

Ils firent la route en silence : le docteur pensait à Massimina, à son émotion. « Si elle pouvait s'intéresser vivement à quelque chose, se disait-il, ce serait déjà un pas de fait : le dégoût de la vie augmente son mal.... Je lui reparlerai de cette jeune fille ; en s'occupant des chagrins des autres, elle perdra un peu de vue les siens.... » Giacomo pensait à Rosa.

Ils mirent pied à terre devant la maison où gisait la malade ; Giacomo frappa, entra, demanda à voir Rosa. La pauvre fille, couchée sur un grabat, avec ses vêtements pour toutes couvertures, tremblait et délirait, seule dans une misérable chambre

du rez-de-chaussée; personne ne la soignait : les gens de la maison, occupés à leur besogne, n'avaient pas souvent le temps d'aller la voir. Elle ne reconnaissait personne.

Le docteur prit de force sa main brûlante pour lui tâter le pouls ; et il hocha la tête d'un air mécontent. Quand il l'eut examinée, il écrivit une ordonnance sur un feuillet de son carnet, et, appelant la maîtresse du logis, il lui dit d'envoyer tout de suite quelqu'un à Piano chez le pharmacien.

« Est-ce que ça ne serait pas assez tôt demain matin? demanda la femme, à moitié endormie.

— Certes non! on n'a déjà que trop attendu.... N'avez-vous personne qui puisse aller immédiatement à la pharmacie? Une heure de retard, et cette pauvre fille sera peut-être perdue....

— Mais, monsieur,... ils sont tous couchés....

— Eh! faites-les lever! » s'écria le docteur indigné. Mais Giacomo étendit la main pour prendre l'ordonnance.

« Tu y vas, mon garçon? Très bien, prends ma voiture, tu iras plus vite; je t'attendrai ici. »

Giacomo ne répondit pas : il était déjà parti et lançait à toute vitesse le cheval du docteur, qui n'avait pas l'habitde de cette allure.

Le docteur essaya de questionner la vieille femme; mais, voyant qu'il n'en tirait rien, il retourna à la malade, qui se débattait contre le délire, criait, se dressait sur son lit, se tordait les bras et proférait des paroles sans suite. La vieille moucha la chandelle; puis elle alla s'asseoir sur un coffre, tira son mouchoir sur ses yeux et se mit à sommeiller.

Le docteur allait et venait dans la chambre : il ne pouvait rien pour le moment; pourvu que le médicament ne tardât pas trop à arriver! L'air était étouffant; en allongeant la main pour ouvrir l'étroite fenêtre, il sentit un doux parfum de girofle : il y avait là un pot d'œillets rouges, avec deux boutons déjà entr'ouverts. Mais, depuis huit jours que leur maîtresse était malade, personne n'avait soigné les pauvres fleurs, qui penchaient mollement la tête vers leur terre desséchée. Pauvre Rosa! dans sa dure vie de fatigue, cette plante était peut-être son unique consolation,... elle soignait sans doute ces deux boutons

pour en parer ses cheveux à la fête de la Madone,... et, s'ils fleurissaient maintenant, ce ne serait peut-être que pour son cercueil. Pauvre fille et pauvre fleur! Le docteur alla prendre la cruche à eau, et tout doucement, comme il eût versé à un malade un breuvage bienfaisant, il arrosa le pot d'œillets....

Giacomo revint avec la boîte de pilules.

« Allons, madame, dit le médecin à la vieille femme, vite une cuiller et une tasse d'eau. Mais qui est-ce qui veillera la malade cette nuit?

— Pour quoi faire? » demanda l'autre d'un air étonné. Les paysans ne croient guère à la médecine.

Le docteur haussa les épaules.

« Voyez-vous, mon garçon, nous ne tirerons rien de cette femme-là.... Aidez-moi, faisons-lui prendre la pilule.... Là! voilà qui est bien; elle est plus calme, d'ailleurs la fièvre tombe; mais il faut prévenir l'accès de demain.... Cette pauvre enfant est très mal comme cela; il faudrait refaire son lit, la changer de linge, lui faire du bouillon; ces gens-là n'auront rien, ou ne voudront pas, et si nous nous fions à eux.... Allez vite de ma part chercher la vieille Maddalena; c'est une brave femme, très bonne garde-malade; nous l'installerons ici, et vous pourrez être tranquille. »

Rosa avait pris la pilule sans résistance; elle ouvrit ses grands yeux et regarda fixement Giacomo, qui l'appelait par son nom; mais elle ne parut pas le reconnaître et retomba assoupie. La vieille Maddalena vint s'asseoir au chevet du lit, et le docteur lui laissa sa montre, pour qu'elle pût exécuter l'ordonnance avec exactitude. Puis il partit avec Giacomo, qui ne savait quelles paroles trouver pour le remercier.

## III

Giacomo ne fit pas la grasse matinée; à peine le soleil se levait-il, qu'il arriva de nouveau à Cedargis. Il avait pris le plus

court chemin, à travers champs et ruisseaux : et il arrivait sur la colline qui dominait le village au nord, lorsqu'il entendit au loin la clochette du viatique, et à travers les arbres il aperçut les torches et le grand parasol blanc du Saint-Sacrement. Derrière venait toute une file de cierges, et ensuite des femmes qui priaient les mains jointes, le mouchoir baissé devant la figure ; les litanies qu'elles chantaient d'une voix aiguë alternaient avec la grave psalmodie du prêtre et des hommes qui l'accompagnaient. On portait les sacrements à Rosa. Giacomo se joignit à la procession ; et il entra avec le prêtre et les gens de la maison, pendant que les autres s'agenouillaient sur la route et priaient tout bas.

La vieille Maddalena avait préparé dans la petite chambre une table couverte d'un linge blanc ; elle avait allumé deux chandelles, entre lesquelles l'enfant de chœur déposa la croix et le bénitier. Maddalena, Giacomo, le sacristain, les porteurs de torches et la maîtresse de la maison entouraient le lit. La pauvre Rosa, coiffée de son mouchoir des jours de fête, pâle, abattue, mais sereine, priait en silence, les mains jointes ; les boucles de ses cheveux, arrangées à la hâte, s'échappaient du mouchoir et descendaient sur ses joues et le long de son cou. Elle n'avait pas la force de parler ; mais à la voix du prêtre elle fit un mouvement comme pour se soulever, et des larmes coulèrent de ses yeux fermés sur ses joues blanches.

Quand le prêtre lui eut donné la communion, on éteignit les lumières, et tout le monde se retira pour la laisser reposer dans son recueillement. Giacomo seul resta : agenouillé au pied du lit, le visage caché dans ses mains, il pleurait sans rien dire. Au bout d'un instant, Rosa ouvrit les yeux.

« Giacomo ! dit-elle d'une voix faible, est-ce bien vous ? »

Il se leva ; mais les sanglots l'empêchaient de parler.

« Oh ! reprit-elle, si vous saviez combien j'ai pleuré, parce que j'avais peur de mourir sans vous revoir ! Ces derniers jours, j'ai tant prié la Vierge et les saints de vous envoyer l'idée de revenir au pays ! et cette nuit je vous ai vu en songe : vous étiez assis là — elle montrait l'endroit où Giacomo s'était tenu pendant son délire. — J'étais si heureuse ! et ce matin, quand

je me suis éveillée, j'ai eu tant de chagrin en m'apercevant que j'avais rêvé!... Je n'ai pas pu me consoler, sinon au moment de la communion;... à ce moment-là il m'a semblé que le Seigneur me promettait de nous réunir dans son paradis... Ah! Giacomo, et vous voici!... Me ferez-vous une grâce?

— Vous le demandez?

— Depuis que vous êtes parti, j'ai eu tant de peines....

— Je sais, on m'a tout raconté....

— Eh bien,... mon père ne voulait pas me laisser partir : il croit que je ne l'aime plus! Je lui ai fait dire que j'étais malade....

— Et il est venu vous voir? »

Rosa fit signe que non, et deux larmes coulèrent de ses yeux.

« Je vais mourir sans le revoir,... mais je ne voudrais pas qu'il crût que j'ai emporté de la rancune contre lui.... Il faudra que vous alliez le trouver, Giacomo. Vous lui direz que je l'ai toujours aimé comme quand j'étais petite et que ma pauvre mère était en vie; vous lui porterez l'argent de mes gages, et vous lui direz quel chagrin j'ai de m'en aller sous la terre sans son pardon et sa bénédiction. »

Maddalena entrait avec une tasse; elle s'aperçut de l'émotion de Rosa :

« Voilà qui ne vaut rien, dit-elle en remuant le bouillon avec la cuiller pour le refroidir; jeune homme, allez-vous-en donc chercher cette couverture et cette paire de draps dont nous avons parlé hier. Il faudrait aussi de la viande... et puis du sucre.... » Elle ajouta toute une liste de commissions, destinées à éloigner Giacomo pour longtemps. Il comprit et se leva pour partir.

« Vous reviendrez? lui dit Rosa.

— Oui-da! marmotta Maddalena, et puis nous nous attendrirons encore, et la fièvre reviendra de plus belle. Allons, buvez-moi ce bouillon-là! »

Elle le prit, puis elle s'endormit d'un bon sommeil. La nuit suivante, l'accès fut moins fort et le délire moins effrayant que la veille; le docteur donna de l'espoir et renouvela ses prescrip-

tions. Mais, quelque confiance qu'il eût en Maddalena, il ne voulut pas s'éloigner, et resta près de la malade jusqu'à ce qu'il fût rassuré; aussi dut-il renoncer à aller à Arta faire sa partie habituelle.

## IV

Le lendemain était un dimanche, il faisait beau temps, et le docteur s'en alla vers le soir faire une promenade aux fontaines de Carnia, où il verrait, pensait-il, tous ses malades à la fois, tous ceux au moins qui se trouvaient en état d'aller eux-mêmes prendre les eaux à la source. Quand il arriva en vue des fontaines, il aperçut Massimina, vêtue avec plus de recherche qu'à l'ordinaire; sa robe blanche ressortait au milieu des toilettes variées des autres baigneuses, qui allaient et venaient autour du bassin; et dans ses cheveux noirs, à peine voilés par une légère mantille de dentelle, elle avait mis un dahlia rouge qui faisait ressortir la pâleur de son teint. Le docteur s'approcha d'elle en souriant :

« Vous voilà donc venue jusqu'ici! C'est bien, cela! Il fait si beau; cette petite promenade vous procurera une bonne nuit.

— Je n'avais pas encore vu cet admirable paysage au coucher du soleil, répondit Massimina. Que c'est beau! et les effets de lumière changent à chaque instant : on ne se lasse pas de regarder. »

Le docteur, surpris, s'assit près d'elle. C'était la première fois, depuis qu'il la connaissait, qu'elle semblait prendre intérêt à quelque chose; et, tout joyeux de ce qui lui semblait un symptôme favorable, il se mit à lui nommer les villes et les villages qu'on apercevait nichés çà et là sur le flanc des montagnes ou enfouis dans la verdure de la vallée : Arta toute blanche, Terzo presque perdu dans le brouillard, Piano et les autres villages encore éclairés par le soleil, Zuglio tout en bas;

et, sur la cime du mont de Fiellis, la tache noire d'un bois de pins qui se découpait nettement sur le ciel rouge. Au fond de la vallée, les eaux rapides du torrent répandaient la fraîcheur, et un vent léger promenait par bouffées le parfum des cyclamens et l'odeur balsamique des pins.

Massimina contemplait toute cette beauté; et le docteur lui trouvait quelque chose de reposé, de paisible, qu'il ne lui avait pas encore vu. Quand il lui nomma Cedargis :

« Docteur, dit-elle, pourquoi donc n'êtes-vous pas venu hier?

— Ce que c'est que l'association des idées! répondit-il en riant. Vous avez deviné juste : j'ai été occupé de cette jeune fille qui est malade à Cedargis, et dont le fiancé est venu me chercher chez vous l'autre soir.

— La sauverez-vous, docteur?

— Je l'espère : elle va déjà un peu mieux, et elle a bonne envie de vivre. Il n'y a rien de tel, voyez-vous, pour guérir d'une maladie, que de ne pas vouloir se laisser mourir. »

Massimina sourit faiblement sans répondre, mais elle rougit. Avait-elle compris le conseil détourné, et rougissait-elle de ne pas mieux s'aider à guérir?

Le docteur ne fit pas semblant de voir son trouble; et il se mit à lui raconter toute l'histoire de Giacomo et de Rosa : deux pauvres vies attristées par la misère. Il lui vanta la beauté de Rosa, sa douceur, son courage; et cette pauvre enfant si digne d'être aimée avait trouvé une marâtre capable de la persécuter et de la chasser du cœur de son père! Elle avait dû quitter son foyer pour s'en aller user ses forces à un labeur trop rude pour elle; et quand la maladie l'avait clouée sur son misérable grabat, personne ne s'était occupé de la soigner. Sans le retour de Giacomo, la pauvre fille serait morte toute seule dans ce réduit sans air où ses maîtres la logeaient, — et ce n'était pas par méchanceté, mais par incurie; ils n'en auraient fait ni plus ni moins pour eux-mêmes. — Et comme le docteur vit que Massimina l'écoutait avec attention, il lui conta en détail sa première visite à Rosa, comment il l'avait veillée pendant que Giacomo allait chercher les médicaments; et il parla du pot d'œillets rouges que

la pauvre enfant cultivait, peut-être en souvenir du jardin de son père.... Quand il avoua — cela lui semblait maintenant un enfantillage — qu'il avait arrosé l'œillet, Massimina lui saisit la main.

— Oh! docteur! bon docteur! » dit-elle. Et si elle n'en dit pas plus long, c'est que ses lèvres tremblaient et qu'elle avait peur de pleurer.

« Eh bien, quoi? dit-il en souriant. Elle sera contente, quand elle ira bien, de trouver sa plante en bon état; et j'aurai été le médecin de toutes les deux. J'ai revu l'œillet aujourd'hui : il s'était déjà redressé. Avec les fleurs, un peu d'eau suffit : avec les humains, il faut bien plus,... et pourtant quelquefois il faut bien peu de chose, surtout dans les maladies où le moral joue son rôle. Alors une parole de sympathie ou d'encouragement, une pensée qui arrive on ne sait d'où, une inspiration subite qui vous fait voir tout à coup les choses sous leur vrai jour, joue le rôle de la goutte d'eau;... j'ai vu cela souvent : on voit bien des choses en quarante ans d'exercice de la médecine....

— Et la pauvre Rosa, docteur, a-t-elle trouvé sa goutte d'eau?

— Je l'espère.... Pauvre enfant! Aujourd'hui elle avait repris connaissance ; elle a reconnu Giacomo.... Savez-vous ce qu'elle lui a recommandé? D'aller consoler son père, qui l'a laissé martyriser par sa méchante belle-mère, et de lui dire qu'elle mourait en l'aimant de tout son cœur : elle craignait qu'il n'eût des remords à son sujet, et qu'il n'en souffrît.... Quelle âme douce et tendre! Elle mérite bien d'être heureuse; mais je suis sûr que, si son bonheur lui échappait, elle n'en serait pas moins tendre et moins douce; elle se résignerait, elle dirait : Moi, ce n'est rien! pensons aux autres!

— Oh! que Dieu lui conserve son bonheur, la pauvre petite! elle serait trop à plaindre....

— A plaindre? Pas tant que vous croyez. Le plus souvent, la douleur n'est que de l'égoïsme. J'ai lu quelque part une pensée profonde : un conseil d'une mère à son fils : « Mets dans ton cœur le bonheur de ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera ». Et si on n'avait personne à aimer, n'im-

porte! le bien qu'on fait console,... et puis, que dis-je? on aime toujours ceux à qui on a fait du bien!

Le docteur s'était animé en parlant; et Massimina était tout étonnée de le trouver presque beau et d'être pénétrée de respect en l'écoutant, ce petit vieillard qui n'avait jamais quitté la campagne, et que les nobles baigneurs regardaient presque comme un paysan. Elle sentait s'agiter au fond de son âme tout un monde de pensées confuses.... A ce moment, quelqu'un appela le docteur, qui, trouvant lui en avoir dit assez pour cette fois, la laissa à ses réflexions.

## V

Cependant Rosa revenait à la vie. Elle était à ce moment de la convalescence où tout est joie, les premiers pas qu'on fait, la nourriture, le sommeil, un rayon de soleil, le parfum d'une fleur. Les soins de Giacomo, sa société, le pardon de son père qu'il était allé lui chercher et qui s'était empressé de venir la voir, et l'espérance d'être bientôt unie à ce brave garçon qui l'aimait tant, lui faisaient trouver la vie délicieuse. Elle commençait à se lever, et le docteur lui avait promis qu'il la laisserait aller à la messe le jour de la fête de la Madone. Giacomo partageait ses journées entre Rosa et sa propre famille; sa mère n'était pas jalouse, elle lui disait volontiers : « Va, mon bon garçon, va voir Rosa et porte-lui nos amitiés »; mais elle était heureuse aussi d'avoir Giacomo près d'elle.

Giacomo pourtant n'était pas gai : Rosa était sauvée, et sauvée par lui, car, s'il ne fût pas arrivé, personne ne se serait inquiété de la pauvre fille, et on l'aurait laissée mourir faute de soins; il sentait profondément le bonheur de sa fiancée, il l'aimait plus que jamais depuis qu'elle lui devait la vie,... et pourtant il restait des heures entières sans parler, immobile, perdu dans ses réflexions. Il s'apercevait bien, le pauvre Gia-

como, malgré la joie qu'on montrait de son retour, que le pain qu'il mangeait était pris sur la nourriture de sa famille;... les petits se plaignaient de la faim, et les deux femmes, qui ne se plaignaient pas, se privaient pour lui.... Oui, la misère habitait ce cher foyer, qui lui apparaissait si beau pendant ses années d'exil. Les enfants étaient pâles, maigres, à peine vêtus, chétifs, on voyait qu'ils avaient pâti; et les femmes travaillaient du matin au soir, sans repos, avec un air de tristesse et d'épuisement qui faisait peine à voir. Giacomo ne pouvait souffrir cela : avec ses économies, destinées à son mariage, il acheta ce qui manquait dans la pauvre maison; et puis, comme il n'avait pas assez, car il avait déjà dépensé pour la malade, il écorna la somme que son patron lui avait confiée pour acheter des bois de charpente. C'était là ce qui le rendait soucieux. Il tâchait de se tranquilliser en pensant au retour de son frère : il avait passé l'été sur la montagne, au service du compère Giovanni, qui était riche, et qui l'aurait bien payé; il allait rapporter de l'argent, et Giacomo pourrait rentrer dans une partie de ses déboursés. Oui, mais ce qu'il avait dépensé pour Rosa? Il avait beau calculer, il ne voyait pas qu'il pût lui rester de quoi entrer en ménage et ouvrir un atelier de menuisier, comme il avait compté le faire. Il faudrait retourner chez son patron, amasser de nouveau, attendre encore : il y avait bien de quoi être triste!

La veille de la fête arriva : grande agitation dans tous les villages de la vallée. Les troupeaux descendaient de la montagne : la route de Paluzza en était tout encombrée. Sur tous les chemins qui serpentaient le long des pentes, les troupeaux marchaient en groupes, guidés par leurs chefs, qui secouaient fièrement la sonnette pendue à leur cou; les chiens couraient çà et là, ramenant quelque bête écartée; les chèvres bêlaient, et de temps en temps quelque génisse fatiguée, qui n'avait pas l'habitude de faire de si longs voyages, mugissait plaintivement. Les bergers suivaient à pas lents cet immense torrent de bestiaux. Tous avaient l'air joyeux, quoique ces trois mois de vie en plein air, couchant sur la dure et ne se nourrissant guère que de pain dur et du lait de leurs bêtes, ne leur eussent pas donné des mines florissantes.

Mais ils rentraient chez eux, ils allaient retrouver leur femme, leurs enfants, toute leur famille, et leur toit et la polenta de la ménagère : toutes les fatigues étaient oubliées. A chaque instant on entendait des cris de joie, et quelque berger, quittant ses compagnons, s'élançait au-devant de ses parents qui venaient à sa rencontre.

Giacomo y était allé, avec l'aîné de ses neveux. Il reconnut bientôt son frère Pietro, qui suivait le troupeau du compère Giovanni, et il courut l'embrasser. Après qu'ils se furent réciproquement donné de leurs nouvelles, ils continuèrent ensemble leur chemin. Giacomo regardait les bêtes.

« Elles reviennent maigres cette année, fit-il observer.

— Pour les chèvres il n'y a pas trop de mal ; mais les vaches ! Impossible de s'établir au troisième plateau de la montagne : il a fait si peu chaud cette année que la neige n'a pas fondu. Alors, tu comprends, il a fallu se contenter des deux premiers plateaux : ça ne faisait guère de place et guère d'herbe pour chaque troupeau. Il ne faut pas s'étonner si les bêtes n'ont pas engraissé. Ah ! c'est une mauvaise année que celle-ci !

— Les blés aussi ont souffert du manque de chaleur.

— Oui : tiens, voilà les plus beaux du pays ! (Il montrait les champs de Piano.) Partout ailleurs c'est encore pire. Décidément tu as bien fait de prendre un métier : les années sont si mauvaises qu'il n'y a pas moyen de vivre dans nos montagnes. »

Giacomo se sentait le cœur serré.

« J'ai fait mon possible, reprit Pietro, pour conserver au moins ces deux vaches... et je crois bien que cette année nous serons obligés de les vendre.

— Mais tu viens de gagner de l'argent, à garder les troupeaux du compère Giovanni ?

— J'avais une grosse dette envers lui.... Dieu veuille que les femmes ne l'aient pas renouvelée, pendant que je m'acquittais là-haut.... »

Son visage s'assombrit. Les deux hommes marchèrent ensemble en silence. Ils arrivèrent à la maison, où la vieille mère ne tarda pas à parler du secours que Giacomo leur avait apporté, et du blé qu'on avait acheté avec son argent. Pietro en

Le retour du troupeau.

demeura tout surpris, et si reconnaissant que ses remerciements n'en finissaient pas.

« Oh ! mon cher Giacomo ! s'écriait-il, je peux dire que tu m'as ressuscité ! J'étais si malheureux de devoir faire de l'argent de ces pauvres bêtes.... A présent, le compère Giovanni peut en faire son deuil,... il y a déjà longtemps qu'il lorgne la Beeletta. Je suis allé à la montagne pour lui ; j'espère bien que ma dette va se trouver payée : s'il s'en manque encore de quelque chose, je lui donnerai le veau de la Picotta.... Tu vas rester au pays cet hiver, n'est-ce pas? Tu épouseras Rosa, nous l'aimerons comme une sœur, nous travaillerons tous ensemble, tu t'installeras ici comme menuisier ; les enfants grandiront et nous ferons une bonne famille du bon Dieu, que ce sera une vraie bénédiction ! »

Ces paroles étaient autant de coups de couteau dans le cœur de Giacomo. Il fut plusieurs fois sur le point de lui expliquer tout; mais, le voyant si heureux, il n'en eut pas le courage. Laissons-le au moins dîner en paix ce soir! se disait-il; demain il sera temps.... Il passa la nuit sans dormir ; il se repentait de n'avoir pas dit tout de suite que cet argent n'était pas à lui, il se repentait d'y avoir touché. D'un autre côté, le cœur lui saignait à l'idée de priver sa pauvre famille de ces deux vaches, son seul bien ; et il se représentait ses neveux nus, demandant du pain et pleurant de froid et de misère. Il voyait sa mère, déjà maladive, traîner ses derniers jours dans l'indigence ; et Rosa? pouvait-il l'épouser sans avoir de quoi la faire vivre? Il la verrait bientôt défaite et exténuée comme sa pauvre belle-sœur. Et s'il leur venait des enfants, il lui faudrait les voir souffrir, comme il avait vu souffrir ceux de son frère? Ah! qu'au moins il fût seul à pâtir !

Il se décida donc à renoncer à Rosa, et à consacrer toutes ses forces à faire vivre sa famille. Il se leva sur cette résolution, et, s'encourageant de son mieux, il alla à Cedargis chercher Rosa pour l'accompagner à la messe. Il la trouva déjà prête.

« Allons-nous jusqu'à Fiellis? lui demanda-t-elle.

— Si vous voulez ; mais ce sera peut-être trop loin pour vous?

— Oh ! c'est à quatre pas ! Je vais si bien ! et puis il fait si beau ! une vraie journée de paradis ! »

Les deux jeunes gens prirent ensemble la route de Fiellis. Rosa avait bonne mine, quoiqu'elle fût un peu plus pâle qu'autrefois, et qu'elle eût les yeux un peu moins vifs. Sa voix était aussi plus douce et plus grave, et elle riait moins souvent ; mais cette légère teinte de mélancolie répandue sur toute sa personne ne faisait que la rendre encore plus gracieuse et plus charmante ; et le chagrin de Giacomo s'en augmentait.

Ils arrivèrent à Fiellis au commencement de la messe ; et pendant que Rosa, pieusement agenouillée, roulait dans ses doigts les grains de son chapelet, en remerciant la Madone de l'avoir rendue à son fiancé, le pauvre Giacomo, le cœur serré, cherchait quelles paroles il pourrait dire pour expliquer à la jeune fille qu'il renonçait à elle. A la sortie, sa main tremblait bien fort quand il lui offrit l'eau bénite ; mais elle ne s'en aperçut pas, occupée qu'elle était à remercier ses compagnes qui l'entouraient pour la féliciter de sa guérison. Elles firent un bout de chemin avec elle : Giacomo en était dans l'impatience. Il aurait voulu qu'elles s'en allassent, et pourtant il redoutait de rester seul avec Rosa.

La jeune fille s'aperçut de son trouble, et, devinant qu'il avait quelque chose à lui dire, elle feignit d'être lasse, et s'assit au bord de la route, pour laisser les autres continuer leur chemin sans elle. Mais la parole ne venait pas à Giacomo. Ils restèrent là quelque temps, regardant sans voir la merveilleuse étendue qui se déployait devant eux ; puis ils se remirent en marche, et Giacomo, avisant à quelque distance un petit bois de pins où pénétrait un sentier, résolut de ne pas le dépasser sans avoir parlé. En y arrivant, il s'arrêta.

« Mais je ne suis pas fatiguée, dit Rosa.

— Asseyons-nous, Rosa : j'ai besoin de vous parler.... O Rosa ! vous savez si je vous aime !... et pourtant il faut que je vous quitte !

— Mais pourquoi ?

— Pauvre Rosa ! Ne pleurez pas : je vous dirai tout, et puis je ferai ce que vous voudrez : je mets notre sort dans vos mains.

Écoutez. Je suis venu au pays avec de l'argent; mais il n'était pas tout à moi : je devais acheter un train de bois pour mon patron. Ma famille manquait de tout.... En un mot, je n'ai plus d'argent : et, pour ne pas être un voleur, il faut que je force mon frère à vendre les deux vaches qui sont tout notre bien. Ma mère est vieille, faible,... il y a à la maison trois enfants qui demandent du pain.... Il faut absolument que je retourne à mon métier pour gagner de quoi les aider. Vous, Rosa, vous pouvez vivre de votre travail....

— Et ne pouvons-nous pas travailler tous ensemble? Il y a une Providence pour les honnêtes gens !

— Oui; mais mes bras sont vendus jusqu'à ce que j'aie payé! Et si pendant ce temps-là vous deviez souffrir la faim? je serais loin! je ne pourrais pas vous aider....

— Eh bien, retournez chez votre patron, travaillez, je vous attendrai....

— Non, Rosa! je dois vous rendre votre parole. Vous pourriez trouver une bonne occasion; il n'est pas juste que vous la perdiez pour attendre un pauvre diable qui ne peut vous offrir que la misère!

— Ah! s'écria Rosa, j'ai compris,... vous ne m'aimez plus!

— Que dites-vous! La Vierge et les saints savent si je vous aime! C'est parce que je n'ai pas le cœur de vous voir souffrir,... c'est pour que vous puissiez être heureuse avec un plus riche.... »

Mais Rosa pleurait de plus en plus; il voulut écarter son tablier dont elle s'était voilé la figure; elle lui tourna le dos et le repoussa.

« Calmez-vous, Rosa! vos larmes me font trop de peine.... Voyons, soyez bonne et comprenez.

— Eh! je n'ai que trop compris! Vous vous en irez, et une autre m'aura vite fait oublier.... Vous auriez bien dû me laisser mourir!

— Mais puisque je vous ai dit que je mettais notre sort dans vos mains?

— Alors ne parlez plus de rompre.

— Et vous voulez rester engagée avec moi ?

— Bien sûr!

— Et si je ne pouvais revenir que dans trois autres années?

— Quand ce serait dix! Vous, ou personne!

— O ma Rosa! que vous êtes bonne! »

Ils reprirent leur route, joyeux comme s'ils n'eussent plus rien eu à craindre de l'avenir.

## VI

Giacomo laissa Rosa à Cedargis et prit le pas de course pour rentrer chez lui : il avait une montagne de plomb de moins sur le cœur. Il trouva sa mère occupée à faire le dîner; le reste de la famille n'était pas encore de retour de la messe. Il fut content de la trouver seule, pour lui raconter de fil en aiguille tout ce qui s'était passé. La bonne femme aurait donné son sang pour voir ses enfants heureux, et elle encouragea Giacomo, tout en lui reprochant doucement de n'avoir pas parlé plus tôt; car, disait-elle, à l'heure qu'il est, tu serais déjà hors de peine. Les autres arrivèrent là-dessus; et on convint d'un commun accord d'emprunter de l'argent au compère Giovanni, qui ne refuserait sûrement pas, parce qu'il compterait qu'on ne pourrait pas le payer, et qu'ainsi il aurait bientôt à bon marché la Picotta et la Beeletta. Giacomo se dépêcherait de retourner chez son patron, où il ne lui faudrait pas beaucoup de temps pour amasser de quoi payer la dette: alors il reviendrait s'établir au pays, et il épouserait Rosa.

Les choses ainsi décidées, on dîna gaiement et de bon appétit; et Giacomo alla tout de suite s'occuper de ses affaires : mais elles n'allèrent pas aussi vite qu'il l'eût désiré.

Le compère Giovanni n'avait pas de raisons pour se presser; il lui fit faire plusieurs courses jusqu'à Paluzza, à propos de l'emprunt; puis il fallut aller choisir le bois, l'acheter, apprêter le radeau; tout cela prit du temps, et Giacomo, quoiqu'il en

grillât, ne put aller voir Rosa de toute la semaine. La pauvre fille, tous les soirs, son ouvrage fini, se mettait à filer devant la porte, vis-à-vis le chemin d'Arta, pour voir de loin venir celui qu'elle attendait. Mais, à mesure que le jour baissait, son espérance s'évanouissait; elle tordait son fil d'une main languissante, et quand la nuit était tout à fait venue, elle se retirait en pleurant dans sa pauvre chambrette.

Le samedi soir enfin, Giacomo, quoiqu'il fût bien las de ses travaux de la journée, alla à Cedargis pour voir Rosa. Elle ne se plaignait pas : il était venu, cela suffisait; si dans le secret de son cœur elle l'avait accusé, sa visite lui valait son pardon. Ils restèrent quelque temps ensemble, tristes de la séparation, mais pleins de courage et résolus à travailler l'un pour l'autre. Giacomo expliqua à la jeune fille comment il avait arrangé ses affaires. Tout était fini : à force de démarches et d'instances, il avait obtenu que son train de bois fût prêt avant tant d'autres dont on s'occupait en ce moment.

Il venait dire adieu à sa fiancée : le lendemain, de grand matin, il fallait qu'il se trouvât au chantier pour aider à lancer son bois et pour l'accompagner.

« Demain? » demanda Rosa, toute troublée.

Le lendemain était un dimanche, et cela lui paraissait une chose mauvaise de profaner le jour du Seigneur.

« Autrement j'aurais dû attendre longtemps;... c'est par grande complaisance qu'ils viennent demain au chantier....

— Mais n'aurait-on pas pu lundi?

— Lundi, mardi et toute la semaine, on lancera les trains qui étaient préparés avant le mien : leurs propriétaires ne voudraient sûrement pas me céder leur rang.

— Vous avez eu grand tort de ne pas y penser d'abord, reprit-elle tristement. C'est d'un mauvais présage de partir un jour de fête.

— Mais nous ne travaillerons pas du tout demain dimanche. Le train est tout prêt, il n'y a plus qu'à le lancer, et vous pouvez être sûre que nous irons d'abord à la messe. »

Rosa ne répondit pas, et une larme roula sur sa joue. Giacomo était désolé; il aurait voulu la consoler, la persuader,

mais les paroles ne lui venaient pas. Cependant il se faisait tard; il fallait se séparer.

« Donc? dit Giacomo en allongeant une main vers Rosa. Elle prit cette main et la serra. »

— Ne nous quittons pas ainsi! » dit-elle; et ils recommencèrent à parler de leurs espérances.

Enfin Giacomo se mit en route, et Rosa l'accompagna un peu. Ils s'arrêtaient, se disaient adieu, et puis faisaient encore quelques pas : ils ne pouvaient se résoudre à se quitter. A la fin ils se serrèrent la main une dernière fois, et Rosa s'en revint en courant à la maison, d'où elle écouta le pas de Giacomo qui allait s'affaiblissant dans le lointain. Quand elle ne l'entendit plus, elle rentra, et, se jetant sur son pauvre lit, elle pleura amèrement.

## VII

A cinq milles au-dessus de Paluzza, on remarque une montagne d'aspect sévère. Elle se dresse solitaire, âpre et sauvage : pas un brin d'herbe sur ses croupes rocailleuses. La roche taillée droit semble un mur énorme, terminé par trois pointes menaçantes; celle du milieu s'élève jusqu'aux nuages, et se penche tellement en avant, qu'on tremble que sa chute n'écrase le village bâti à ses pieds. En bas brille un petit lac dont les eaux paisibles réfléchissent des rives verdoyantes et fleuries. Du côté du midi s'ouvre dans la montagne une caverne, dont la But s'élance avec impétuosité. Jamais ses eaux ne tarissent, même par les étés les plus brûlants; elles courent, écumantes et bouillonnantes, dans le lit profond qu'elles se sont creusé, lit hérissé de rochers aigus contre lesquels elle rejaillit, révoltée, pour retomber en cascades le long des pentes rapides; on dirait que la But est pressée d'arriver dans la vallée. C'est pourtant de ce torrent effrayant que les hardis montagnards se

servent pour charrier les bois de charpente que le pays fournit en abondance, et de nombreuses scieries sont établies à cet effet sur ses bords.

Massimina aimait ce site sauvage; et, du bassin où elle venait chaque jour boire les eaux, elle regardait avec une admiration mêlée de terreur les sources de la But et les périlleux voyages des trains de bois entre les écueils. Quand elle avait frémi du danger des montagnards, elle aimait à reposer ses regards sur un petit coin de la montagne, un nid de verdure, où les jeunes sapins au sombre feuillage ombrageaient l'herbe tendre et fine d'une petite prairie, isolée entre les sombres roches qui semblaient l'enchâsser comme une émeraude. Elle aurait voulu aller là, se reposer sur cette herbe, à l'ombre de ces sapins; mais c'était si haut! si loin! elle n'avait pas encore osé se risquer dans le sentier escarpé qui y conduisait.

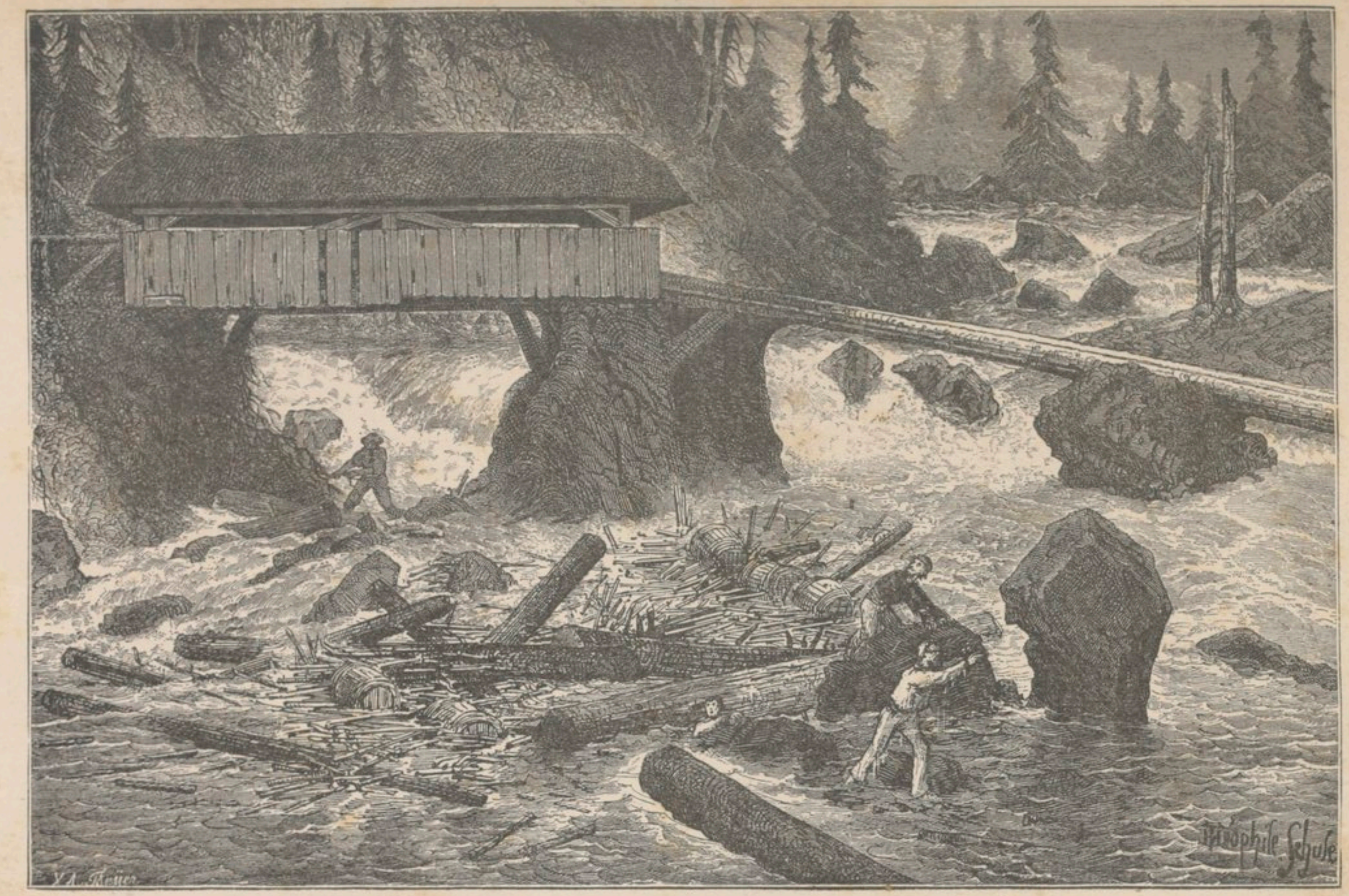
Un dimanche pourtant, en s'éveillant, elle se sentit si bien portante et si forte, qu'elle voulut essayer d'y monter. Elle sortit seule et se rendit d'abord à la fontaine. Personne n'y était encore à cette heure matinale; Massimina s'assit sur le bord du bassin, et se rafraîchit le visage et les mains dans l'eau limpide. L'air était doux, le ciel pur; la jeune malade se trouvait bien là, et s'amusait comme un enfant à ramasser de jolis cailloux, à remplir sa main d'eau qu'elle faisait ensuite couler de ses doigts en gouttes brillantes, à suivre des yeux les tours et les détours du ruisseau, à écouter son murmure. Elle se sentait calme, apaisée; elle repassait dans son esprit les paroles du docteur, et pressentait qu'il lui avait révélé le secret de la vie. S'oublier soi-même,... vivre pour autrui.... Et, en songeant à la joie profonde qu'elle lisait dans les yeux de sa mère, depuis qu'elle essayait d'être gaie, elle se sentait elle-même si joyeuse qu'elle en oubliait ses anciens chagrins. « Le docteur avait raison! se disait-elle; je vais mieux! je vais mieux! depuis que je ne pense plus à moi! »

Elle s'était bien reposée; elle prit le petit sentier et monta.... Ce n'était pas aussi difficile qu'elle l'avait cru, ou bien ses forces revenaient; sans trop d'effort, elle arriva dans le petit pré, et s'assit sur une pierre à l'ombre des sapins, jouissant

de sa solitude et aspirant avec délices le parfum délicieux des fleurs sauvages. Tout à coup elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule à jouir de la belle matinée. Une forme d'être vivant descendait sur la rive d'Arta et se dirigeait vers la fontaine; et quand elle y fut arrivée, Massimina vit que c'était une jeune paysanne blonde, qui portait sur son dos une hotte remplie de bouteilles. Elle déchargea sa hotte près du banc, et, ayant tiré ses bouteilles, elle se mit en devoir de les remplir à la source. En même temps, quatre ou cinq hommes arrivaient à la scierie au-dessous du village. Massimina les vit se diriger vers un des trains de bois prêts à partir, et de son refuge elle entendit leurs coups de marteau et le craquement des pieux qui retenaient le radeau. Les hommes y étaient déjà montés, deux à l'avant, trois à l'arrière, et avec des gaffes ils se tenaient prêts à le diriger entre les roches qui rendaient le torrent si dangereux.

Massimina se lève et s'approche pour mieux voir. Le dernier pieu est tombé; le train de bois, délivré, glisse, rapide comme une flèche, emporté par le torrent impétueux; il vole, et les hardis ouvriers appuient tout leur corps sur la gaffe pour maintenir le radeau dans la bonne route. Ils arrivent au pont : ils se jettent à plat ventre, passent, se relèvent d'un bond, et sont de nouveau à l'ouvrage. Ils tournent une des courbes les plus périlleuses : il leur faut éviter un tourbillon qui les entraînerait contre des rochers aigus comme une scie.... Ils ont pris un peu trop à gauche, et n'ont pas vu une femme qui lavait du linge, précisément sur la rive. Ils ne s'attendaient pas à la trouver là : un dimanche! et elle, comptant sur le jour du repos, ne craignait pas les trains de bois.... Il est trop tard pour l'éviter : ils la heurtent, et la voilà renversée, avec son linge, sa boîte et son savon. Mais cette aventure les a troublés : un moment d'inattention, et le courant les jette de côté : le milieu du radeau se soulève, les cordes se rompent, et les troncs d'arbres, déliés, s'en vont d'une rive à l'autre, bientôt dispersés et brisés, flottant comme des brins de paille sur le torrent furieux....

Trois des hommes s'étaient sauvés, sautant de rocher en rocher; deux autres, tombés à l'eau, luttaient contre le cou-




La rupture du radeau.

rant; la femme se relevait tout endolorie, se lamentant de la perte de son linge, et la jeune paysanne accourait en criant et en se tordant les bras de désespoir. Massimina, épouvantée, ne songeant plus à sa faiblesse, descendit en hâte, comme si elle avait pu être de quelque secours. Elle arriva près de la jeune fille, qui pleurait à chaudes larmes et répétait :

« Mon Dieu! mon Dieu !

— Est-ce que ce sont vos parents qui conduisaient le radeau? lui demanda Massimina.

— Oh non!... c'est-à-dire oui, madame.... Ah! voyez! celui-là s'est heurté la tête contre un rocher : comme il saigne! Oh! sainte Vierge! quel malheur ! »

Massimina essayait de la consoler.

« C'était fête aujourd'hui, reprit la paysanne : ils devaient respecter la fête.... Ah! mon cœur me l'avait dit hier, quand il est venu me dire adieu.... A présent,... cet homme blessé,... la pauvre laveuse ruinée,... et *lui*? Oh! lui! tout est perdu! »

Elle se cacha la figure dans ses mains.

« Allons, courage, pauvre petite; ne vous désolez pas ainsi », lui dit Massimina en essayant de la relever. Elle la mena au banc, où elle la fit asseoir; elle s'y assit auprès d'elle et tâcha de la consoler; puis, quand elle la vit un peu plus calme, elle l'aida à remplir ses bouteilles, à les placer dans sa hotte, et à se mettre la hotte sur le dos pour retourner à Arta. Elles firent route ensemble, et Massimina, pour distraire la pauvre fille, la questionna sur les événements de la matinée.

Les malheureux aiment à parler de leur chagrin; la jeune fille s'empressa de raconter toute son histoire à la compatissante Massimina. C'était bien simple : elle avait voulu dire un dernier adieu à son fiancé qui partait ce matin-là avec un train de bois qu'il venait d'acheter pour son patron. Alors elle avait changé d'ouvrage avec une de ses amies, qui devait venir remplir des bouteilles à la source pour des malades de Tolmezzo.

« Je voulais le revoir encore, mademoiselle ; car, voyez-vous, il va peut-être rester des années sans revenir; je pouvais bien m'accorder cette pauvre dernière joie.... Et voilà ce que j'ai

vu.... Il ne pourra pas racheter d'autre bois : nous sommes tous perdus ! Oh ! mon pauvre Giacomo !

— Giacomo ? interrompit Massimina : êtes-vous donc Rosa, que le docteur a soignée ?

— Oui, mademoiselle. Oh ! le docteur, comme il est bon ! Il m'a retirée de la mort, lui et Giacomo,... et pourtant, quand j'y pense, est-ce que je n'aurais pas mieux fait de mourir ?

— On peut toujours mieux faire que de mourir : vous êtes si jeune ! Il y a encore dans votre vie de la place pour l'espérance. Ayez du courage, ma pauvre Rosa ; je parlerai au docteur, qui est de si bon conseil.... Nous voici à Arta, il faut nous séparer ; mais je ne vous dis pas adieu. »

Rosa soupira : elle ne voyait pas de remède à son malheur. Elle remercia Massimina de ses bonnes paroles, et reprit tristement le chemin de Cedargis, pendant que Massimina, toute songeuse, rentrait à l'hôtel.

## VII

La saison touchait à sa fin, et déjà la plupart des baigneurs étaient partis. La mère de Massimina, qui s'était obstinée à rester, trouvant que les eaux semblaient faire du bien à sa fille, se décida enfin à retourner chez elle : les matinées et les soirées devenaient fraîches, et bientôt l'eau serait trop froide pour que la malade pût la boire. Elle annonça donc à sa fille qu'il était temps de partir, et lui demanda si elle voulait l'accompagner dans quelques visites d'adieu qu'elle avait à faire aux environs. Massimina ne s'en soucia pas : elle était lasse, dit-elle, et désirait se reposer ; et sa mère monta en voiture après le déjeuner, la laissant seule et lui recommandant de ne pas se fatiguer.

Massimina s'assit d'abord près de sa fenêtre, regardant, pour en emporter le souvenir, ce beau pays auquel elle allait dire

adieu, et un vague regret lui monta au cœur. Elle était arrivée là mourante et découragée, maintenant on ne désespérait plus de sa vie, elle le voyait bien au regard, au sourire de sa mère; et n'emporterait-elle pas mieux que des forces et de la santé, un monde de pensées qui déjà avaient éveillé son âme à une nouvelle vie? Oh! le docteur! c'était un grand magicien que ce docteur!

Massimina se leva et commença à vider les tiroirs et à ranger les objets sur son lit, pour faire ensuite sa malle plus facilement. Elle rangea sa boîte à ouvrage, remettant à leur place le dé, les ciseaux, l'étui, les bobines; puis elle passa à son coffret à bijoux.

Oh! ces bijoux! quels souvenirs! Elle les sortit de la boîte, les étala sur la table, les fit briller au soleil, regarda le jour à travers les rubis et les saphirs; et puis elle pensa au temps où elle se parait de ces colliers, de ces bracelets, de ces épingles,... au temps où elle était insouciante et gaie, au temps de ses espérances, au temps de son bonheur,... et elle pleura. Mais elle ne trouva plus à ses larmes la même amertume qu'autrefois; et il lui sembla entendre au fond de son cœur une voix qui disait : Oui, ce bonheur-là est fini! mais ne peut-il y en avoir un autre?

Elle resta songeuse, et, sans s'apercevoir de ce qu'elle faisait, elle mit les bijoux à ses bras, à ses oreilles, à son cou, dans ses cheveux,... puis elle se regarda dans la glace. Quel changement! comme elle ressemblait peu à la fraîche Massimina d'autrefois! Un frisson la parcourut : il lui sembla qu'elle s'était parée pour le cercueil.... Et, son imagination suivant sa lugubre fantaisie, elle se représenta son propre convoi funèbre, et les gens qui le suivaient;... parmi eux figurait Rosa, la blonde paysanne qu'elle avait vue si désolée....

« Pauvre Rosa! se dit Massimina. Avec ces bijoux je pourrais lui rendre la joie : elle épouserait son Giacomo, ils s'établiraient dans leur pays, ils y vivraient heureux.... Moi,... qu'importe que je me prive maintenant de ces bijoux? qu'importent les souvenirs qu'ils me rappellent? Si je meurs, je n'aurai plus besoin de ces ornements; si je vis,...

j'entrevois maintenant d'autres joies que la parure et les plaisirs.... »

Elle prit une feuille de papier et écrivit :

« J'ai grand besoin de vous parler ; faites-moi la grâce de venir tout de suite, je vous en prie.

« MASSIMINA. »

Le docteur était à table quand il reçut le billet de la jeune fille. Il se passa ce jour-là de dessert et même de café ; sans prendre le temps de plier sa serviette, il saisit sa canne et son chapeau, et s'élança sur la route d'Arta.

« Qu'avez-vous, mademoiselle ? demanda-t-il tout inquiet à Massimina. Vous ne vous trouvez pas plus malade, j'espère ?

— Oh non ! Vous êtes un grand médecin, docteur, et vous m'avez fait plus de bien que vous ne croyez....

— Nos eaux sont excellentes, il est vrai....

— Ce ne sont pas vos eaux, c'est vous.... J'ai d'abord à vous demander pardon de vous avoir dérangé ; et puis.... Nous allons partir : vous aurez de mes nouvelles, docteur, et vous serez content de votre malade.... Mais je voulais vous demander un service.... Vous avez sauvé la vie à une belle jeune fille de ce pays, que j'ai vue ce matin bien malheureuse....

— La fiancée de ce pauvre garçon qui a perdu tout ce qu'il possédait ?

— Oui, Rosa. Nous avons fait amitié ensemble : j'étais là, j'ai vu l'accident, j'ai tâché de consoler la pauvre fille dans son désespoir. Mais ce ne sont pas des paroles qu'il lui faut.... Voici des colliers, des bracelets, tous mes joyaux de jeune fille : ils ont une certaine valeur : je voudrais qu'ils fussent vendus, et qu'avec le prix Giacomo rachetât un train de bois et payât ses dettes.... Croyez-vous qu'il y aurait assez ?

— Beaucoup plus qu'il ne faut, assurément ; mais pourquoi vous priver de vos bijoux ? Votre mère....

— Ce n'est pas une privation, docteur ; rien qu'à penser au

bien qu'ils feront, je sens une joie qui vaut cent fois toutes celles qu'ils ont pu me procurer jadis.... Ma mère est heureuse de tout ce qui me fait plaisir ; ne craignez pas qu'elle s'oppose.... Vous disiez donc qu'il y aura de l'argent de reste ? Tant mieux ; ils pourront se marier tout de suite. Giacomo s'établira menuisier à Arta, il aidera sa famille, qui est dans le besoin, à ce que m'a dit Rosa : on ne vendra pas la Beeletta ni la Picotta,... vous voyez que je suis bien au courant de toutes leurs affaires.... Vous ferez ce que je vous demande, n'est-ce pas, mon bon docteur ? »

Elle lui tendait le coffret avec un sourire si angélique que le docteur en fut ému jusqu'aux larmes ; et Massimina sentit une goutte tiède qui tombait sur sa main.... Elle n'eut pas le temps de la voir : le docteur s'était penché bien vite sur cette petite main transparente, et il y appuyait ses lèvres avec autant de dévotion que si c'eût été une relique consacrée.

« Adieu, docteur ! Vous leur direz de prier pour moi.... »

. . . . . .

Le lendemain, Giacomo et Rosa, conduits par le docteur, accouraient à Arta pour remercier leur bienfaitrice, leur bon ange, comme ils disaient. Rosa dépeignait à son fiancé le beau visage, les doux yeux, le sourire céleste, la taille aérienne de la jeune fille, et elle n'était pas bien sûre que ce ne fût pas la Madone qui avait pris cette forme pour lui apparaître et les consoler. Arrivés à l'hôtel, ils demandèrent Massimina : elle était partie depuis deux heures. Ils s'en retournèrent tout tristes, en dépit de leur bonheur ; et Rosa secouait la tête en disant : « Elle a disparu comme cela, tout d'un coup : tu vois bien que c'est la Madone ! »

Un an après, le docteur, qui venait d'écrire à la mère de Massimina, reçut une longue réponse à sa lettre, réponse où l'heureuse mère bénissait les eaux merveilleuses de Carnia et la science du vieux médecin.

« Massimina, disait-elle, va de mieux en mieux, et c'est grâce à vous, docteur. Elle est toute changée : elle n'a plus la gaieté de sa première jeunesse, mais elle est paisible et souriante ; le sommeil et l'appétit lui sont revenus, et elle a la

force de s'occuper de tous les malheureux dont elle entend parler. Elle passe sa vie à soigner les malades, à secourir les pauvres, à visiter les affligés ; elle s'entoure de petits enfants, qu'elle habille, qu'elle instruit, qu'elle fait jouer ; et, au milieu de tant d'occupations, sa santé se raffermit de jour en jour. Au commencement je m'inquiétais, je voulais l'arrêter, je craignais la fatigue; elle me disait : « Laisse-moi faire, maman ; je suis le traitement du docteur ». Et à présent on nous affirme qu'elle est sauvée.

« Elle vous prie de dire à Rosa qu'elle accepte avec plaisir d'être la marraine de son enfant : elle se fait une fête d'aller à Arta pour le baptême, et de vous montrer votre ancienne malade, reconnaissante et guérie.... »

# PERRIN JACQUET

---

On ne pouvait pas dire que Perrin Jacquet fût un méchant garçon ; il avait le cœur sur la main, disaient les gens de son village, et n'aurait pas tué une mouche, même dans les grandes chaleurs, où, comme chacun sait, les mouches sont si importunes. Mais il était un peu fantasque, un peu aventureux, et avec cela sujet à suivre toujours l'avis du dernier qui lui avait parlé : tant pis pour lui, si ce dernier lui avait conseillé une sottise. Tous ses malheurs vinrent de là, comme vous allez voir.

Il faut savoir que Perrin Jacquet, qui avait perdu son père de bonne heure, avait encore sa mère, Marguerite Jacquet sur les registres de sa paroisse, Gothon pour l'usage ordinaire de la vie. Il avait aussi, depuis deux ans, une jeune femme; il avait aussi une petite fille; la jeune femme s'appelait Marion et la petite fille Perrine : comme elle n'avait encore que six mois, sa mère l'appelait Périnette, trouvant ce petit nom-là plus gentil que l'autre. Périnette était une enfant superbe, qui montrait déjà deux dents quand elle riait, et toute sa famille raffolait d'elle.

Le malheur voulut que Perrin Jacquet fût obligé d'aller à la ville pour vendre du fil de sa récolte de chanvre, du fil de première qualité, filé par sa femme et sa mère : ordinairement

l'une d'elles se chargeait de la commission, mais, cette fois, Gothon s'était foulé un pied, et Marion ne pouvait pas quitter Périnette. Perrin alla donc à la ville, vendit le fil et en toucha l'argent. Puis il s'en revint tout doucement vers l'hôtellerie du Lion de Flandre, où il devait reprendre vers le soir sa place dans la charrette de son voisin Thomas, avec qui il était venu.

Il y avait un bon bout de chemin de l'hôtellerie du Lion de Flandre à la boutique du tisserand à qui Perrin Jacquet avait vendu son fil ; il faisait chaud, et Perrin avait soif. Aussi pensa-t-il qu'il n'y aurait pas de mal à vider une chopine de bière en sortant de chez le tisserand, et il entra dans la première auberge qu'il rencontra.

« Ah! voilà Perrin Jacquet! ce brave Perrin! » s'écria un grand gaillard assis à une table au fond de la salle, en compagnie d'un militaire en bel uniforme. « Enchanté de te rencontrer, mon camarade! Comment ça va-t-il, depuis tantôt trois ans que nous ne nous sommes vus? Viens un peu ici; c'est moi qui régale. Hé! la fille! de la bière, s'il vous plaît, et de la plus fraîche! »

Le personnage qui interpellait ainsi Perrin Jacquet était un homme de son village, où il n'avait pas laissé bien bonne réputation. Il courait le monde depuis trois ans, et personne ne savait ce qu'il y avait fait ; il eût donc mieux valu ne pas s'attabler à boire avec lui ; mais Perrin Jacquet était de ces gens qui ne se décident jamais à dire non. Il s'assit, et se laissa régaler : c'est presque toujours une bien mauvaise économie que de se laisser régaler.

A la même table où buvaient Perrin Jacquet et son *pays*, il y avait, comme je l'ai dit, un militaire en bel uniforme, qui devait être un bon vivant, pas fier, car il lia conversation avec eux presque tout de suite. Quelles choses surprenantes il leur raconta! Il avait fait la guerre dans une foule de pays dont Perrin Jacquet n'avait guère entendu parler; il y avait couru les plus grands dangers, dont il s'était tiré sans une égratignure ; mais les ennemis, qu'ils fussent Anglais, Espagnols, Italiens, Allemands, Hindous ou sauvages d'Amérique, s'étaient toujours fort mal trouvés de se rencontrer sur son chemin. Et quels

beaux pays il avait vus! Les Grandes Indes surtout revenaient sans cesse dans ses discours, avec leurs villes superbes, leurs monuments taillés dans les montagnes, les perles, l'or et les pierres précieuses qu'on y remuait à la pelle. Perrin Jacquet en était tout ébloui; et plusieurs buveurs quittèrent leurs tables pour venir écouter de plus près ces merveilleuses histoires.

Cela ne parut point déplaire au militaire; et même, pour remercier la compagnie de sa politesse, il fit venir du vin qu'il offrit à ses auditeurs. Perrin Jacquet but comme les autres, une fois, deux fois; le vin était bon, et il avait soif. A un certain moment il crut entrevoir que le militaire et le camarade qui l'avait interpellé d'abord se faisaient des signes, et même qu'ils avaient l'air de se le désigner; mais il avait la tête lourde et ne se rendait pas bien compte des choses. Il l'avait même si lourde qu'il finit par ne plus pouvoir la porter, et qu'il la reposa sur la table. Ce fut le dernier souvenir qu'il garda de ce jour-là.

Quand il se réveilla, il était en prison, ou du moins dans un lieu qui lui parut tel, quoiqu'il ne pût pas du tout se rappeler quel méfait il avait pu commettre pour y être mis. Il avait bu, trop bu, c'était sûr; mais aurait-il fait du tapage étant ivre? aurait-il cassé quelque chose au cabaret? aurait-il battu ou insulté quelqu'un? aurait-il critiqué le gouvernement? Sa mémoire ne lui retraçait rien de pareil; et même, loin d'avoir dit du mal du roi, il était sûr d'avoir bu à sa santé, en trinquant avec le militaire.... Pourquoi donc était-il en prison?

Il l'apprit bientôt à ses dépens. Le beau militaire était un racoleur, et Perrin Jacquet était une de ses victimes. On lui montra un grand papier avec une croix en bas, et on lui affirma que ce papier était son engagement pour servir le roi, et cette croix sa signature; on lui rappela qu'il avait bu à la santé du roi : il était bien et dûment enrôlé pour aller aux Indes, où M. de la Bourdonnais avait besoin de soldats. Quoi qu'il pût dire, il fut dirigé sur le port le plus proche, équipé, embarqué; il subit le mal de mer et toutes les misères de la traversée; et il se trouva un beau jour sous le ciel brûlant des Indes, avec un uniforme sur le dos, et dans les mains un fusil, dont il lui fallut apprendre à se servir. Il fit pendant plusieurs années la

guerre dans les Indes ; un jour enfin, il eut la joie d'apprendre que son régiment allait être rapatrié, et se crut au bout de ses peines.

Sa joie fut courte. Avant que le vaisseau qui le portait eût revu les côtes de l'Europe, il fut rejoint par un autre vaisseau, portant pavillon anglais et faisant partie d'une flotte. On combattit, et, l'ennemi étant de beaucoup le plus fort, Perrin Jacquet fut capturé avec tous ses compagnons de voyage, ceux du moins qui n'avaient pas été tués dans la bataille.

Quelles tristes réflexions il dut faire à fond de cale du navire chargé de conduire les prisonniers en Angleterre! Il n'y arriva point pourtant : Perrin Jacquet et ses compagnons d'infortune entendirent un jour au-dessus de leur tête un fracas infernal. « On se bat, dit l'un d'eux, matelot qui avait l'expérience de ce genre de bruit; pourvu que les Français aient le dessus et viennent nous délivrer! » Perrin Jacquet, comme on peut croire, s'associa à ses vœux du plus profond de son cœur.

Ils furent exaucés. Le navire anglais amena son pavillon, et les prisonniers, délivrés, cédèrent le fond de la cale à leurs ci-devant vainqueurs. Mais il ne fut pas question pour eux de revoir la France. Le commandant qui les avait délivrés portait des troupes au Canada, où les Anglais nous causaient de grands dommages, et il était pressé d'y arriver. Perrin Jacquet fut donc emmené au Canada. Là il fut, comme ses compagnons, incorporé dans un régiment : c'étaient des soldats tout transportés, et on avait assez de peine à en obtenir de Sa Majesté Louis XV, qui se souciait bien plus de ses amusements que de ses colonies.

Perrin Jacquet resta donc au Canada ; il y resta longtemps, car il ne le quitta que quand le Canada fut perdu. Il revint en France sans blessures, mais triste, vieilli et fatigué, et il se hâta de regagner son village. Depuis quinze ans qu'il était parti, il n'avait pas eu de nouvelles de sa mère ni de sa femme, car il ne savait point écrire, et il s'était passé un temps fort long avant qu'il pût leur faire écrire des Indes par quelque camarade lettré. On ne lui avait jamais répondu ; peut-être n'avait-on pas reçu ses lettres : les lettres se perdaient si facilement dans ce temps-là ! surtout quand elles venaient des Indes, sur

Il fut rejoint par un autre vaisseau, faisant partie d'une flotte.

un bateau qui pouvait couler ou être capturé en route. Enfin, ni aux Indes ni au Canada, Perrin Jacquet n'avait jamais reçu signe de vie de Gothon ni de Marion, qui auraient pourtant bien pu lui faire écrire, quand ce n'aurait été que par M. le curé!

Il ne trouva plus personne au village, du moins personne qui l'intéressât. De ses anciens amis, il y en eut bien quelques-uns qui le reconnurent, mais ils avaient suivi des routes si différentes de la sienne! ils ne se souciaient plus guère de lui, ni lui d'eux, d'ailleurs. Ils lui apprirent que sa femme et sa mère, après l'avoir attendu, cherché, pleuré, malades de chagrin et de misère, avaient fini par quitter le pays pour s'en aller on ne sait où : à Paris, peut-être bien; mais on n'en était pas sûr.

A Paris! C'était bien grand, Paris; mais, à force de chercher, Perrin Jacquet les retrouverait : quand on veut bien une chose, et qu'on ne regarde pas à sa peine! Il reprit donc courage, et s'en alla à Paris; mais il fallait y vivre, et Perrin Jacquet n'avait pas fait fortune au régiment. Par bonheur, il pensa au jeune marquis de Raiz, qu'il avait un jour emporté blessé sur son dos, du milieu de la mêlée, dans un des combats de l'année précédente. On l'avait envoyé se guérir en France, et il devait se trouver à Paris. Perrin Jacquet se mit d'abord à sa recherche.

Un marquis, cela se trouve plus facilement que de pauvres femmes de village. Perrin Jacquet trouva le jeune marquis de Raiz, qui n'avait pas encore oublié qu'il lui devait la vie. Par sa protection, Perrin Jacquet, qui avait quitté le service avec le grade de sergent, fut placé dans le guet du roi, chargé de la haute police de Paris.

Une fois assuré de son pain quotidien, Perrin Jacquet s'occupa de chercher les trois femmes; je dis les trois, quoiqu'il n'en eût laissé que deux au village; mais en seize ans la petite Périnette avait dû devenir une belle fille. Perrin Jacquet croyait se rappeler qu'elle lui ressemblait; et il s'approchait dans les rues de toutes les jeunes personnes qu'il trouvait grandes, bien faites, blanches et roses, avec des cheveux blonds. Pour sa mère et pour Marion, il ne pouvait guère se représenter ce qu'elles étaient devenues. Quoi qu'il en soit, il avait beau chercher et

s'informer, six mois après son arrivée à Paris il n'avait rien trouvé encore.

Il ne désespérait pas pourtant; et même il faisait des projets pour le temps où il vivrait en famille. Ces pauvres femmes! comme il les dédommagerait de ce qu'elles avaient dû souffrir! Il songeait alors que, pour leur faire la vie qu'il désirait, il lui faudrait de l'argent, beaucoup d'argent : sa paye de sergent du guet, qui faisait de lui tout seul un homme riche, serait peut-être un peu courte pour un homme et trois femmes! Perrin Jacquet mit à la loterie, et il poussa de plus belle ses recherches.

Mais, quand il eut fouillé tout Paris, et qu'il se crut bien sûr qu'elles n'y étaient pas, il fut pris d'un grand découragement. Où aller? et puis comment s'en aller quand on est sergent du guet? Il était fixé à Paris : où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute; tant pis pour elle si elle n'y trouve pas l'herbe qu'elle souhaite!

En ce temps-là beaucoup de gens se ruinaient à la loterie, mais il y en avait aussi quelques-uns qui y gagnaient, et Perrin Jacquet fut de ces derniers. Un certain quine sur lequel il avait mis vint à sortir, et gonfla sa poche d'une belle somme de vingt mille écus.

Comme il aurait été heureux s'il avait pu en faire jouir sa vieille mère et sa chère Marion, et combler Périnette de cadeaux, de bijoux, de robes à la mode et de friandises mangées chez les pâtissiers en vogue, en compagnie des comtesses, des marquises et des femmes des fermiers généraux! Au lieu de cela, il était tout seul pour dépenser son argent : c'était bien la peine d'en avoir!

Il songeait à cela, tout tristement, quand il se sentit heurté, et une voix d'homme cria : « Gare! » à son oreille. En tout autre moment Perrin Jacquet se serait fâché, ou, au moins, il aurait fait observer à l'homme qu'on doit crier gare avant de heurter les gens; mais il avait le cœur trop malade pour songer à se fâcher; il s'écarta, et ce fut à peine s'il tourna la tête pour voir qui l'avait poussé.

Il vit deux hommes qui portaient, sur une civière, une femme malade ou blessée; une autre femme, qui lui sembla

très âgée, marchait auprès de la civière, et une jeune fille mince, pâle, brune et élancée les suivait en pleurant. Il en fut tout ému, car il avait le cœur compatissant; mais que pouvait-il pour elles? Il continua son chemin, en allant en sens inverse de la civière.

A dix pas de là, devant une porte, des femmes bavardaient avec animation ; Perrin Jacquet les entendit proférer des malédictions contre un propriétaire féroce : « Pauvre vieille, — la mère malade, la jeune fille qui est si honnête et si aimable, — des femmes qui travaillent tant qu'elles peuvent, — l'hôpital, — vendre le mobilier, — pauvre mademoiselle Périnette ». Voilà ce qu'il saisit dans leurs discours.

« Périnette! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Qui est-ce qui s'appelle Périnette? Périnette qui?

— Périnette Jacquet, monsieur l'officier, répondit gracieusement une des bavardes. C'est cette jeune fille qui pleure là-bas; elle suit sa mère, Mme Marion Jacquet, qu'on porte à l'hôpital parce qu'elle est malade et que le propriétaire.... »

Perrin Jacquet n'en écouta pas plus long. Il s'élança à la suite de la civière, et ce fut dans toute la rue un grand ébahissement de voir un sergent du guet, qui n'était plus de la première jeunesse, courir comme un cerf en plein Paris.

« Périnette! » cria-t-il. La jeune fille, surprise, s'arrêta, se retourna; Perrin Jacquet, qui mourait d'envie de l'embrasser, n'en avait plus la hardiesse ; il craignait de lui faire peur. Il ouvrit la bouche pour lui dire : « Je suis ton père!» mais il balbutia des syllabes sans suite, et, ne pouvant parler, il se mit à pleurer comme un enfant. Seulement, pour qu'elle ne s'en allât pas, il mit ses mains sur les épaules de Périnette, en la regardant tendrement, tendrement. Les hommes qui portaient la civière s'étaient arrêtés ; Gothon s'arrêta aussi, et, malgré les seize ans écoulés, il ne lui fallut pas regarder deux fois Perrin pour s'écrier : « Mon fils!... C'est ton père, ma Périnette! c'est mon cher garçon que nous avons cru perdu! Ah! le bon Dieu est bon, tout de même! »

Est-il besoin de dire que la civière rebroussa chemin, et qu'un grand médecin vint soigner et guérir Marion ; que le bonheur,

qui est encore le meilleur médecin, la remit promptement dans sa santé et sa fraîcheur d'autrefois; que la vieille Gothon rajeunit à vivre comme une bourgeoise et à se trouver à la tête d'une heureuse famille; et que Périnette fut choyée et aimée par son père comme jamais fille ne l'a été? Perrin Jacquet raconta ses aventures; le récit en dura plusieurs jours. Celles des pauvres femmes peuvent se résumer en peu de mots. Quand elles l'avaient définitivement cru perdu, ne sachant plus que devenir, elles étaient parties pour Paris, où elles avaient cherché de l'ouvrage. A force de courage et de travail, elles avaient réussi à vivre et à élever Périnette; elles l'avaient même très bien élevée, et la jeune fille, très adroite de ses mains, commençait à travailler chez une modiste en renom, lorsque sa grand'mère était tombée malade. Le médecin, l'apothicaire, les soins, le temps perdu, avaient vidé peu à peu la pauvre bourse; à peine la grand'mère guérie, Marion était tombée malade à son tour, et, quand Perrin l'avait rencontrée, on la portait à l'hôpital, parce que leur propriétaire, homme peu patient, les mettait à la porte et menaçait de vendre leurs meubles pour se payer de son loyer. Mais tous ces malheurs-là, on n'y pensait plus; la misère était loin, et le bonheur était là!

Quant à savoir comment Perrin Jacquet n'avait pu que par hasard retrouver celles qu'il cherchait, ce n'était pas bien utile maintenant. Paris est grand, et Gothon, Marion et Périnette n'étaient pas des femmes de conséquence; la police les aurait peut-être trouvées, mais Perrin n'avait pas songé à s'adresser à elle, quoique sergent du guet : ce sont parfois les choses les plus simples auxquelles on pense le moins. Et puis, il s'était obstiné à vouloir que Périnette lui ressemblât, et à la chercher parmi les jeunes filles blondes, tandis que Périnette, en grandissant, avait tourné du côté de sa mère, qui avait le teint brun et les cheveux noirs : elle était tout le portrait de Marion à son âge. Il est toujours dangereux de se forger des idées fausses, et de prendre ses imaginations pour des réalités.

# LE BILLET DE LOGEMENT

« Enfin, les voilà partis! dit la grosse Mme Lhermite en entrant dans la salle à manger où se trouvaient réunis M. et Mme Jardier et leurs deux enfants.

— Oui, enfin! répondit Mme Jardier en se levant pour accueillir la visiteuse. Hier soir ils nous ont fait leurs adieux de l'air le plus joyeux du monde, et je puis dire qu'ils n'étaient pas plus contents de nous quitter que nous de les perdre. Ils ont délogé avant le jour, si doucement que personne dans la maison n'a entendu remuer leur ferraille. A cinq heures le nid était vide, et les oiseaux envolés.

— C'est comme chez moi! Ils ont laissé de l'ouvrage après eux! J'ai fait lessiver la chambre dès qu'ils ont été partis, et je vais de ce pas chez le menuisier, pour qu'il vienne raboter le plancher; chez le peintre, pour qu'il rafraîchisse les portes et les croisées; chez le marchand de papiers peints, pour choisir un nouveau papier; chez le tapissier, pour qu'il s'occupe de réparer les meubles, etc., etc. Et vous? votre pauvre salon doit être dans un joli état! Aussi, pourquoi les loger justement dans le salon?

— Cela valait encore mieux que de les mettre en haut, à la porte de nos chambres à coucher. Au rez-de-chaussée ils étaient moins près de nous; je rétablirai le salon dès que cela se pourra.

— Tout de suite, j'espère? Vous devez être las d'être entassés dans cette petite salle à manger.

— Je ne dis pas non; mais il y a des choses plus pressées que de se mettre à son aise, répliqua Mme Jardier. J'ai, moi aussi, fait faire un grand nettoyage ce matin; j'ai sorti de mon armoire des draps blancs et des couvertures propres, et Georges est allé à la mairie, — ici elle se tourna en souriant vers son mari, — pour dire que nous en avions par-dessus la tête de loger les Prussiens, et que nous demandions les premiers Français qui passeraient par notre ville, pour nous dédommager de nos ennuis. »

Mme Lhermite ouvrait ses yeux tout ronds.

« Ma foi, vous êtes fous tous les deux, dit-elle, ou en train de le devenir. Comment! vous voulez encore loger des soldats?

— Des soldats à nous, madame, dit le petit Louis Jardier, qui s'occupait dans un coin à frotter soigneusement quelque chose.

— Eh bien, toi aussi, petit, tu t'en mêles? Qu'est-ce que tu fais donc là-bas? Tu n'es pas venu me dire bonjour.

— Je nettoie mon fusil avec du papier de verre : il est tout rouillé, parce que je l'avais enterré dans mon jardin quand les Prussiens ont commandé de porter tous les fusils à la mairie.

— Pauvre garçon! tu y tenais donc bien, à ton fusil?

— Oh oui! parce que papa disait que peut-être l'armée française viendrait un jour jusqu'auprès de nous, et qu'alors nous tâcherions de l'aider; et j'avais voulu garder mon fusil pour tuer mon Prussien, moi aussi. »

Mme Lhermite se mit à rire à la vue de l'arme menaçante, qui mesurait bien soixante centimètres de longueur. Mme Jardier embrassa l'enfant, et sa fille, une blondine de dix ans, le regarda avec admiration, comme si elle était fière d'être la sœur d'un si brave petit homme.

A ce moment quelqu'un passa devant la fenêtre, et presque immédiatement on entendit sonner à la porte.

« Va ouvrir, Marie; la bonne est sortie », dit Mme Jardier.

La petite fille sortit vite, et l'on entendit au dehors ce colloque :

« C'est bien ici M. Jardier?

— Oui, monsieur; entrez vite, entrez, vous nous ferez beaucoup de plaisir; je suis très contente de vous voir, monsieur, et maman sera contente aussi, et papa, et petit Louis. Papa, c'est un militaire français! »

Et la petite Marie ouvrit toute grande la porte de la salle à manger, et fit son entrée, suivie du nouveau venu, qu'elle avait pris par la main et qu'elle attirait après elle.

C'était un petit caporal de la ligne, vieux et maigre, vêtu du cher uniforme français, que la famille n'avait pas vu depuis tant de mois! Cet uniforme, usé, râpé, fané, était propre pourtant, et on voyait que ce n'était pas seulement pour arriver chez des bourgeois que le caporal lui avait fait une toilette particulière. Non, c'était visiblement son habitude d'être propre; et la ration de pain ou de viande avait dû manquer à son propriétaire, plus souvent que le coup de brosse à ce respectable uniforme.

Le caporal souriait d'un air ému.

« Pardon, — excuse, — monsieur, — mesdames, — c'est un billet de logement.... Mais je ne veux pas vous gêner,... seulement me reposer un peu; je m'en vais dans mes foyers, je partirai le plus tôt possible.

— Vous êtes le bienvenu, lui dit le maître de la maison en lui tendant la main. Restez tant que vous voudrez, vous ne gênerez personne ici. Songez donc qu'hier encore nous avions des Prussiens chez nous! Nous sommes trop heureux de loger un Français.

— Venez, caporal, je vais vous montrer votre chambre », dit Mme Jardier.

Le petit Louis vint présenter les armes avec son fusil à moitié dérouillé.

« Ah! si c'est comme ça! répondit le brave homme en tortillant sa moustache grise, grand merci, monsieur, madame et la compagnie; ça me réchauffe le cœur d'être si bien reçu. Ce n'est pas partout la même chose, voyez-vous! Je sais bien qu'il ne faut pas en vouloir aux gens; ils ont souffert, ça les a mis de

mauvaise humeur; mais c'est dur tout de même, quand on arrive avec un billet de logement, chez des Français, pour qui on s'est battu, de voir qu'ils ne demanderaient pas mieux que de vous mettre à la porte. Et ça m'est arrivé plus d'une fois!

— Voilà votre chambre, monsieur le caporal! dit Marie en ouvrant la porte du salon; elle est prête, il n'y a plus qu'à faire le lit.

— Un lit, ma jolie petite demoiselle, un lit avec des draps blancs! je n'en ai pas eu un pareil depuis six mois. On couche par terre, en campagne, sur la neige, ou sur l'herbe, comme ça se trouve; et quand on peut passer une nuit dans une grange sur une botte de paille, on trouve que c'est une fameuse nuit.

— Vous vous reposerez bien ici, caporal, dit la mère de famille. En attendant, on va tout à l'heure nous servir le déjeuner. Louis, va dire à la bonne de mettre un couvert de plus.

— Merci, ma chère bonne dame, merci; mais à présent que je suis congédié, il faut que je retourne vite au pays pour trouver de l'ouvrage: je suis chapelier de mon état. Je vais aller voir au chemin de fer si je peux partir aujourd'hui.

— Eh bien, allez, caporal; on vous attendra pour déjeuner.

— Déjeuner, ma chère dame! non, non, vous ne me devez pas cela!

— Tant mieux si je ne vous le dois pas, ce sera une invitation, et vous ne me refuserez pas le plaisir de faire asseoir un militaire français à ma table, après que j'ai eu le chagrin d'être forcée d'y voir des officiers prussiens.

— Eh bien, oui, oui! répondit le caporal tout attendri; je vais revenir, je serai bien heureux, moi aussi, de manger avec de bons Français. »

Il porta la main à son képi et sortit. Mme Jardier rentra dans la salle à manger pour faire mettre le couvert de son hôte; mais la petite Marie l'avait déjà mis, et elle tourmentait la domestique afin d'obtenir d'elle un pot de confitures pour le dessert du caporal.

« Il aimera mieux du fromage, de bon café et de bon vin, ma chérie, dit la mère en riant.

— Je lui demanderai ce qu'il faut faire pour devenir un bon

soldat, dit Louis, qui avait repris le nettoyage de son fusil; car, il n'y a pas à dire, je serai soldat. »

La mère pâlit un peu, et son visage devint triste : quelle mère peut entendre sans effroi ces projets d'enfant? Mais une pensée plus haute que l'égoïsme maternel dicta sa réponse.

« Oui, mon fils », dit-elle à l'enfant d'une voix calme et grave.

Il la regarda avec étonnement.

« Tu as dit : mon fils ! comme disent les mamans qui ont de grands garçons! C'est parce que je serai bientôt un homme, bien sûr! »

Mme Lhermite était encore là, assise dans un coin, d'un air pensif.

« Eh bien, adieu, dit-elle en se levant. Je vais voir s'il m'est arrivé des militaires à loger,... et je crois que, si j'en ai, je ferai comme vous. C'est bien le moins, après tout, qu'on en fasse un peu plus pour des amis que pour des ennemis. »

Le caporal revint au bout d'une demi-heure. Il se glissa discrètement à la cuisine pour demander à la bonne un peu d'eau et une serviette; et dix minutes après, quand la petite Marie vint frapper à sa porte pour le prévenir que le déjeuner était servi, il se présenta rasé, lavé, ses boutons brillants et ses souliers bien cirés, comme s'il se fût agi d'une revue. On le fit asseoir près de la maîtresse de la maison, et ce fut à qui le servirait. Le brave homme en avait les larmes aux yeux.

« Ah! ma bonne dame, disait-il, il me semble que je suis en famille; et même, votre petite demoiselle a des cheveux blonds et des yeux bleus comme ma petite fille.

— Votre petite fille, caporal ! vous êtes donc marié?

— Je l'ai été, madame ; il n'y a pas encore un an que ma pauvre femme est morte. Une si bonne femme ! j'ai cru que le chagrin m'emporterait.

— Alors vous n'étiez pas soldat il y a un an? demanda M. Jardier.

— Non, monsieur, je n'ai pas même fait toute la guerre ; je ne suis parti que quand le gouvernement a demandé les anciens militaires pour instruire les recrues, parce qu'on manquait de

cadres. Alors, comme j'avais servi longtemps, je me suis dit que je pourrais être utile, et je suis parti. On n'a pas pu me nommer sergent parce que je n'ai pas d'instruction : je sais lire, tout au plus; mais j'ai tout de même appris l'exercice aux conscrits, et je reviens avec les galons de caporal.

— Monsieur le caporal, interrompit Louis, voulez-vous me dire, s'il vous plaît, ce qu'il faut faire pour être un bon soldat quand je serai grand, pour devenir général et battre les ennemis?

— Pour devenir général, mon petit monsieur! je ne peux guère vous dire; il faut avoir beaucoup d'instruction, certainement; mais, pour être un bon soldat, ça n'est pas difficile, il n'y a qu'à obéir à ses chefs et à suivre le règlement; et s'il se trouve par hasard des circonstances qui ne sont pas dans le règlement, on invente bien de soi-même, quand on aime son pays et qu'on a bonne volonté, ce qu'il y a à faire dans ces cas-là. Moi, je n'ai jamais été embarrassé pour deviner où était mon devoir; et pourtant je ne suis pas un homme d'esprit, et j'ai la tête dure, comme ça arrive à mon âge.

— Vous êtes donc vieux? lui demanda naïvement Louis.

— J'ai cinquante-huit ans : un bel âge pour un volontaire, n'est-ce pas?

— Vous êtes un brave, lui dit Mme Jardier, et je crois bien qu'il n'y avait guère dans l'armée de volontaires de votre âge. C'est à faire honte aux jeunes qui sont restés, ou qui se sont sauvés à l'étranger pour ne pas se battre.

— Ah! pour sûr, ce n'est pas beau ce qu'ils ont fait là; mais voyez-vous, madame, ils en sont bien punis à cette heure. Vous allez les voir revenir l'oreille basse : ceux qui auront encore un peu de cœur n'oseront pas lever les yeux. Les autres feront les fendants, vous diront que la France ne valait pas la peine qu'on s'occupât d'elle; qu'elle était gâtée, corrompue, que sais-je, moi! un tas de bêtises pour couvrir leur mauvais cœur et leur lâcheté. Mais, vous verrez! vous n'aurez qu'à les regarder en face pour les faire rentrer sous terre. Et plus tard, quand ils seront mariés et pères de famille, s'ils trouvent des femmes qui veuillent d'eux, ce qui n'est pas sûr, que voulez-vous qu'ils

répondent quand leur petit garçon leur demandera ce qu'il faut faire pour être un bon soldat? Jusqu'à leur dernier jour, ils entendront au fond de leur cœur une voix qui leur répétera : « Tu n'as pas fait ton devoir! »

Le vieux caporal s'animait en parlant ainsi; ses petits yeux gris brillaient, et sa figure maigre et ridée rayonnait d'enthousiasme. Mariette, la servante, qui arrivait avec un plat de pommes de terre frites, fut tout étonnée de le trouver beau, et elle s'écria, en posant son plat sur la table :

« Ah! bien sûr que ce n'est pas moi qui prendrais pour mari un de ces poltrons-là! Mon cousin Pierre n'en est pas, Dieu merci; il a fait toute la campagne avec l'armée de la Loire, et il n'est pas resté avec les traînards.

— Tant mieux, ma bonne Mariette, dit doucement Mme Jardier : votre cousin est un brave, il fera un bon mari. Et vous, caporal, à quelle armée étiez-vous?

— A l'armée du Nord, madame. J'étais ouvrier chapelier à Rennes; je me suis engagé au mois de septembre : on m'a dirigé sur Cherbourg, où je suis resté un mois, et puis on m'a envoyé par mer à Dunkerque, d'où j'ai rejoint les régiments qu'on formait à Lille. J'ai vu toutes les villes du Nord, et la campagne aussi. Ah! nous nous sommes bien battus! mais ils étaient trop!

— Vous aviez déjà été militaire dans votre jeunesse : avez-vous fait d'autres guerres?

— Sans doute, j'en ai fait d'autres! c'est même pour cela que j'ai pensé que je pourrais être bon à quelque chose dans celle-ci. L'expérience sert beaucoup à la guerre. J'ai vu, quand l'ennemi tirait sur nous, de pauvres conscrits qu'on avait postés en tirailleurs se rassembler tout effarés, malgré les chefs, même le général, qui en aurait presque pleuré, et qui leur criait : « Mais écartez-vous donc! dispersez-vous, allez, venez; « ne restez pas en place! » Bah! ils étaient comme affolés, ils se serraient les uns contre les autres comme des moutons qui ont peur de l'orage. Tout naturellement l'ennemi visait dans le tas : un obus arrivait, éclatait et en couchait une douzaine par terre. S'ils avaient eu l'habitude de la guerre, ça ne serait pas arrivé.

— Et à présent, dit Marie, vous allez retrouver votre petite fille qui me ressemble. Comme elle sera contente de vous revoir!

— Oui, dit le vieux caporal en souriant à cette idée, elle sera bien contente, pauvre petite chérie! elle aime tant son vieux grand-père! Quand je dis grand-père, ce n'est pas tout à fait ça, mais c'est tout comme. Sa mère est la fille de ma femme.

— Elle était donc veuve, votre femme?

— Oui, madame. Ah! c'est toute une histoire....

— Voulez-vous nous la dire, tout en fumant votre pipe? Voici une tasse de café, du tabac et de l'eau-de-vie : vous pouvez fumer : la fumée française ne nous incommode pas.

— Vous êtes trop bonne, madame! Je prends votre tabac, je le fumerai en route en pensant à vous. Pour mon histoire, elle est bien simple; mais il faudrait la prendre du commencement, et ça vous ennuierait peut-être.

— Au contraire! nous vous écoutons, caporal; vous pouvez vider votre tasse avant de commencer : il y a de quoi la remplir. »

Le caporal but son café à la santé de toute la famille, et commença.

« Pour lors, il faut que je vous dise d'abord que je n'ai jamais connu mes parents. J'ai été déposé tout petit à l'hospice, qui m'a mis en nourrice chez des paysans. J'y suis resté jusqu'à douze ans, bien heureux dans les champs, sous le soleil du bon Dieu, et j'ai été bien triste quand on est venu me chercher pour me ramener à la ville. Il y avait beaucoup d'enfants à la ferme, et on ne voulait pas me garder, du moment que l'hospice ne payait plus pour moi. On me fit entrer chez un chapelier comme petit domestique, pour faire les commissions. Je n'étais pas maltraité, mais j'avais bien de la peine à m'habituer aux grandes rues et aux grandes maisons. Il y avait encore autre chose qui me faisait de la peine : à la ferme on me traitait comme les autres enfants, et on m'aimait parce qu'on m'avait eu tout petit; mais chez mon patron ce n'était pas la même chose, et personne ne se souciait de moi. C'était bien naturel, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être triste quand je voyais les enfants du patron grimper sur les genoux de leur père ou

embrasser leur mère, ou quand j'entendais les apprentis parler de leur famille. J'en devins tout sombre, et je tournais tout doucement à la fainéantise sans m'en apercevoir : ce fut un malheur que je faillis causer qui me fit rentrer en moi-même.

« On m'avait donné une lettre à porter à l'autre bout de la ville ; j'en avais plusieurs, et j'oubliai celle-là, parce que j'avais pris l'habitude de songer toute la journée à mon malheur d'être seul en ce monde, au lieu de penser à ce que j'avais à faire. C'était une lettre très pressée : la patronne la trouva après mon départ et courut la porter elle-même, quoiqu'elle fût un peu malade. Elle alla vite, se mit en nage, et, comme elle revenait, un orage la prit en route, elle reçut la pluie et revint à la maison avec la fièvre. Elle fut très malade : le patron m'adressa de sévères reproches, mais je m'en adressais bien d'autres à moi-même. « Comment, me disais-je, ces gens-là t'ont bien « traité, t'ont logé, t'ont nourri, ont été pour toi de bons maîtres, « et voilà comme tu les récompenses ! Est-ce que c'est leur faute « si tu n'as pas de parents ? Et cela te les rendra-t-il, tes parents, « de te désoler toute la journée jusqu'à te rendre incapable de « faire ton devoir ? Il faut changer et te mettre à vivre comme « un honnête garçon, au lieu de faire souffrir les autres de ton « malheur. »

« Si la patronne était morte, je crois que j'en serais mort de chagrin ; mais heureusement elle ne mourut pas, et elle eut la bonté de me pardonner mon étourderie. Je travaillais de toutes mes forces pour réparer le mal que j'avais fait ; mais le mal est plus facile à faire qu'à réparer. Je ne pouvais pas prendre la place de la patronne au comptoir et tenir les livres pour elle, puisque je ne savais ni lire ni écrire ; je ne pouvais pas raccommoder le linge de son mari et de ses enfants, ni la remplacer dans tout ce qu'elle faisait tous les jours : aussi pendant plus d'un mois il manqua bien des choses dans la maison, les pauvres petits furent moins bien soignés qu'à l'ordinaire, et le patron, obligé de tenir ses comptes et de surveiller sa maison, ne put pas satisfaire toutes ses pratiques. Je rentrais sous terre de honte en pensant que c'était moi qui étais cause de tout cela. Je travaillais comme un nègre, en tâchant de ne pas trop me

faire voir; le patron remarqua pourtant quelle besogne j'abattais, et il me dit que j'étais un bon garçon. Alors je lui demandai timidement la permission d'aller promener ses enfants, que personne ne faisait plus sortir; j'en eus grand soin, et au bout de tout cela ma sottise tourna très bien pour moi, car toute la famille se mit à m'aimer, et le patron, voyant que j'avais du goût pour la chapellerie, me prit à l'atelier pour m'apprendre le métier. J'avais un peu de confusion du bonheur qui m'arrivait à la suite d'une faute; mais je pensai que cela devait m'engager encore davantage à m'attacher à mon devoir pour effacer tout à fait mes torts.

« J'avais quinze ans quand je devins apprenti chapelier, et je n'ai jamais changé d'état depuis cet âge-là. C'est un bel état; et il faut du talent, voyez-vous, pour arrondir les bords d'un chapeau et leur donner une jolie forme! Tout le monde n'attrape pas cette courbe-là : il n'y a que les fins ouvriers français qui en sont capables. Mon patron n'avait pas son pareil, et il me donna de bonnes leçons pendant cinq ans. Par malheur, au bout de ce temps-là il mourut....

« — Ah! tant pis! s'écria la petite Marie.

« — Oh oui! mademoiselle, tant pis, car c'était un brave homme! et ce fut un malheur pour moi, car sa veuve vendit l'établissement pour se retirer à la campagne avec ses enfants, et je ne les revis plus. Je me retrouvai encore tout seul et triste comme quand j'étais arrivé; mais heureusement la conscription me prit : je partis comme soldat.

« — Avec un sabre, et un fusil, et un uniforme! cria Louis. C'est moi qui aurais voulu aller avec vous!

« — Ce sera votre tour plus tard, mon cher mignon, dit le vieux caporal en caressant de sa main rugueuse la tête bouclée de l'enfant.

« Je vous disais donc que je devins soldat. Cela faisait un grand changement dans mes habitudes : c'était tout un nouveau métier à apprendre, qui m'ennuya d'abord beaucoup. Dans la chapellerie, quand je prenais le fer ou les ciseaux, je savais pourquoi je les prenais et ce que j'allais en faire; au régiment, on me commandait toute la journée un tas de choses auxquelles je

ne comprenais rien, et parmi ces choses il y en avait la moitié au moins qui me semblaient bien inutiles. Et puis, quand j'étais libre, je ne savais que faire de moi et je m'ennuyais : aussi, il faut bien que je le dise, je me laissai entraîner au cabaret par des camarades qui avaient le goût d'y aller. Heureusement, le sergent était un brave homme, qui avait compris mon caractère; et, un soir que je rentrais avec un petit coup de trop dans la tête, au lieu de me consigner, il me dit sévèrement en me regardant entre les deux yeux : « Eh bien, « conscrit, crois-tu que c'est comme ça que tu apprendras à « servir ta patrie ? »

« Cela me fit plus d'effet que si on m'avait jeté un seau d'eau à la figure. La patrie ! j'y songeai toute la nuit, me demandant ce que c'était, et je finis par la comprendre comme une mère que je pouvais aimer tout à mon aise, moi qui n'avais jamais eu de mère à aimer, et pour l'amour de qui je devais m'appliquer à faire de mon mieux tout ce qu'on me commandait. Cette idée-là me rendit facile et même agréable tout ce qui ne m'avait jusque-là donné que du dégoût. Je ne retournai plus au cabaret, je tâchai de devenir un bon soldat, et j'y réussis. Quand j'étais chargé de quelque corvée qui me déplaisait, je n'avais qu'à me dire : « C'est pour ta patrie ! » et je la faisais aussitôt de bon cœur. Je voulus devenir savant, pour être plus capable de servir mon pays, et j'allai à l'école du régiment. Mais je ne suis jamais devenu un grand docteur, car j'avais la tête un peu dure; et puis on nous envoya en Afrique au moment où je commençais à épeler, et dans ce pays-là on avait autre chose à faire que d'étudier dans les livres. Je suis pourtant arrivé avec le temps à lire couramment et à signer mon nom, mais j'y ai eu bien de la peine.

« Je restai quatorze ans au service ; car, lorsque mon premier congé fut sur le point de finir, je me demandai ce que j'allais faire de moi, et je ne trouvai rien de mieux que de servir encore mon pays pendant que j'étais jeune et fort, puisque je n'avais point de famille à aider par mon travail. Je remplaçai donc un pauvre garçon qui était tombé au sort et qui n'était pas exempt, quoiqu'il fût le soutien de sa mère et de ses quatre petits

frères. Sa mère n'était pas veuve, malheureusement pour elle, car son mari ne lui donnait jamais que des coups et pas un sou avec. J'ai eu depuis des nouvelles de cette famille, et j'ai été heureux d'apprendre que tous les enfants avaient bien tourné, et qu'en leur rendant service j'avais encore travaillé pour ma patrie, puisque j'avais contribué selon mon pouvoir à faire d'eux des hommes utiles.

« Quand la fin de mon second congé approcha, je fus embarrassé de ce que j'allais devenir. J'avais un peu désappris la vie de tout le monde, au régiment, et je ne savais pas trop comment faire pour m'y remettre : mais il arriva une chose qui m'y décida.

« J'avais retrouvé dans la ville où j'étais alors un ancien camarade de chambrée, qui avait quitté le régiment depuis longtemps ; il s'était marié et avait des enfants. Il m'engagea à aller chez lui, et j'y allai souvent avec plaisir. Sa femme était très laborieuse, et, comme elle n'avait guère le temps de promener ses enfants, les pauvres petits s'ennuyaient souvent à regarder le beau temps à travers les vitres. J'aime beaucoup les enfants, et ceux-là me rappelaient les enfants de mon patron le chapelier ; je devins leur ami et comme qui dirait leur bonne, car j'allais les promener dans la campagne aussi souvent que mon service me le permettait. Aussi on m'aimait beaucoup dans la famille, et on m'invitait toujours à revenir. Ce fut chez ces gens que je fis la connaissance de celle qui devait devenir ma femme. Elle demeurait sur le même palier, et elle avait aussi, elle, beaucoup d'enfants ; mais son mari n'était pas un travailleur, comme mon ancien camarade : c'était un de ces ouvriers qui boivent tout ce qu'ils gagnent, et qui mettent encore quelquefois leurs nippes en gage pour que leur pauvre femme soit obligée d'aller les dégager. Celle-là était douce et patiente comme pas une, et elle s'épuisait à gagner toute seule la vie de la famille : aussi ne mangeait-elle pas à sa faim et était-elle pâle et maigre à faire pitié. On entendait quelquefois à travers la cloison son mari qui l'injuriait et qui lui reprochait d'être laide et grêlée. Elle ne répondait rien, mais la femme de mon camarade me disait qu'elle avait gagné la petite vérole en soignant

son mari qui l'avait, et qu'il fallait que ce fût un fameux sans-cœur pour lui reprocher d'en être restée marquée.

« Dieu fait quelquefois justice dès ce monde, et il permit que ce mauvais homme se noyât dans le canal une nuit qu'il sortait du cabaret. Sa veuve n'était pas plus pauvre que de son vivant, puisqu'il ne lui donnait jamais rien; mais c'était tout de même une rude charge pour une femme que sept enfants à élever, dont le plus petit n'avait pas deux ans; et encore ils étaient toujours malades, pour avoir trop pâti depuis leur naissance. Il me vint à l'idée que je serais utile à ma patrie en me chargeant de faire des hommes de ces pauvres petits. Je liai donc connaissance avec un chapelier, et je lui demandai de me laisser mettre la main à l'ouvrage, pour voir si je me souvenais encore de mon ancien métier. Il trouva que je n'étais pas trop maladroit, et m'assura que je pourrais gagner de bonnes journées. Alors mon parti fut pris; je quittai le régiment à l'expiration de mon congé, et je me remis dans la chapellerie; et, quand je fus sûr de mes gains, j'allai prier la veuve de vouloir bien devenir ma femme.

« Il y a des gens bien bêtes dans le monde. Croiriez-vous qu'on se moqua de moi parce que j'épousais une femme qui n'était ni belle ni jeune et qui avait sept enfants! Mais je laissai dire les moqueurs : je savais ce que valait cette femme-là; et de fait il n'y en a jamais eu une meilleure dans le monde. Je n'ai pas grand'chose à vous dire sur les années que nous avons vécu ensemble : nous avons été heureux, malgré les peines qu'on a nécessairement quand on est pauvre. Nous avons eu le chagrin de perdre trois des pauvres enfants, qui n'ont jamais pu se relever de ce qu'ils avaient souffert; mais les quatre autres ont grandi, les deux filles se sont bien mariées, et les garçons ont appris dans les écoles et sont devenus de bons ouvriers; et tout cela est honnête comme la mère, même l'aîné, qui nous inquiétait parce qu'il était tout le portrait de son père, pour le caractère comme pour la figure. Cela prouve qu'il ne faut pas trop se désoler des mauvaises inclinations des enfants, mais plutôt s'occuper de les redresser par une bonne éducation.

« Il parait qu'on ne peut pas être toujours heureux : ma pauvre

Jeannette, après avoir traîné longtemps, est morte l'année dernière, et je me suis retrouvé seul, ne sachant plus que faire de mon temps. J'étais si occupé d'elle toute la journée! Mon patron me donnait de l'ouvrage à emporter chez moi, et comme cela j'avais le plaisir de rester près d'elle, de la soigner, de faire son ménage, dans les derniers temps, quand elle ne pouvait plus se lever; et je mettais mon orgueil à ce que la chambre fût aussi propre que quand elle se portait bien, pour qu'elle n'eût pas trop de regret d'être malade. Pauvre femme! elle avait tant travaillé pour moi! si je n'avais eu du chagrin de la voir souffrir, j'aurais été content de lui rendre la pareille en travaillant un peu pour elle. Et voilà! il est venu un jour où je n'ai plus eu à travailler pour personne : c'est ce jour-là que j'ai été malheureux pour de bon. Je suis resté longtemps sans penser à rien, sans savoir où j'étais seulement. J'ai laissé passer la nuit comme cela, sans dormir; et le lendemain matin j'ai voulu aller lui faire une visite au cimetière. C'était le jour où les mauvaises nouvelles sont arrivées. On en parlait dans les rues; toutes les figures étaient consternées. « Oh! la patrie! me suis-je dit; il y a « encore la patrie qui a besoin de moi. » Et je suis allé m'engager. »

Le vieux caporal se tut.

« Et puis? » demanda le petit Louis.

Les autres ne disaient rien, mais ils avaient tous les larmes aux yeux. Marie pleurait tout à fait.

« Allons, voilà que je vous ai rendus tristes : je vous en fais bien mes excuses, ma bonne dame, j'ai tort, après que vous m'avez si bien reçu....

— Ne vous excusez pas; nous sommes heureux de vous connaître, et nous ne vous oublierons jamais », dit M^me^ Jardier d'une voix émue.

Le vieux caporal se leva.

« Pardon et adieu, dit-il en regardant l'heure à une grosse montre d'argent qu'il tira de sa poche; il faut que je vous quitte si je veux partir aujourd'hui. Je vais reprendre mon métier : je trouverai de l'ouvrage à Morlaix, où demeure ma fille aînée, je veux dire la fille aînée de ma pauvre Jeannette; c'est celle qui a une jolie petite fille blonde.

— Qui me ressemble, interrompit Marie. Je vous prie de l'embrasser pour moi.

— Caporal, demanda Louis, pourquoi est-ce que vous n'avez pas la croix? Je vous l'aurais donnée, moi, si j'avais été le colonel.

— La croix! on ne peut pas la donner à tout le monde. Mais ça ne fait rien que je ne l'aie pas : j'ai toujours fait mon devoir comme si je l'avais.

— Comme si vous vouliez la gagner, voulez-vous dire? demanda M. Jardier.

— Non, comme si je l'avais. Quand on cherche à la gagner, on tâche de faire une action d'éclat; mais, quand on l'a, on s'applique à faire soigneusement son devoir de tous les jours, pour ne pas faire honte à sa croix. »

Marie, qui avait chuchoté quelque chose à l'oreille de sa mère et qui avait ensuite fureté dans l'armoire aux joujoux, revint auprès du caporal.

« Voulez-vous bien porter de ma part cette petite poupée à votre petite fille? lui dit-elle en rougissant, et en lui glissant dans la main un paquet soigneusement enveloppé.

— Dieu vous bénisse, ma chère petite, et toute votre famille! Je me souviendrai toute ma vie de cette journée.

— Et nous aussi, dit M^me^ Jardier; et je redirai souvent votre histoire à mon fils, afin qu'il comprenne que la première chose à faire pour devenir un bon soldat, c'est de commencer par être un honnête homme. »

# LA GUÉRISON DE BARBE

---

Il n'y avait pas dans toute la Suisse une petite fille plus heureuse que Barbe Cervaz, la fille du garde forestier. Elle était, on peut bien le dire, l'idole de toute sa famille : il y avait là une demi-douzaine de personnes qui admiraient toutes ses paroles, et, qui guettaient ses fantaisies pour les satisfaire. C'était son père, le brave André Cervaz, et sa mère, la bonne Gretly, dont elle était l'unique enfant, et qui ne trouvaient rien au monde de beau comme elle; c'était sa grand'mère; c'était sa tante Annely, et ses cousins, trois garçons de joyeuse humeur, qui la gâtaient comme ils auraient gâté leur petite sœur, s'ils en avaient eu une. Si bien que Barbe — Babéli, comme on l'appelait dans sa famille — n'avait encore jamais été contrariée, lorsque, le jour même où elle eut sept ans, son père, tout joyeux, vint l'embrasser le matin en lui disant : « Tu ne sais pas, Babéli ? le bon Dieu vient de t'envoyer un petit frère pour ton jour de naissance ! »

Un petit frère ! Dans l'idée de Babéli, un petit frère devait être comme un quatrième cousin, c'est-à-dire un serviteur de plus, qu'elle enverrait lui dénicher des oiseaux dans les arbres et cueillir des bouquets sur la montagne, et qu'elle emploierait à bêcher son jardin et à faire ses commissions. Elle fut bien étonnée lorsqu'on lui montra dans son berceau un petit être

rouge avec des yeux et des poings fermés et un petit nez aplati. Elle le trouva fort laid, et fut révoltée d'entendre sa grand'mère, sa tante et les voisines dire toutes l'une après l'autre que c'était un bien bel enfant. Et c'est qu'elles avaient l'air de le croire, encore! Surtout la grand'mère, qui restait là à le contempler, qui lui souriait, et qui à son premier cri l'enleva dans ses bras pour le dorloter. Elle le tendit même à Babéli en lui disant : « Embrasse ton petit frère! » Mais Babéli fit la grimace et détourna la tête; et sa grand'mère la gronda. C'était la première fois que Babéli était grondée.

Ce ne fut pas la dernière; ce ne fut pas non plus le dernier ennui qui lui vint par le petit Jean. Ce n'était pas sa faute, à ce pauvre petit; mais il se trouvait continuellement en travers des plaisirs de Babéli. Elle voulait qu'on jouât avec elle, qu'on la promenât, qu'on lui dît des contes, qu'on fît une robe à sa poupée, qu'on lui raccommodât un joujou; et toujours sa mère ou sa grand'mère lui répondait : « Je ne peux pas; il faut que je m'occupe de Jean ». Le petit avait mal aux dents, il criait, il fallait le calmer, le bercer, le coucher et le lever dix fois par jour, le faire boire, l'endormir. « Il faut que je lave le linge de Jean — que je mette une ruche au bonnet de Jean — que je repasse les brassières de Jean — que je fasse la bouillie de Jean. » Voilà ce que Babéli entendait toute la journée. Son père lui-même, quand il rentrait, au lieu de se reposer dans son large fauteuil, avec Babéli sur ses genoux, prenait le petit frère dans ses grandes mains et s'amusait à le faire rire, à le faire danser, à lui apprendre à dire papa; et il lui parlait tendrement, et il le mangeait de baisers. C'était bien étonnant, tout cela! Comment pouvait-on aimer si fort un marmot qui ne savait ni marcher ni parler?

Il grandit; il apprit à marcher, il apprit à parler, et toute la famille s'extasia sur ses moindres mots. Babéli seule ne le trouvait point admirable. Certainement il ne la valait pas; elle était bien plus grande que lui; pourquoi donc ne s'occupait-on pas d'elle? C'était bien ennuyeux d'avoir un petit frère!

Ainsi pensait Babéli; mais elle n'osait pas le dire. De quoi se serait-elle plainte? Son père et sa mère étaient toujours aussi

tendres pour elle ; elle n'était pas privée de leurs caresses, seulement le petit Jean en avait une part égale à la sienne. On s'occupait de lui plus que d'elle, à la vérité ; mais, si elle en eût fait tout haut la remarque, elle sentait bien qu'on se serait moqué d'elle. Est-ce qu'une grande fille de neuf ans avait besoin qu'on surveillât tous ses repas et qu'on lui coupât ses bouchées de pain? est-ce qu'elle n'était pas capable de se lever et de se coucher toute seule? Aussi Babéli ne disait rien ; mais elle devenait triste et maussade ; ce n'était plus l'heureuse petite Babéli.

Ce fut bien pis quand il lui arriva un second frère. D'abord elle eut un moment de joie. « Jean va voir, se dit-elle, ce que c'est que d'avoir un petit frère ! on ne s'occupera plus de lui, et il sera malheureux comme moi. » Mais Jean, qui était un bon gros garçon de bonne humeur, ne considéra pas la naissance de Tony comme une catastrophe. Il trouva que c'était très drôle, un petit enfant, et il s'amusa de lui comme il aurait fait d'un petit chien ou d'un petit lapin. On ne lui permettait pas de le porter, vu qu'il n'avait encore que trois ans ; mais sa grand'mère l'admettait à lui donner les langes, les brassières, le bonnet du petit quand elle l'habillait devant le feu ; et Jean savait très bien dans quel ordre il devait les présenter. Il riait de voir les petites jambes qui gigotaient à la bonne chaleur de la flamme, et il était content quand Tony ne mangeait pas toute sa bouillie. C'étaient ses petits profits, de nettoyer le fond du poêlon.

Les trois enfants grandirent, Jean et Tony jouant ensemble, se roulant sur l'herbe comme de petits agneaux, se battant quelquefois, se réconciliant bien vite, bons amis, gais et heureux. Mais Babéli n'avait pas retrouvé sa gaieté d'autrefois. Elle n'éprouvait aucune joie, aucun orgueil à être traitée en grande fille, à être chargée de surveiller ses frères ; elle ne les aimait pas, ces petits qui lui avaient pris sa place ; et elle amassait contre eux dans son cœur une rancune qui grandissait d'année en année.

La jalousie, quand une fois elle s'est affermie dans une âme, trouve partout son aliment. Si les grands cousins s'amusaient

avec Jean et Tony, s'ils leur apportaient des joujoux de leur façon, Babéli les enviait. Les grands cousins ne pouvaient pourtant pas percher Babéli sur leurs épaules ni lui faire faire le saut périlleux; ils ne pouvaient pas non plus lui offrir des ânes ou des vaches en bois blanc, ni un petit bateau ou une petite charrette de la longueur de la main. Ils lui fabriquaient des étagères découpées pour sa chambre, de petits chalets, de petites caisses où elle pouvait mettre des fleurs; mais ce n'était jamais cela qu'elle aurait voulu, et elle regardait d'un œil jaloux les brimborions qu'avaient reçus ses frères. Si ses parents caressaient les petits, elle s'éloignait d'un air farouche; elle oubliait que tout à l'heure sa mère venait de l'embrasser en lui disant tendrement : « Ma Babéli, tu n'es pas malade, ma chérie? tu ne souffres pas? je te trouve pâle. Si tu souffres, il faut le dire bien vite, pour que je te soigne, ma chère grande fille! »

Les années s'écoulèrent, et Barbe Cervaz atteignit ses dix-sept ans. Elle était grande et avait l'air d'une femme; mais sa tante, sa grand'mère et les personnes qui l'avaient connue enfant disaient parfois : « C'est singulier, on aurait cru que Barbe deviendrait plus jolie que cela. C'était une si charmante petite fille, qui avait l'air si aimable et qui souriait si gentiment! » La vérité, c'est que Barbe n'était pas jolie du tout, ou du moins pas du tout agréable à regarder; cela tenait à sa physionomie triste et à son air de mauvaise humeur, et aussi à son teint jaune et terne. Rien ne nuit à la fraîcheur du visage comme de se repaître sans cesse de mauvais sentiments.

A force d'être jalouse, de se persuader qu'elle n'était pas aimée, de se tourmenter, de se rendre malheureuse, Babéli avait fini par devenir sérieusement malade; elle perdait ses forces de jour en jour, elle ne mangeait plus, elle ne pouvait plus marcher ni supporter aucune fatigue. Sa tante, qui vint un jour d'été à la maison forestière, demanda à l'emmener sur la montagne. « Nous sommes au chalet maintenant, dit-elle à Gretly, nous allons bientôt commencer les fromages, et cela distraira Babéli; et puis elle sera là-haut en bon air, et je lui ferai prendre de l'exercice, car il faut que j'aille tous les jours visiter

les bêtes dans les pâturages, et je l'emmènerai avec moi dès qu'elle aura repris un peu de force. »

Barbe ne demandait qu'à s'en aller là où Jean et Tony n'étaient pas; le forestier et sa femme la laissèrent aller volontiers, espérant qu'elle se trouverait bien de l'air de la montagne. Quant aux deux petits, ils ne savaient trop s'ils étaient contents ou fâchés de ce départ. Leur mère leur avait toujours dit qu'entre frères et sœurs on doit s'aimer beaucoup, et ils l'aimaient autant qu'ils pouvaient, mais ils ne pouvaient s'empêcher d'avoir un peu peur d'elle, et ils se sentirent délivrés lorsqu'elle fut partie.

La tante Annely avait l'habitude de monter au chalet à pied; mais Babéli n'aurait jamais pu en faire autant: on la porta, et encore fut-elle bien fatiguée en arrivant. La tante la fit coucher: et, le lendemain matin, Babéli, lestée d'une tasse de bon lait où elle avait émietté quelques bouchées de pain, put faire deux cents pas au bras d'un de ses cousins pour aller s'asseoir sous les sapins, sur un rocher couvert de mousse.

Le ciel était pur, le soleil brillant; des gouttes de rosée tremblaient au bout des brins de mousse; quelques insectes bourdonnants rompaient seuls le grand silence de la montagne. Point de chants d'oiseaux : ils ne montent pas à ces hauteurs; de temps en temps seulement le tintement lointain de la clochette suspendue au cou de quelque bélier, ou le bruit rapide du vol d'un aigle. Ce silence, ce calme, cette solitude, cette lumière éblouissante et sereine agirent sur l'esprit tourmenté de la pauvre Barbe, et la portèrent à s'attendrir. Elle pleura, d'abord tout doucement, puis plus fort; et, songeant à ses chagrins, à son père, à sa mère, à sa grand'mère, à tous ceux dans le cœur de qui ses petits frères l'avaient remplacée, elle finit par éclater en sanglots, en s'écriant : « Oh! mourir, mourir! que je serais donc heureuse de mourir! peut-être qu'ils me regretteraient ».

Tout à coup un grand malaise la saisit : un étourdissement, un mal de cœur; la tête lui tournait. Elle étendit les mains pour chercher un appui, et ne put serrer la branche qu'elle tenait; il lui semblait qu'on l'emportait elle ne savait où. Et quand sa tante, jugeant qu'elle était assez restée au grand air,

Barbe faisait à petits pas sa première promenade. (Voy. p. 184.)

vint la chercher sous les sapins, elle la trouva étendue à terre, évanouie.

Des jours qui suivirent, Barbe ne garda aucun souvenir. Au moment où elle revint à elle, deux petites voix chuchotaient dans un coin de la chambre, et la jeune fille entendit et comprit ce qu'elles disaient :

« Ne pleure pas, mon Jean! peut-être qu'elle ne va pas mourir.

« — Oh si! maman est descendue à la maison pour donner de ses nouvelles à papa, qui ne pouvait pas monter ce matin, et elle disait : « Quand je pense que je ne la retrouverai peut-« être plus en vie quand je reviendrai! » Et puis on voit bien d'ailleurs comme ils ont tous du chagrin; ils ne font que pleurer, maman, papa, grand'mère, tante Annely, les cousins, tout le monde. J'ai entendu grand'mère qui disait : « Oh! si le « bon Dieu voulait me prendre, moi qui suis vieille, au lieu « de cette pauvre chérie qui a tant de beaux jours devant elle! » Tu vois : elle voulait mourir à la place de Babéli; et moi aussi, je voudrais bien mourir à sa place!

— Moi aussi! pour ôter le chagrin de maman.... Elle aime mieux Babéli que nous, n'est-ce pas?

— Je crois que oui; parce qu'elle est grande, et puis que c'est une fille, et que maman n'en a qu'une; et puis aussi parce qu'elle est malade....

— Pauvre Babéli! nous ne pourrons plus la voir, dis?

— Non! on l'emportera dans le cimetière, et elle ne reviendra plus : c'est comme cela qu'on est mort. »

Ici le petit éclata en sanglots, et Jean, en voulant le consoler, se mit à pleurer plus fort que lui.

O Babéli! insensée Babéli! dans quelle erreur elle s'était obstinée à vivre depuis dix ans! Comme ils l'aimaient, tous ces cœurs qu'elle avait si longtemps méconnus! Ils auraient voulu donner leur vie pour elle; ils la pleuraient d'avance, tous, jusqu'à ces pauvres petits dont elle avait tant découragé l'amitié, tant repoussé les caresses!

Barbe comprit tout à coup combien elle avait été folle et coupable; et, pénétrée de tendresse et de repentir, elle supplia Dieu

du fond de son cœur de la laisser vivre pour qu'elle pût réparer ses fautes....

« Oh! Jean! dit tout à coup avec effroi le petit Tony, vois, elle pleure! Est-ce que c'est le commencement de mourir? »

Jean ne lui répondit pas : il accourut auprès du lit, et son frère le suivit. Barbe essaya de leur tendre les bras, mais elle était trop faible : à peine put-elle soulever ses mains. Elle leur sourit et avança ses lèvres comme pour leur donner un baiser....

Quinze jours après, Babéli, convalescente, enveloppée dans un grand châle et coiffée d'un bonnet de grand'mère, faisait à petits pas, appuyée sur le bras de sa mère, sa première promenade. Elle avait témoigné le désir d'aller seule avec Gretly revoir la roche où avait commencé sa maladie, et même d'y déjeuner. Mais, au fond, ce n'était pas cela qu'elle voulait. Elle avait choisi cet endroit-là pour ouvrir son cœur à sa mère; et, quand elle fut assise près d'elle, enveloppée de ses bras et appuyée contre sa poitrine, elle se mit à lui faire sa confession, s'accusant humblement et lui demandant pardon. La mère la serrait contre elle et baisait ses cheveux, en lui disant tendrement : « Et puis? dis tout, ma chérie, pour que ce soit oublié et que nous n'y pensions plus jamais! »

Quand elle reprit au bras de sa mère le chemin du chalet, Babéli, en dépit de sa faiblesse, se sentait légère comme un oiseau.

Et maintenant il n'y a pas dans la Suisse entière une jeune fille plus heureuse que Barbe Cervaz.

# AU TEMPS DE LA GUERRE

---

Nous étions réunis, un soir de septembre, dans le salon du compositeur L.... On ne parlait pas d'art ce jour-là : l'armée allemande approchait de Paris.

« Qu'allons-nous faire? dit Gabriel, jeune poète de grand talent.

— Nos malles, parbleu! répondit en ricanant le peintre Max. Comme ce serait gai, de rester dans une ville assiégée!

— Vous, Max, vous êtes étranger, la France n'est pour vous qu'une patrie d'adoption : vous êtes libre de penser que vous ne lui devez rien ; mais nous....

— Eh! mon cher, quand vous vous serez fait tuer, elle sera bien avancée, votre France! Mettez en vers vos sentiments patriotiques : ce sera superbe, et cela enflammera peut-être d'un beau zèle les naïfs qui vous liront, si bien qu'ils endosseront l'uniforme,... vous ferez ainsi des multitudes de soldats qui payeront pour vous. Mais, pour être capable de chanter haut et longtemps, croyez-moi, partez le plus vite possible. Moi, dès demain je quitte Paris. Vous venez avec moi, n'est-ce pas? » ajouta-t-il en se tournant vers le maître de la maison.

Celui-ci se leva. C'était un homme déjà âgé et grisonnant. Il posa sur la cheminée sa pipe, qu'il avait laissée s'éteindre.

« Non seulement je ne pars pas, dit-il, mais je suis allé me faire inscrire. »

Max ricana de nouveau.

« A votre âge, le beau soldat que vous ferez!

— Oh! je sais bien, répondit L..., qu'avec mes cinquante-six ans et mes rhumatismes on ne me mettra pas dans une compagnie de marche; mais je suis capable tout comme un autre de monter la garde, de mourir de faim ou d'être tué par un obus. C'est pourquoi je reste. D'ailleurs je m'appelle, de mon prénom, Joseph, et mon patron m'a donné l'exemple en pareille circonstance. Vous ne connaissez pas l'histoire de mon patron?

— Saint Joseph? dirent quelques-uns. Nous ne voyons pas le rapport....

— Je ne parle pas de saint Joseph, mais d'un Joseph musicien : on peut bien, n'est-ce pas, se choisir un patron dans sa confrérie?... Donc, en 1809, mon patron le musicien, qui avait soixante-dix-sept ans alors, habitait Vienne; et, depuis qu'il n'avait plus la force de conduire un orchestre, il s'était retiré dans une petite maison des faubourgs. L'armée française approchait — tout comme l'armée allemande approche de nous à l'heure qu'il est — et les amis de l'illustre vieillard venaient le presser de fuir. Mais, quoiqu'il ne fût même plus bon à monter la garde, il ne voulut pas s'éloigner. Que lui importait la vie? Il s'agissait bien de vivre, quand sa patrie était envahie, conquise, perdue! A chaque instant il se levait de son fauteuil, et, se traînant jusqu'à son clavecin sur ses pauvres jambes tremblantes, il posait ses mains sur ces touches qu'il avait tant de fois fait résonner de sublimes inspirations. Mais ce n'étaient point les chants religieux de la Création ou des Paroles du Christ, ce n'étaient point les puissants accords de ses symphonies que le musicien retrouvait sous ses doigts : un seul chant, toujours le même, revenait sans cesse et remplissait d'attendrissement ses serviteurs respectueux. C'était l'*Hymne à la Paix*, composé par lui dans un jour d'espérance; et le vieillard, de sa voix brisée par l'âge et par la douleur, en chantait les premières paroles : *Dieu! sauvez l'empereur François!*

« La ville fut attaquée; des obus tombèrent jusque dans le jardin du grand artiste. Alors ses domestiques eux-mêmes, jusque-là soumis, veulent l'entraîner; mais il résiste, les rassure, et,

confiant dans l'inviolabilité du génie : « Pourquoi tremblez-vous? leur dit-il. Aucun mal ne peut arriver là où se trouve Joseph Haydn! »

La voix de notre ami s'était élevée et résonnait, pleine d'enthousiasme. Nous nous étions rapprochés : quand il nous vit debout autour de lui, émus et attentifs, il reprit le ton de calme plaisanterie qui lui était habituel.

« Haydn mourut quelques jours après, de maladie, d'émotion, de chagrin ou de vieillesse, je ne sais; mais ce ne fut toujours pas de peur. Et vous comprenez bien qu'en fait de patriotisme je ne vais pas, à l'heure qu'il est, me laisser battre par un Allemand.... C'est comme Kœrner, ajouta-t-il en lançant un regard du côté de Gabriel; il composait des vers guerriers, ce qui ne l'a pas empêché de se faire tuer.... »

La porte s'ouvrit, et Paul entra.

« Paul ici! Et Rome? et tes tableaux?

— Je les ai laissés en bon état, répondit Paul tranquillement. J'ai appris qu'on armait la garde nationale de Paris, et comme j'en suis, me voilà!

— Que dites-vous de cela, monsieur Max? » s'écria L... avec un ton de triomphe. Max ne répondit pas : il était parti sans bruit, pressé sans doute de faire ses malles.

. . . . . .

Après la bataille de Champigny, je fus désigné pour aller relever les blessés et enterrer les morts, et L... fit aussi partie de cette triste expédition. Comme nous enlevions des cadavres auxquels on venait de creuser une fosse, la tête pâle d'un jeune mobile, qui s'était trouvé enfoui sous les morts, attira mes regards.

« Gabriel! mon pauvre ami! » m'écriai-je en me jetant à genoux près de lui.

L... le contemplait, la figure contractée.

« Un trou dans la poitrine,... une main brisée,... c'est fini! Et c'est peut-être moi qui l'ai envoyé là! » me dit-il d'une voix où l'on sentait des sanglots.

Gabriel rouvrit les yeux; il nous reconnut et essaya de nous sourire.

« Il vit! s'écria mon compagnon.

— Presque plus! murmura le pauvre Gabriel.... Adieu.... C'est égal, le vieux Haydn avait raison.... Kœrner.... La patrie.... Je suis content! »

Un tressaillement d'agonie passa sur ses traits. Il fit un effort, leva vers le ciel sa main sanglante, et cria : « Dieu! sauvez la France! »

. . . . . .

Nous lui creusâmes une fosse à part.

# DEUX AMIS

IMITÉ DE L'ITALIEN

---

A une portée de fusil du village de Manzinello se trouvait, il y a bon nombre d'années, une maison de paysans, toute vieille et délabrée. Le terrain ne manquait pas à l'entour; devant la maison il y avait un petit jardin entouré d'une palissade; par derrière, une cour avec une mare où barbotaient des canards, et un fumier où picoraient des volailles, et, au delà, des champs cultivés : les habitants auraient dû être à leur aise! Pourquoi donc la palissade, raccommodée en vingt endroits, avait-elle encore des trous? pourquoi poussait-il de mauvaises herbes dans les allées du jardin? pourquoi les champs ne promettaient-ils qu'une si maigre récolte? Les laissait-on manquer d'engrais? ou les habitants de la ferme étaient-ils paresseux ou prodigues? C'est péché de laisser dépérir ainsi le bien du bon Dieu!

Ah! pourquoi! C'est qu'un homme n'a jamais que deux bras, voyez-vous; et deux bras, si forts et si alertes qu'ils soient, ne peuvent jamais faire qu'une certaine dose de travail. Et Dominique, le fermier, n'avait que ses deux bras pour cultiver les terres, soigner le bétail, rentrer les récoltes et faire vivre sa femme, ses enfants et ses trois sœurs. Ce n'était vraiment pas assez!

Il y avait dix ans, on n'aurait jamais cru que les choses tourneraient ainsi. Les Sentarelli étaient alors en pleine prospérité; leur ferme était florissante, et on n'aurait pas trouvé dans tout le pays de plus belles récoltes, de champs mieux cultivés, de bêtes mieux portantes que les leurs. Dans ce temps-là, la famille se composait du père Sentarelli, déjà vieux, mais robuste, de sa femme, de ses deux fils et de trois filles, venues au monde longtemps après leurs frères. Trois hommes dans la maison! c'était de quoi tenir la ferme en bon état. Aussi n'avait-on point vu d'inconvénient à ce que Dominique, le fils aîné, se mariât avec une brave fille des environs, une bonne travailleuse, elle aussi : on n'avait pas peur des enfants qui pouvaient venir.

Les enfants étaient venus; mais le malheur était venu aussi. D'abord le fils cadet était mort, tué par une mauvaise fièvre qui régnait souvent dans le pays pendant l'été; sa mère, qui avait pris son mal en le soignant, était devenue faible et dolente, et ne lui avait pas survécu plus d'une année; et le vieux père, moitié de chagrin, moitié de vieillesse, s'en était allé, lui aussi. Et Dominique était resté seul d'homme dans la maison.

Ce n'était pas qu'il manquât d'aides de bonne volonté; mais la bonne volonté ne fait pas la force, et sa femme avait bien assez d'ouvrage avec ses enfants à soigner, le linge à laver et la polenta à surveiller : elle ne pouvait pas aller travailler aux champs. Les trois fillettes n'étaient pas bonnes à grand'chose, excepté l'aînée, Lucie, qui atteignait ses quinze ans et qui avait tout le courage d'une femme; mais, malgré tous leurs efforts, chaque jour il restait un peu d'ouvrage qu'on n'avait pas pu faire et qu'il fallait remettre au lendemain; et en trois ans la ruine et la misère furent à la porte....

Ce fut un triste jour pour le pauvre Dominique, que celui où il s'aperçut qu'il n'avait pas de quoi faire vivre sa famille jusqu'au retour de la belle saison. Plus d'argent, et pas assez de provisions! Que faire? Il y pensa longtemps; il ne put trouver rien à vendre, si ce n'est, hélas! sa dernière paire de bœufs! Triste ressource! car, sans bœufs, comment labourerait-il

l'année suivante? On aurait gagné de mourir de faim un an plus tard! C'est ce que se disait Dominique, en guidant tristement ses bœufs sur la route d'Udine, par une brumeuse matinée de janvier. Il faisait froid, et le fossé qui bordait la route était gelé, ainsi que les branches des arbres et toutes les brindilles des buissons, habillées par l'hiver de givre blanc qui n'aurait demandé qu'à briller au soleil; mais le soleil ne se montrait point.

Dominique arriva à Udine. C'était jour de foire et marché aux bestiaux. Le pauvre garçon, étourdi par cette foule de gens et de bêtes, chercha une place libre où il pût s'installer avec ses bœufs; et, quand il l'eut trouvée, il y resta immobile, debout, un bras passé dans les grandes cornes d'un de ses vieux compagnons de travail. Tout ce bruit, toute cette animation qui ressemblait à de la gaieté, le rendait encore plus triste, et sa mine n'attirait pas les acheteurs. Deux ou trois fois il s'en présenta qui dirent : « Belles bêtes, mais bien maigres! » et qui lui offrirent de ses bœufs un prix dérisoire. La journée passa, le champ de foire se vida peu à peu. La nuit venait; Dominique voyait les groupes se disperser, il entendait les bouviers qui s'appelaient gaiement, au sortir de l'auberge où ils étaient allés se restaurer avant de se remettre en route; il écoutait les doux mugissements de leurs bêtes, qui se perdaient peu à peu dans le lointain,... il ne fallait plus attendre les acheteurs. Allons! les bœufs n'étaient pas vendus : il n'y avait qu'à les ramener au logis. Et Dominique, les touchant doucement, les guida vers la route de Manzinello.

Il ne les avait pas vendus! Il ne rapportait point d'argent; il allait retrouver la misère assise à son foyer, et pourtant il était presque joyeux. Il les ramenait à l'étable, ses bons bœufs, ses chers compagnons de travail! Ils étaient nés dans la famille; ils avaient grandi en broutant l'herbe de ses prés; c'était son père qui les avait dressés, et jamais il n'en avait dressé de meilleurs; ils connaissaient, à la voix et au pas, tous les habitants de la maison, jusqu'aux deux petits enfants, qui grimpaient sans peur sur leur cou et s'y tenaient cramponnés à leurs grandes cornes. C'étaient des amis : est-ce qu'on vend ses amis?

Dominique ne comprenait plus comment il pouvait avoir eu l'idée de les vendre.

Ainsi songeant, Dominique était sorti d'Udine, et il pressait le pas de ses bœufs ; car il faisait froid, et une aigre bise du nord-est s'était mise à souffler et le glaçait jusque dans les os. Dominique jeta sur ses épaules une vieille casaque et se l'attacha au cou par le seul bouton qu'elle possédât

A quoi tiennent les choses de ce monde! Le bouton n'était cousu que par deux ou trois fils : au bout de cent pas, les fils se rompirent, et la casaque glissa des épaules de Dominique. « Maudit bouton! se dit-il : comment vais-je faire? Ah! avec une chevillette de bois!... » Et il chercha au bord de la route un arbre ou arbuste où il pût se tailler une chevillette.

Au bord de la route il y avait un fossé, et, au delà du fossé, un talus couronné d'une haie vive. Il y avait de l'eau dans le fossé; mais cette eau était gelée, et la glace craqua sans se rompre sous le pied de Dominique. Il coupa un rameau; et à ce moment il aperçut à ses pieds, sur la glace du fossé, un objet sombre : il se baissa pour le ramasser.

« On dirait une blouse;... que c'est lourd!... Oui, c'est bien une blouse : mais qu'est-ce qu'elle a donc dans les manches? Elles sont dures et bourrées comme des mortadelles.... Voyons un peu : on les a ficelées par en haut et par en bas.... De l'argent! »

Oui, c'étaient des pièces d'argent; et Dominique en fit des yeux tout ronds. Il reficela bien vite la manche, et se remit en route, chargé de la bienheureuse blouse. Ce trésor, qui lui tombait pour ainsi dire du ciel, lui avait troublé les idées, et il s'en allait, pensant tout bas :

« Combien peut-il y avoir là dedans? C'est tout pièces d'argent, bien sûr,... il y en a pour des mille et des cents.... Ah! mes bons bœufs, je ne songerai plus à vous vendre! Je vais prendre des ouvriers, remettre les terres en bon rapport, réparer la maison, racheter du bétail, des outils, des provisions.... A la prochaine récolte je serai riche! Je pourrai même prendre à bail la ferme de la Quercia, dont les champs touchent aux miens.... Je peux m'étendre : je n'ai pas peur que le pro-

priétaire me donne congé, maintenant! Je doterai mes sœurs, je leur choisirai de bons maris; je donnerai de l'argent pour réparer l'église. Et le mur de l'école, et la maison du maître! Ce pauvre M. Sparacarta est vraiment trop mal logé : il faudra que je fasse quelque chose pour lui. Le four du village a aussi grand besoin de réparations; et la fontaine! elle ne donne vraiment pas assez d'eau : il faudra y voir. Dans dix ans je serai le plus gros fermier du pays; M. le curé, M. le maire et tant d'autres qui ne me regardent seulement pas, me salueront les premiers.... »

Trapp, trapp, trapp! Un pas précipité résonne sur la terre gelée, et un homme, qui accourt aussi rapide que le vent, s'arrête tout haletant devant Dominique.

« Eh! l'ami! n'auriez-vous point vu sur la route une blouse, avec de l'argent plein les manches?

— Une blouse? répète Dominique.

— Oui, une blouse. Ah! mon ami, je suis ruiné, je suis perdu, je n'ai plus qu'à me pendre à un arbre, si je ne la retrouve pas! J'aurai ruiné mon patron, un si brave homme! et sa femme qui me traite comme si j'étais son fils, et ses enfants, les pauvres chers petits! Pensez donc! Il m'a envoyé à la foire à Udine, pour vendre deux paires de bœufs. Je les ai très bien vendus; et comme on m'a payé en argent blanc, et que je ne savais où le mettre, je l'ai empilé dans les manches de ma blouse, en les ficelant bien. Et puis, comme j'avais peur d'être volé, je n'ai pas voulu m'en retourner seul, et j'ai attendu le soir pour m'en aller avec des charretiers qui passaient par chez nous. La blouse était très lourde, je l'ai mise sur une des charrettes. Tout à l'heure nous arrivons à l'entrée du chemin qui va chez mes maîtres; le charretier arrête ses bêtes, me donne une poignée de main; je vais pour reprendre ma blouse,... elle n'y était plus! Je cours depuis ce temps-là pour la retrouver; mais il faisait encore grand jour : quelque voleur l'aura prise. Ah! misérable que je suis! »

Tout en parlant, le pauvre diable s'arrachait les cheveux, pleurait, sanglotait; c'était pitié de le voir.

« Allons, allons, consolez-vous, lui dit Dominique : la voilà,

votre blouse. Il n'y manque pas un écu; je lui ai seulement tâté le pouls par ici, pour voir ce qui la rendait si lourde. »

Le pauvre garçon resta muet; puis il sauta au cou de Dominique.

« Ah! mon ami! mon bienfaiteur! mon sauveur! Avez-vous besoin de quelqu'un qui se fasse tuer pour vous? me voilà! Il me semble que je ressuscite! Voulez-vous être mon ami? Je m'appelle Valentin, et je suis un honnête garçon, quoique pauvre et sans famille.

— Moi, je m'appelle Dominique Sentarelli; j'ai une famille, mais je n'en suis pas plus riche pour cela.

— Avez-vous besoin d'argent, mon ami? Prenez, prenez de celui-là; mon patron me doit plusieurs années de gages : je les laisse chez lui, moi je n'ai besoin de rien, vous comprenez! Il me fournit la polenta et tout le reste. Prenez! Je n'ai personne à qui le donner : cela me fera plaisir. »

Mais Dominique ne voulut rien prendre. Les folles visées de tout à l'heure, ses châteaux en Espagne n'avaient été que des rêves de son cerveau fatigué; au fond, c'était un honnête homme, incapable de s'approprier le bien d'autrui. Mais il se repentait comme d'un vol de n'avoir pas tout d'abord songé à chercher le maître de la blouse; il était heureux d'avoir fait cesser la peine de Valentin, et il lui semblait qu'accepter de l'argent lui gâterait son plaisir.

Les deux nouveaux amis s'en revinrent ensemble; et Valentin, qui était d'un naturel expansif, raconta toute son histoire à Dominique. Elle n'était pas compliquée, du reste. Valentin n'avait point de parents, ou du moins il ne les avait jamais connus; il avait été déposé à l'hospice d'Udine, d'où on l'avait envoyé en nourrice à la campagne. Plus tard l'hospice l'avait placé comme petit berger, et, les années venant, il avait appris tous les travaux des champs. Maintenant il était valet de ferme, et ses maîtres le traitaient bien : il se trouvait heureux et n'avait point de soucis. A l'entrée d'un chemin creux, son histoire étant finie, il prit congé de Dominique, en lui promettant d'aller le voir à Manzinello : on était dans la morte saison, et il avait assez de loisirs.

Il vint dès le lendemain; et il n'était pas là depuis une heure, qu'il avait déjà mis toute la maison en joyeuse humeur. Avec son couteau, un brin de fagot et un bout de planche, il avait fabriqué des joujoux aux enfants; il racontait des histoires et exécutait des tours d'adresse à faire pâmer de rire les trois jeunes sœurs; il aidait la femme à son ménage, tout en répétant de cent manières combien il était reconnaissant à ce bon Dominique, qui lui avait rendu plus que la vie la veille au soir.

Dominique n'était pas là; aussi Valentin réussit-il à tirer de la femme et des jeunes filles l'aveu de leur triste situation. On n'avait pas vendu les bœufs : certes toute la famille avait été joyeuse de les revoir, les bonnes bêtes; mais enfin il ne restait pas à la maison de quoi vivre jusqu'aux récoltes de printemps.... Et puis, quand même on atteindrait le printemps, est-ce qu'on serait tiré d'affaire pour cela? Les bras de Dominique, aidés de ceux de Lucie, l'aînée de ses sœurs, qui travaillait tant qu'elle avait de force, ne pouvaient suffire à cultiver les terres; le bail touchait à sa fin, et sûrement le propriétaire refuserait de le renouveler : il les mettrait à la porte, et alors que deviendraient-ils? Et puis quelle honte! Il y avait deux cents ans que, de père en fils, les Sentarelli tenaient la ferme : Dominique mourrait de chagrin, bien sûr.

Valentin écoutait tout cela, non sans interrompre les pauvres femmes par des gestes animés et par des exclamations qui s'adressaient à tous les saints du paradis. Et quand elles n'eurent plus rien à lui dire, son parti était pris, et il savait ce qu'il avait à faire. Dominique l'avait sauvé, il sauverait Dominique; il ne fallait que des bras et de l'argent! eh bien, il en avait, des bras et de l'argent! et il les offrait de grand cœur. Il ne demeurait pas loin; dès qu'il aurait du loisir, il viendrait aider son ami; on prendrait des journaliers, on rachèterait du bétail, et tout irait bien.

Il le fit comme il le disait; il prêta son argent, que Dominique ne put pas refuser; et la maison reprit peu à peu un air de prospérité. Les récoltes furent belles cette année-là : on put racheter du bétail et ne plus laisser de champs en friche : grâce à Valentin, les mauvais jours étaient passés.

Il venait souvent à la ferme ; il y venait pour aider aux travaux, dès qu'il avait achevé son propre ouvrage ; il y venait les jours de fête, pour se réjouir avec tous les Sentarelli, petits et grands, qui l'accueillaient comme s'il eût été de la famille. Comme il se trouvait bien là ! Certes, chez ses maîtres, il était bien traité, car on faisait grand cas de lui ; mais ce n'était pas la même chose. Chez Dominique il se sentait aimé ; il y trouvait une famille, lui qui n'en avait jamais eu, et son cœur s'y épanouissait à l'aise. Les enfants étaient si gentils ! leur mère était si bonne ! et les trois jeunes sœurs donc ! on n'avait jamais vu de jeunes filles plus gaies, plus travailleuses et plus douces. Lucie surtout, l'aînée, quelle vaillante fille ! jamais elle ne se reposait : quand elle avait fait tout l'ouvrage nécessaire, elle cherchait ce qui pourrait bien faire plaisir à sa belle-sœur, à ses neveux, et elle leur préparait sans cesse des surprises. Valentin l'y aidait ; à eux deux ils complotaient toujours quelque chose, et prenaient l'habitude de se plaire ensemble. Quand les travaux de Valentin ne lui avaient pas permis de venir de toute la semaine, Lucie devenait toute sérieuse ; et lui, pendant ce temps-là, songeait au dimanche et le trouvait bien long à venir. Tout en bêchant la terre ou en soignant ses bêtes, il pensait à Lucie, et il revoyait dans son idée ses yeux noirs et ses dents blanches qui riaient, et ses grandes tresses noires rattachées autour de sa tête avec des rubans rouges. Toutes les filles du pays se coiffaient ainsi ; mais il n'y en avait pas une à qui cela allât aussi bien qu'à Lucie ; du moins, c'était l'opinion de Valentin.

Cela dura ainsi tout l'été, puis tout l'hiver ; et l'intimité entre Valentin et la famille de Dominique se resserra encore aux longues veillées ; de plus en plus, le jeune homme se sentait chez lui à la ferme des Sentarelli. Il ne se demandait pas si ce bonheur devait avoir une fin.

Un jour de printemps, Valentin, qui était allé à la ville faire une commission pour son patron, s'en revint le soir avec une troupe de jeunes gens de Manzinello et des villages d'alentour. L'un d'eux tenait un gros bouquet de belles fleurs ; les autres le complimentaient sur son bouquet et lui demandaient d'où il lui venait et ce qu'il en voulait faire.

« Je l'ai acheté à Udine, répondit-il. Voyez ces fleurs-là ! il n'en pousse pas de pareilles dans les bois ni dans les prés. Ce sont des fleurs de la ville, des fleurs de jardinier. Et je le donnerai à la plus jolie fille de Manzinello, si elle veut bien me promettre de danser avec moi le dimanche des palmes ! »

Les autres se mirent à rire.

« Eh ! Renzo ! on voit que tu es devenu un grand garçon, tu ne vas plus jouer à la marelle avec les enfants, et tu parles de danser et de donner des bouquets aux jolies filles. Et à qui donneras-tu celui-ci ? A Menica ? »

Le jeune homme fit la moue.

« Elle est trop grande !

— A Luisella ?

— Elle est trop grimacière !

— A Marietta ?

— Elle est trop sotte !

— Quel garçon difficile ! A qui donc ?

— Vous ne devinez pas ? A Lucie, la sœur de Dominique Sentarelli. »

Il y eut un moment de silence ; puis une voix dit qu'après tout, ce garçon n'avait pas si mauvais goût, et que Lucie était vraiment une jolie fille. Et chacun se mit à faire l'éloge de Lucie, de sa bonté, de son courage, de sa patience, de sa belle humeur ; et le jeune Renzo en paraissait tout triomphant.

Valentin ne disait rien. Il n'avait jamais remarqué Renzo jusque-là ; il se le rappelait petit garçon, et il lui semblait que c'était d'hier, polissonnant avec les gamins du village ; puis il l'avait perdu de vue, et il y avait bien un an qu'il ne l'avait rencontré. Maintenant il le regardait et ne pouvait s'empêcher de reconnaître que c'était un beau garçon, bien découplé, droit et mince comme un peuplier, et solide comme un jeune chêne. Une jolie figure, avec cela, un air franc et ouvert, un bon sourire ; il devait avoir un bon caractère. Quel âge avait-il ? Dix-neuf ou vingt ans ? Lucie en avait dix-huit.... Les parents de Renzo étaient à leur aise ; ils vivaient sur leur propre bien.... Lucie serait riche,... elle ne manquerait jamais de rien, dans cette maison-là.... Tandis que lui ! Oui, il se l'avouait à pré-

sent, il aimait Lucie, et il avait espéré, avec le temps, quand il aurait pu mettre un peu d'argent de côté.... Mais quelle folie! Il n'avait pas de maison, pas de parents : où conduirait-il sa femme? Louer une pauvre chambre, et aller en journée, voilà le triste sort qu'il avait à lui offrir. Pauvre Lucie! un ennemi ne pourrait pas lui souhaiter pis! Il valait bien mieux qu'elle épousât Renzo,... il était riche, et il avait l'air d'un bon garçon,... elle serait heureuse....

Le dimanche suivant, on ne vit point Valentin chez les Sentarelli; aussi ce fut un triste dimanche. Le second fut bien plus triste encore, et le troisième donc! Qu'est-ce que cela voulait dire? On sait bien qu'au printemps il y a beaucoup à travailler dans les champs, et il était tout simple que Valentin ne pût pas venir dans la semaine. Mais le dimanche! « Serait-il malade? » disait Dominique; et sa femme reprenait : « Il n'est pas possible qu'il soit fâché contre nous! » Un des petits enfants dit, sans y entendre malice : « Peut-être qu'il va se marier, et qu'il passe ses dimanches chez sa fiancée? » Lucie devint toute pâle et sortit, pour que personne ne pût lui parler et lui demander son avis sur la disparition de Valentin.

Il se passa encore deux dimanches, et Valentin ne parut pas. Les commères de Manzinello commençaient à dire à Dominique et à sa femme : « Comme Lucie a mauvaise mine! elle dépérit à vue d'œil, la pauvre enfant! A-t-elle la fièvre, ou bien du chagrin? — Ce n'est rien, répondaient-ils, un peu de fatigue, elle a trop travaillé; cela se remettra avec du repos. » Mais ils étaient inquiets de la voir si triste.

Elle rentra à la ferme, tout à fait désolée, un jour qu'elle était allée faire une course du côté où demeurait Valentin. Elle avait rencontré une femme qui servait les mêmes maîtres que lui, et elle lui avait demandé « si leur valet de ferme n'était point malade. — Malade, lui! répondit la servante; il n'y paraît guère, car il travaille comme quatre. Ce matin encore, il fendait des souches : il fallait voir les coups qu'il leur donnait! on aurait dit que ces souches lui avaient fait tort, à la façon dont il se vengeait sur elles. » Lucie répéta cela à son frère en pleurant. « Il n'est pas malade et il ne vient plus, disait-elle : c'est

qu'il ne veut plus nous voir! Nous ne lui avons rien fait, pourtant! » Dominique consola Lucie du mieux qu'il put; puis il prit son bâton et sortit.

Il s'en alla tout droit chez les maîtres de Valentin, et s'informa de l'endroit où travaillait le jeune homme. Il le trouva dans la vigne, où il liait les jeunes plants à leurs échalas.

Valentin parut tout troublé en le voyant.

« Voilà bien longtemps que nous ne t'avons vu, lui dit Dominique; et je suis venu pour savoir s'il est bien vrai que tu nous aies abandonnés, sans dire seulement pourquoi. Mais, Seigneur, que t'avons-nous fait? Est-ce que tu t'es trouvé offensé par un des miens? par moi-même?

— Oh non! oh non!... Ne le prends pas en mauvaise part, Dominique; je suis un malheureux,... mais je vous aime, et je vous aimerai toujours.

— Tu nous aimes? Jolie façon d'aimer! Voilà plus d'un mois que tu nous as donné congé, sans t'inquiéter de ce que nous allions devenir.... Et toute la maisonnée brame après toi; on te regrette tant que le jour dure, on rêve encore de toi la nuit; les petits pleurent leur ami Valentin; moi, je suis comme un corps sans âme; et ma sœur, la pauvre petite,... que t'a-t-elle fait, pour que tu veuilles la faire mourir de chagrin? car elle en prend tout le chemin, tu peux m'en croire. Moi qui te considérais déjà comme mon frère! Valentin, c'est bien mal à toi.

— Oh! ne dis pas cela! C'est pour elle, c'est pour son bien, pour votre bien à tous, que j'ai renoncé à aller chez toi.

— Mais que me contes-tu là? Vous vous êtes donc disputés tous les deux?

— Oh! jamais!

— Voyons, parlons franchement : aimes-tu Lucie, oui ou non?

— Si je l'aime! Voilà : je me suis aperçu que je l'aimais trop,... je suis un pauvre diable, je ne peux lui offrir que la misère,... je ne veux pas qu'à cause de moi elle perde une bonne occasion....

— Mais, si vous vous aimez, la voilà, la bonne occasion! Pourquoi en attendre une autre?

— Mais je n'ai que mes bras, Dominique! Louer une chambre pour l'y mettre, et m'en aller en journée de mon côté pendant qu'elle irait du sien, ce serait comme si je la volais de tout le bien-être qu'elle peut avoir avec un autre.... Renzo la conduirait dans une riche maison; il a des parents, des terres : il n'y a pas de risque que la polenta manque jamais chez lui. »

Dominique lui prit la main.

« Écoute-moi, Valentin, et ne te laisse pas tromper par ta générosité. Sois mon frère; nous y gagnerons tous les deux, et moi plus que toi peut-être. Dieu m'a repris mon frère, et tous nos malheurs sont venus de là ; mais j'ai cru qu'il voulait me le rendre, et finir notre misère, quand j'ai vu que tu aimais Lucie et que Lucie t'aimait. Épouse-la, viens habiter notre maison. Je t'offre ce qui te manque, une famille qui t'aimera, plus que si tu en étais par le sang, car à notre amitié s'ajoutera la reconnaissance. Toi, par ton travail, tu nous sauveras de la ruine. Je ne puis te rendre l'argent que tu m'as prêté; mais je partage avec toi tout ce que je possède. Aide-moi, mon cher Valentin, à élever mes pauvres enfants; ils seront les tiens, et ils te nourriront dans ta vieillesse : devenons frères, veux-tu? »

Valentin se jeta dans ses bras.

Il y a bien longtemps que ces choses se sont passées. Si vous allez dans le village de Manzinello, vous verrez, près du pont, au bord de la petite rivière, une maison de paysans, propre et soignée à faire envier le sort de ses habitants. Les rosiers du Bengale la revêtent de leur vert feuillage et de leurs fleurs purpurines; un jardin bien cultivé s'étend à droite et à gauche, le long de la rivière: la cour, où s'agite tout un peuple emplumé, laisse voir de hautes meules de foin et de paille au sommet desquelles se dresse une girouette. De beaux enfants jouent sur le seuil de la maison; des hommes robustes vont et viennent, leurs outils sur l'épaule, guidant la charrue ou déchargeant les charrettes; de jeunes garçons conduisent les bêtes, et jamais bétail ne fut plus reluisant de prospérité que celui des Sentarelli : car c'est la maison des Sentarelli, et la famille s'est si bien accrue, qu'il a fallu arrondir les terres. Ils en sont propriétaires maintenant, et ils n'ont pas besoin d'étrangers pour tenir leur

domaine en bon état : ils se suffisent à eux-mêmes, et vivent heureux, sous l'autorité paternelle de deux vieillards, les deux chefs de la famille, deux amis, aussi tendrement unis aujourd'hui que le jour où Dominique a dit à Valentin : « Soyons frères! »

# VOYAGE DE NOCES

---

M. et Mme de Clerbois étaient arrivés la veille à Paris; mariés depuis huit jours, ils commençaient leur voyage de noces. On devait s'arrêter quelque temps à Paris, et puis aller en Italie, ou en Algérie, ou en Espagne, ou ailleurs; on a le choix quand on possède une bourse bien garnie et qu'on n'a rien à faire. Monsieur était sérieux, comme il convient à un homme qui s'essaye au métier de mentor; madame était joyeuse comme un oiseau échappé de sa cage, ou comme une pensionnaire libérée. Il y avait à peine deux mois, en effet, qu'elle avait quitté sa pension et sa robe d'uniforme pour venir chez son tuteur, qui avait arrangé son mariage avec M. de Clerbois. Maintenant elle commençait le voyage de la vie comme on commence un voyage de plaisir, en faisant des projets à la douzaine. On les réaliserait ou on ne les réaliserait pas, n'importe! on aurait toujours eu le plaisir de les faire.

Pour le moment, elle ordonnait, et M. de Clerbois obéissait; il l'écoutait, content de la trouver si gaie, étudiant son caractère dans ses étonnements, dans ses saillies, dans ses désirs, dans les opinions qu'elle exprimait. Il ne la connaissait pas encore beaucoup; il savait qu'elle avait de l'esprit, et dans diverses circonstances il s'était convaincu qu'elle avait bon cœur; cela suffisait pour qu'il n'eût pas d'inquiétude sur l'avenir.

« Nous verrons ceci, et puis ceci, et puis cela, disait-elle; nous irons ici, nous irons là; je grille de voir l'Opéra et le Théâtre-Français, et d'entendre les concerts du Conservatoire. Où joue-t-on *Carmen*? j'ai chanté des morceaux de *Carmen* qui sont charmants : vous me mènerez entendre *Carmen*, n'est-ce pas? Quand nous aurons bien voyagé et vu beaucoup de choses, nous choisirons l'endroit où nous devons demeurer; car il faut bien demeurer quelque part. Paris me ravit! il faudra avoir un appartement à Paris; nous nous y amuserons tout l'hiver, et au printemps nous irons voir pousser les feuilles à Clerbois, ou chez moi, à Montsablon; quand il fera très chaud, nous partirons pour le bord de la mer; et puis nous voyagerons en automne. Je crois que ce sera très bien arrangé comme cela. Il faudra qu'on s'amuse beaucoup chez nous, qu'on joue la comédie, qu'on fasse de la musique, des dîners. Pas trop de chasse; les chasseurs rentrent fatigués, et le soir ils ne sont bons qu'à dormir. Oh! les jolies statuettes! arrêtons-nous pour les voir. Comme c'est charmant, Paris! on ne peut pas faire un pas sans rencontrer quelque chose de joli. »

Mme de Clerbois babillait ainsi au bras de son mari, en errant à l'aventure dans les rues; car elle n'avait pas voulu prendre de voiture, sous prétexte qu'il faut aller à pied pour tout voir. Comme elle n'était jamais venue à Paris, tout y était nouveau pour elle, et c'était charmant, disait-elle, de voir les choses curieuses à mesure qu'elles se présentaient, sans combiner de programme. Elle allait donc, s'arrêtant à un magasin de nouveautés ou d'objets d'art, visitant une église, entrant dans un musée, et enchantée de tout ce qu'elle voyait.

Sa fantaisie lui fit prendre une rue solitaire.

« Cela nous changera un peu », dit-elle à son mari.

Peut-être commençait-elle à être fatiguée de la foule et du bruit.

« Maman! j'ai faim! » dit tout à coup presque à son oreille une voix d'enfant, plaintive et gémissante. Mme de Clerbois se tourna vivement. Une femme misérablement vêtue portait dans ses bras un enfant chétif et pâle; c'était lui qui se plaignait de la faim. La pauvre femme pencha son visage vers lui et l'em-

brassa tendrement; puis elle sourit à une petite fille de sept à huit ans qui marchait auprès d'elle, en la tenant par son tablier. Son sourire était si triste que Mme de Clerbois en eut envie de pleurer. Elle mit la main à sa poche pour chercher son porte-monnaie; mais un nouveau regard à la pauvre femme l'empêcha de lui offrir une aumône : elle n'avait pas du tout l'air d'une mendiante. Elle marchait vite d'ailleurs, et elle avait déjà dépassé Mme de Clerbois, qui la vit s'arrêter au bout de la rue, pousser une porte et entrer dans une maison. Presque au même moment, la même porte se rouvrit et laissa sortir un vieillard qui marchait à pas indécis, conduit par un chien qu'il tenait en laisse. Puis le choc d'une béquille fit retentir le pavé, et deux jeunes garçons, dont l'un était boiteux, vinrent, eux aussi, pousser la même porte, qui ne restait jamais close deux minutes de suite, tant elle livrait passage à de nombreux allants et venants, tous pauvres et souvent infirmes.

« Quelle est donc cette maison-là? » demanda Mme de Clerbois à son mari.

Il lui montra du bout de sa canne un écriteau noir enchâssé dans la muraille, et elle lut : *Bureau de bienfaisance.*

« Ah! » dit-elle pensive. Elle s'arrêta, regarda un instant la porte; puis, entraînant son mari :

« Entrons là! reprit-elle d'un ton décidé.

— Quelle fantaisie! » répondit-il en riant.

Il la suivit pourtant, et les clients du bureau de bienfaisance furent bien étonnés de voir arriver parmi eux une belle jeune femme en élégante toilette. Mais elle ne songeait guère à ce qu'ils pouvaient penser d'elle; elle regardait ces femmes assises sur un banc, attendant leur tour, ces vieillards, ces enfants aux figures chétives; elle n'avait jamais vu tant de misères réunies. Le garçon boiteux s'était assis, il avait l'air fatigué; son petit frère était près de lui; la femme que Mme de Clerbois avait suivie était là aussi : son enfant, intimidé de se voir en si nombreuse compagnie, n'osait plus se plaindre tout haut, mais la faim se lisait sur son visage et sur celui de la mère encore plus.

Mme de Clerbois resta là, regardant et écoutant. Chacun des

Le garçon boiteux s'était assis.

misérables s'approchait à son tour d'un large guichet, donnait quelques explications, et s'en allait emportant un secours, des bons de pain, de bouillon, de charbon ; ils se hâtaient de sortir, et la jeune femme pensa que tous avaient sans doute laissé au logis des affamés qui les attendaient.

« Maman, j'ai faim ! » murmura en pleurant l'enfant de la pauvre femme que Mme de Clerbois avait suivie : sa faim était plus forte que sa timidité.

« Chut ! mon chéri ; tu auras de bon lait tout à l'heure ! » répondit sa mère en le serrant tendrement contre elle. Son tour était venu ; elle alla recevoir son aumône, et sortit.

« Pauvre mère ! dit Mme de Clerbois à son mari. Suivons-la ; je voudrais voir où elle va. »

Elle n'alla pas loin ; à la première crèmerie, elle entra, fit servir à ses deux enfants du lait chaud et du pain, et les regarda manger du même air que si elle se fût rassasiée elle-même. Elle ne mangea rien pourtant, et, dès que les petits eurent fini, elle reprit sa route.

Mme de Clerbois serra le bras de son mari :

« Je voudrais bien lui parler,... je n'ose pas.... Parlez-lui, vous, mon ami, je vous en prie !

— Vous êtes une bonne petite femme, ma chère.... mais je suis tout aussi embarrassé que vous, je vous assure.... Bah ! un homme doit être brave.... Madame !... madame ! s'il vous plaît ! Voilà ma femme qui désirerait vous parler. »

La pauvre femme s'arrêta tout étonnée.

« Qu'y a-t-il pour le service de madame ? Madame a-t-elle de l'ouvrage à me donner ?

— Oui ! c'est cela ! » répondit vivement Mme de Clerbois.

Seulement, comme elle ne savait pas quel ouvrage elle pouvait lui donner, elle balbutia, devint rouge comme une pivoine, et finit par lui dire, d'un air confus :

« Non ! ce n'est pas cela,... c'est-à-dire, je ne demande pas mieux que de vous donner de l'ouvrage,... mais je vous ai suivie parce que le petit disait qu'il avait faim ;... cela m'a fait de la peine,... j'aime beaucoup les enfants.

— Que Dieu vous en donne, madame ! vous n'aurez pas le

chagrin de les entendre crier la faim! repartit la pauvre femme. Moi, il n'y a pas longtemps que j'ai ce chagrin-là ; c'est depuis que mon mari est malade.... Ils disent que c'est Paris qui ne lui vaut rien ; il se guérirait à la campagne ; mais nous ne pouvons pas y aller.... Je fais de la lingerie ; mais on ne gagne guère à ce métier-là, et pour nourrir quatre personnes.... Le bureau de bienfaisance m'aide un peu ; mais c'est si peu!

— Est-ce que vous demeurez loin d'ici?

— Non, madame ; tout près, dans cette grande maison que vous voyez là-bas, au bout de cette petite rue.... Nous avons une chambre bien claire au cinquième, et de bons voisins ;.. c'est tout ménages d'ouvriers aux étages d'en haut, et on s'aide un peu entre soi.

— Je voudrais aller chez vous : voulez-vous?

— Oh! madame, c'est si haut!

— Si haut? Je monte très bien les étages, je vous assure. Allons chez vous, madame. Vous me montrerez vos ouvrages, et nous conviendrons de ce que vous ferez pour moi.

— Je croyais que nous devions aller visiter l'École des Beaux-Arts? interrompit M. de Clerbois en souriant.

— Plus tard, plus tard ; nous avons le temps. Venez d'abord avec moi. »

Il la suivit, il monta avec elle les cinq étages d'une grande maison d'ouvriers ; sur tous les paliers, des portes s'entr'ouvraient, des têtes curieuses apparaissaient ; des enfants ébouriffés, en train de jouer sur les marches de l'escalier, se rangeaient d'un air ébahi pour laisser passer la belle dame, et on les entendait chuchoter :

« Où va-t-elle? elle est avec Mme Martin! »

Mme Martin, donc, introduisit ses visiteurs dans une chambre aussi propre que pauvre. Elle leur offrit deux de ses quatre chaises de paille, et montra à Mme de Clerbois des échantillons de sa couture. La jeune femme venait de lui commander une douzaine de bonnets du matin dont elle n'avait que faire, lorsqu'on frappa à la porte, et un petit garçon entra.

« S'il vous plaît, madame Martin, pourriez-vous nous prêter un tire-bouchon? Au bureau, on a donné à Gabriel un bon pour

une drogue qui lui fera du bien ; mais nous ne pouvons pas déboucher la bouteille.

— Voilà, mon petit Tom. N'oublie pas de le rapporter. »

L'enfant partit, et Mme Martin se crut obligée d'expliquer à ses visiteurs que ce petit vivait seul avec son frère Gabriel, un garçon de seize ans, un si brave garçon ! Il servait de père et de mère au petit depuis qu'ils étaient orphelins, et il avait bien de la peine à gagner leur vie à tous les deux, quoiqu'il fût bon ouvrier cordonnier ; mais il était souvent malade, le pauvre enfant !

« Il est boiteux, ajouta-t-elle, et il se fatigue beaucoup à marcher, de sorte qu'il attrape sans cesse des refroidissements. Vous l'avez peut-être vu, madame? Il était avec nous au bureau de bienfaisance.

— Pauvres enfants! dit Mme de Clerbois tout émue. Y a-t-il longtemps qu'ils sont orphelins?

— Un an ; voilà un an que la mère est morte, mais ils n'avaient plus de père depuis longtemps. On les a aidés dans la maison, vous pensez! les voisins gardent le petit quand Gabriel est obligé de sortir sans lui, car il ne veut pas le laisser courir les rues ; il a peur que l'enfant ne fasse de mauvaises connaissances. Il l'envoie à l'école depuis la rentrée, et le petit apprend très bien ; seulement, que deviendrait-il si son frère mourait? et il n'est pas fort, le pauvre Gabriel ! vous ne lui donneriez pas quatorze ans. Paris ne lui vaut rien, à lui non plus,... c'est comme mon mari. »

Elle regarda tristement du coté du lit où gisait le malade.

« Quel est le métier de votre mari? demanda la jeune femme.

— Il est charron, madame. Il gagne d'assez bonnes journées, mais l'ouvrage ne donne pas toujours, et la vie est chère ici. Ah! si nous connaissions un petit endroit où il pourrait se placer! Mais on ne peut pas s'en aller à l'aventure : on risquerait de mourir de faim.

— Mais si on lui trouvait de l'emploi dans un bourg où vous pourriez vous occuper, vous aussi, est-ce que cela vous conviendrait? interrompit M. de Clerbois.

— Ah ! je crois bien, monsieur ! Les enfants seraient si heureux à la campagne !

— Bien : j'y penserai. Voici de quoi acheter l'étoffe des bonnets de ma femme; maintenant nous allons vous laisser soigner votre malade.

— C'est vrai, dit Mme de Clerbois toute confuse, je vous fais perdre votre temps. Au revoir, madame Martin : nous reviendrons. »

Les deux époux reprirent leur promenade ; mais la jeune femme restait silencieuse. Son mari la laissa quelque temps livrée à ses pensées ; enfin il lui dit doucement :

« Eh bien, nous ne faisons donc plus de projets ? Où en étions-nous ? aux dîners sur l'herbe, je crois ? »

Elle secoua la tête.

« Je pensais, dit-elle, qu'au lieu de semer l'argent sur les grandes routes, nous pourrions arranger un petit paradis quelque part,... à Montsablon ou à Clerbois, n'importe. Je voudrais y faire venir ces pauvres gens qui sont si malheureux à Paris, et leur y procurer de l'ouvrage ; ils se guériraient, et ils seraient heureux. Ne pensez-vous pas que ce serait charmant ?

— Je le pense si bien, que je vais m'informer des talents de Martin et du jeune Gabriel, pour voir si je peux les placer à Clerbois. Il y a là un vieux charron à qui un bon ouvrier serait bien utile, et il n'y a pas de cordonnier du tout : les gens du pays portent leurs chaussures à réparer à la ville, à quatre lieues.

— Oh ! la bonne idée ! Il faudra voir s'il y a de la place pour d'autres pauvres gens, et nous dirons à Mme Martin de nous en chercher.

— Elle n'aura pas de peine à en trouver ; mais n'allons pas si vite : il faudra les choisir, et ne prendre que d'honnêtes gens.

— Oh ! sans doute. Alors nous irons vivre à Clerbois ; nous ferons bâtir une école, nous nous occuperons des pauvres, nous marierons les jeunes filles, nous ferons soigner les malades, les vieillards, enfin nous ferons tout le bien possible. Comme nous serons heureux au milieu de tous ces gens qui nous aimeront !

— Pour cela, ma chère, il ne faudrait pas trop y compter; les hommes sont rarement reconnaissants. Mais n'importe! on a toujours eu le plaisir de leur faire du bien, et je vais m'occuper de votre petite colonie.

— Tout de suite, n'est-ce pas? tout de suite! Les pauvres gens n'ont pas le temps d'attendre.

— Et notre voyage?

— Après; nous aurons toujours le temps de voyager! »

Voilà quinze ans que M. et Mme de Clerbois sont mariés, et ils n'ont pas encore trouvé le temps de faire leur voyage de noces. Mais tout le pays qui entoure Clerbois est peuplé de gens qu'ils ont arrachés à la misère, et qui vivent heureux et élèvent leurs familles au grand air, dans la saine et fortifiante liberté de la campagne. Mme Martin et sa fille font toute la lingerie du bourg, et occupent plusieurs ouvrières; M. Martin a succédé au vieux charron. Gabriel est toujours boiteux, mais sa santé s'est raffermie. Il a commencé par travailler humblement dans le vieux, et remettre des pièces aux souliers des villageois; il s'est par la suite élevé jusqu'au neuf, et il chausse tous les pieds des environs, y compris ceux du château. Son frère Tom est son meilleur ouvrier. Mme de Clerbois jouit pleinement du plaisir de faire du bien. Elle est bénie à dix lieues à la ronde; et son mari se plaît à lui dire :

« Je vous fais amende honorable, ma chère; j'ai parlé comme un vieux sceptique, mais j'étais dans la plus complète de toutes les erreurs quand je vous ai avertie de ne pas compter sur la reconnaissance humaine. »

# TRIOMPHE ET MISTIGRI

Lequel était le plus beau, *Triomphe*, le chat de la baronne, ou *Mistigri*, le chat de la dentellière? Là-dessus les avis étaient partagés. Tous deux étaient angoras; tous deux, à première vue, excitaient l'admiration la plus vive : on ne pouvait s'empêcher de dire : « Quel beau chat! » qu'on eût affaire à Triomphe ou à Mistigri. Les coloristes eussent donné la palme à Triomphe : il était marqué de fauve, de noir, de blanc, sur un ton général d'un gris très fin qui tirait presque sur le lilas. « Dans sa première jeunesse, il était gris perle », disait la baronne, en enfonçant voluptueusement dans sa fourrure touffue une main blanche étincelante de pierreries. Triomphe était de grande taille : quelque chose d'opulent et de superbe; il avait les yeux verts, le museau fin, de longues moustaches, et de petites oreilles pointues d'où débordait un bouquet de longs poils, comme les fleurs et les fruits d'une corne d'abondance. Il était de caractère dédaigneux, et ne répondait guère aux avances des courtisans de la baronne. Car la baronne avait ses courtisans comme toutes les puissances : c'était une jolie femme, très répandue et fort influente. Si elle avait eu des enfants, ses enfants auraient été comblés de cadeaux, de bonbons et de compliments; comme elle n'avait point d'enfants, les flatteurs se rabattaient sur Triomphe. Seulement ils n'avaient à leur disposition que les compliments :

les cadeaux n'étaient pas à propos, et on ne pouvait pas lui offrir un sou de mou.

La baronne habitait tout le premier étage d'une grande et belle maison du quartier des Cours, à Nantes. Une aile de cette maison, en retour sur des jardins, logeait des familles de ressources modestes, qui, comme de juste, devenaient plus modestes à mesure que les étages s'élevaient. Tout en haut, dans une claire mansarde tournée au soleil levant, demeurait la dentellière, Nanine Berluchet, avec son chat Mistigri, le rival de Triomphe. Rival très différent : peut-être était-il de race moins pure ; mais son poil blanc était si long, si touffu, si vaporeux, qu'il faisait penser à la neige nouvellement tombée, au duvet du cygne, à ces nuages légers et floconneux qui flottent dans un beau ciel d'été ; il donnait envie d'y plonger sa main, tant il était doux à l'œil.

Et c'était une envie qu'on pouvait contenter. Mistigri n'était point dédaigneux ; sous la moindre caresse du plus humble admirateur, il dressait sa jolie tête, fermait à demi ses yeux bleus, et faisait entendre un ronron de reconnaissance. Il se laissait prendre et tourmenter par les enfants ; et, si quelque mère intervenait, Nanine, fière du bon caractère de son favori, disait avec un sourire : « Laissez-les jouer : il ne leur fera pas de mal ».

Comme elle aimait Mistigri, la vieille Nanine ! Sa vie était bien monotone : le matin, son petit ménage fait, elle allait aux provisions, entrait un instant à la cathédrale pour dire ses prières, et revenait s'installer pour toute la journée près de sa fenêtre, les pieds sur un carreau en été, sur une chaufferette en hiver, son ouvrage sur sa petite table et son chat sur un coussin devant elle. Elle avait été jeune, la vieille Nanine, elle avait eu des parents, des frères, des sœurs ; elle restait seule de toute sa famille, et ne songeait point à s'en plaindre, « puisque c'était la volonté de Dieu ! » Elle était en ce monde : il fallait bien

qu'elle y restât, et qu'elle travaillât pour gagner sa vie. Heureusement qu'elle avait encore de bons yeux, en s'aidant d'une paire de lunettes, et qu'elle ne manquait pas d'ouvrage. C'est un métier ingrat que le raccommodage de la dentelle : il exige du talent, du soin, de la patience, et les dentellières habiles se font bien payer : la vie est devenue si chère! Nanine, elle, s'en tenait aux anciens prix ; son propriétaire ne lui avait point augmenté son loyer, et sa toilette ne la ruinait pas. La viande et les légumes coûtaient peut-être un peu plus qu'autrefois, mais Nanine mangeait si peu ! elle gagnerait toujours assez pour vivre, elle et Mistigri. Mistigri n'était pas gourmand : un sou de mou le dimanche, et les restes de sa maîtresse les autres jours, suffisaient à le maintenir dans tout l'éclat de sa beauté.

Il y avait longtemps que Mistigri et Nanine vivaient ensemble : oui, six ou sept ans, pour le moins ; Mistigri était le dernier fils de Mouchette, une belle chatte qui avait connu la mère de Nanine, et qui s'était éteinte de vieillesse, soignée et choyée comme le dernier débris de la famille. La dentellière l'avait pleurée, et puis elle avait reporté son affection sur Mistigri.

Ils s'entendaient à merveille, la vieille fille et le chat. Nanine, tout en refaisant les fins réseaux du tulle, chantonnait souvent quelque vieux refrain de complainte ou de cantique; Mistigri ne manquait pas de l'accompagner par un doux ronron : c'était une basse qui en valait bien une autre. Souvent sa maîtresse lui parlait : Mistigri répondait par des miaulements modulés qui étaient tout un langage. Nanine ne s'y trompait pas : elle y voyait des assurances de tendresse, des promesses de fidélité, et elle avait raison. Elle aimait Mistigri, et elle se savait aimée de lui : ils étaient parfaitement heureux tous les deux.

L'affection de Nanine n'était point égoïste : elle ne retenait pas Mistigri prisonnier. Elle comprenait qu'il eût besoin de grand air, d'exercice et, de liberté; et, quand le chat, après avoir longtemps sommeillé sur son coussin, se levait droit sur ses quatre pattes en bombant son dos comme une arche de pont, Nanine lui disait : « Tu es fatigué de rester tranquille? tu veux aller faire une petite promenade? — Miaou! » répondait Mistigri; et Nanine ouvrait la fenêtre de sa mansarde. Mistigri

s'élançait d'un bond, sans heurter les pots de capucines et de pois de senteur qui garnissaient le rebord de la croisée, et on le voyait bientôt folâtrer sur les toits, sautant d'une gouttière à l'autre, rapide comme un éclair blanc. Pourquoi pas? Nanine aimait bien, elle aussi, à faire sa petite promenade, du côté de Barbin ou sur la route de Paris, le dimanche, entre la grand'messe et les vêpres! Ces jours-là elle était sûre de trouver à son retour Mistigri gravement accroupi sous la porte cochère, regardant la rue et les passants. Il la reconnaissait de loin, il faisait quelques pas au-devant d'elle en lui souhaitant la bienvenue dans son langage; et ils rentraient de compagnie.

Ce furent pourtant ces innocentes stations sous la porte cochère qui causèrent le malheur de Nanine et de Mistigri. Il arriva, un dimanche, que la baronne, en descendant de voiture au retour d'un sermon de charité où elle avait quêté en grande toilette, aperçut le chat, qui ne se troublait nullement de la présence d'une aussi belle dame. Il la regarda même en face : « Il est permis à un chat de regarder un roi », dit le proverbe. La baronne fut éblouie de l'éclat de ses yeux bleus : deux saphirs! D'un coup d'œil de connaisseuse elle distingua toutes ses beautés, ses longues moustaches et sa queue touffue, et elle demanda à la concierge, Mme Pichard, quel était ce chat.

« C'est le chat de Mlle Nanine, répondit la concierge avec empressement. Madame ne connaît pas? Mlle Nanine, la raccommodeuse de dentelle, une des locataires des mansardes, là, sur les jardins? Non, madame ne connaît pas ce monde-là.... C'est un beau chat, n'est-ce pas, madame? On dit que sa mère était encore plus belle que lui; mais je ne l'ai pas connue : elle était morte quand je suis venue dans la maison. »

Mme la baronne fit un signe de tête qui voulait dire qu'elle en savait assez sur le compte du chat, et elle monta son escalier sans écouter davantage la concierge, qui lui racontait que le chat s'appelait Mistigri, ce qui était sûrement un nom bien commun pour une aussi belle bête.

Mme la baronne rentra chez elle d'assez mauvaise humeur. De quel droit cette raccommodeuse de dentelle se permettait-elle d'avoir un aussi beau chat? Ce n'était pas que Triomphe ne fût

cent fois plus beau, sans doute ! Mais il y avait des gens qui ne s'y connaissaient pas et qui seraient capables de préférer ce flocon de neige.... Enfin Mme la baronne était mécontente. Il faut dire aussi qu'elle était en mauvaise disposition : sa voisine de quête, Mme la générale X..., avait reçu cinquante-sept francs soixante-quinze centimes de plus qu'elle : c'était humiliant. Ce n'était pas étonnant, après tout, vu les moyens qu'elle employait : quand on envoie des lettres d'invitation à ses fournisseurs ! Et cette dentellière !... Décidément il y a bien des épines dans la vie d'une belle dame !

Mme la baronne était rentrée dans son salon. D'une main distraite elle écarta son rideau pour regarder dehors. Elle vit le beau chat blanc qui s'avançait dans la rue ; elle vit Nanine qui se baissait pour le caresser et qui rentra avec lui, et la pauvre dentellière lui parut ridicule et affreuse, avec son gros livre d'Heures relié en cuir noir et son costume d'autrefois : robe de laine tout unie, grand tablier de soie noire à bavette, fichu croisé sur la poitrine, bonnet de dentelle à grands papillons, épinglé sur un serre-tête. « Une vraie caricature ! pensa la baronne ; un chat de gouttière serait tout ce qu'il lui faut. »

Jean de la Fontaine doute beaucoup, à ce qu'il dit, « que le bon soit toujours camarade du beau », et il affirme même, deux vers plus loin, que « le divorce entre eux n'est pas nouveau ». C'était de femmes qu'il parlait : mais s'il est de belles femmes qui ne sont pas bonnes, il est aussi des chats d'une beauté incontestable qui sont pétris de défauts. Et, comme les cuisinières de tout pays, belles ou laides, ont la fâcheuse habitude de laisser souvent ouverte la porte ou la fenêtre de leur cuisine pour échanger plus facilement leurs idées avec les créatures humaines qui passent par là, il arrive que des chats, qui n'ont pourtant pas la misère et la faim pour excuse, escamotent lestement le rognon de monsieur ou la cervelle de madame. Grande indignation, grand désespoir : mais le coup est fait.

Vers ce temps-là donc, les locataires des différents étages et corps de logis de la maison de Nanine commencèrent à se plaindre de vols commis à leur préjudice. Une côtelette disparaissait par-ci, un bifteck par-là ; un reste de crème, réduit à

Mme la baronne écarta son rideau.

presque rien, portait encore les traces d'une langue étroite et mince ; un fragment de gâteau de riz gardait des empreintes de griffes ; sur deux soles préparées pour la friture, on n'en retrouvait plus qu'une : toute la maison retentissait des doléances des cuisinières. Qui accuser ? Les chats naturellement : mais lesquels ? Il n'en manquait pas sur les toits, toujours prêts à pénétrer par une lucarne en suivant les gouttières : tous les chemins leur sont bons. Mais à quoi eût servi de les accuser ? on ne pouvait ni les convaincre ni les punir.

Or, un jour, la baronne, en rentrant, au moment où elle ouvrait la porte qui donnait accès dans la cage de l'escalier, s'arrêta brusquement, suffoquée par la surprise : Mistigri venait de passer devant elle, rapide comme une flèche : c'était l'heure où sa maîtresse allait rentrer, et il courait au-devant d'elle.

« Encore ce chat ! s'écria la baronne avec impatience. Il a failli me faire tomber : on ne devrait pas souffrir ces choses-là.... Madame Pichard, votre escalier est bien mal tenu, en vérité ! »

La concierge devint pourpre.

« Madame la baronne n'a pourtant jamais eu à se plaindre de mon service, répliqua-t-elle d'un ton un peu sec. On fait de son mieux, mais quand il y a des chats dans une maison....

— Des chats ! Vous ne devez pas laisser entrer de chats étrangers : les chats bien élevés restent chez eux, je pense ! C'est à leurs maîtres de ne pas les laisser vagabonder. Je sais que les cuisinières se plaignent d'être volées : veillez à cela, s'il vous plaît ! »

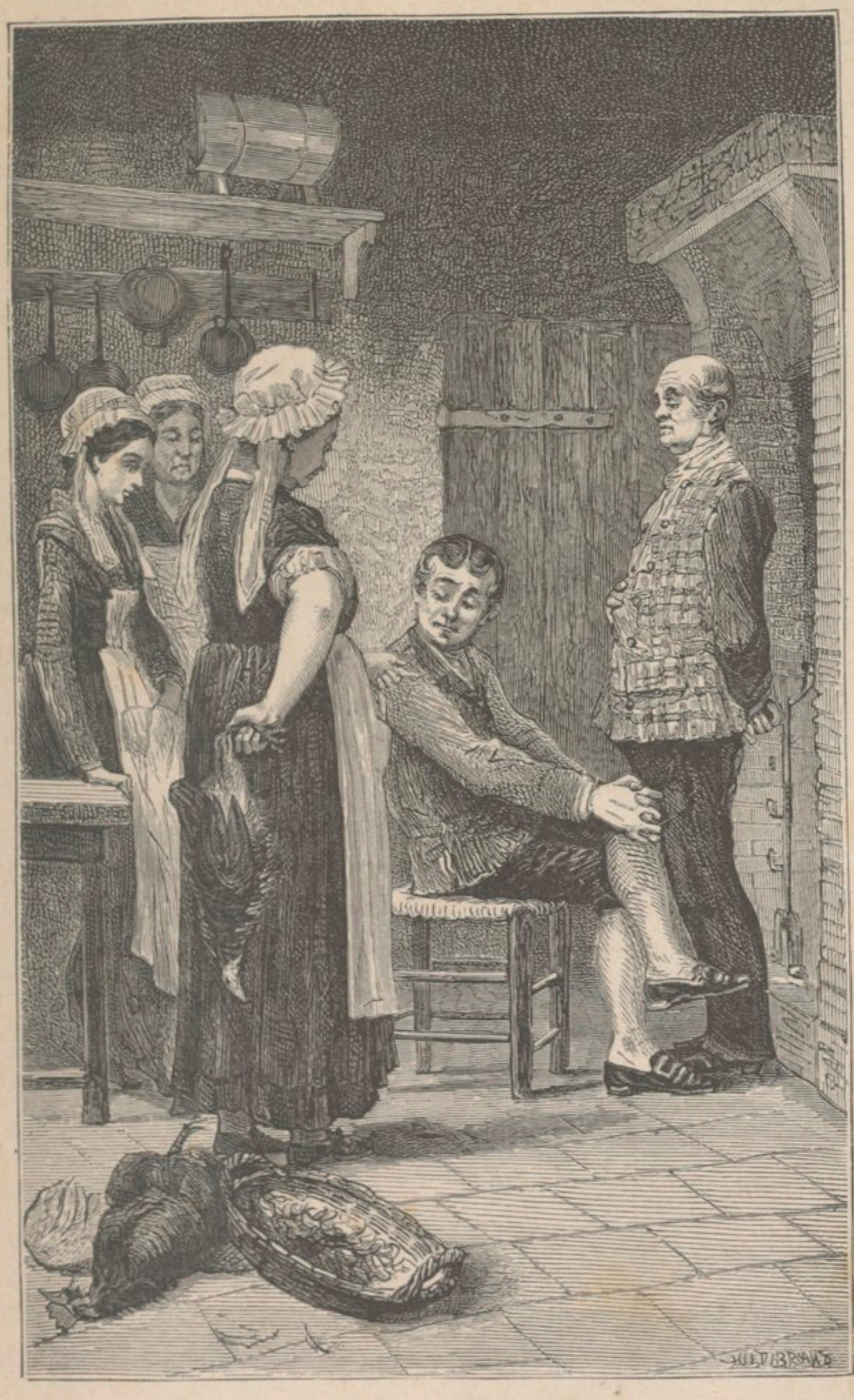
Et Mme la baronne monta son étage.

La concierge demeura très contrariée et très perplexe. Des chats étrangers, s'ils entraient par les fenêtres, elle n'y pouvait rien : elle était bien sûre qu'en bas les portes restaient toujours fermées et qu'ils ne pénétraient pas dans l'escalier par là. Il n'y avait que Mistigri qui venait parfois dans la cour et sous la porte cochère... et aussi le chat de Mme la baronne.... C'était vrai que toutes les cuisinières se plaignaient d'être volées ; mais Mistigri n'était pas voleur. La concierge l'avait vu, de ses yeux vu, rester sur sa chaise, à côté de la table où sa maîtresse venait

de poser son déjeuner, un beau hareng frais, et Mistigri n'avait pas seulement avancé la tête pour le flairer. Tandis que Triomphe..., on ne pouvait pas savoir. A la vérité, il n'avait pas besoin de voler, celui-là : un chat si bien nourri ! Mais ce n'est pas toujours une raison pour être honnête, d'avoir tout à souhait : et les enfants gâtés sont souvent capricieux.... Mme Pichard doutait donc de la vertu de Triomphe ; mais, d'un autre côté, comment accuser le favori de Mme la baronne, la locataire la plus riche de la maison, celle qui donnait les plus belles étrennes, sans compter une foule de petits profits, et le jeune Pichard qu'elle avait fait admettre à l'orphelinat des Frères, et la petite Pichard qu'elle avait recommandée à sa maîtresse, une des couturières de Mme la baronne ! Il n'était pas possible que Triomphe fût coupable ; et la concierge s'efforçait de trouver Mistigri en faute : pauvre Mistigri !

Il était bien tranquille, le matin du 15 janvier, pendant que Nanine, penchée sur son petit fourneau, préparait son café au lait, — *leur* café au lait. Comme il faisait froid, il s'était couché en rond sur la chaufferette de sa maîtresse, et il y ronronnait avec délices, jouissant de la bonne chaleur qui le pénétrait peu à peu. Nanine se hâtait : elle avait de l'ouvrage pressé à reporter en ville. Pendant ce temps-là, Mme la baronne se hâtait aussi, c'est-à-dire qu'elle s'impatientait contre sa femme de chambre qui ne la coiffait pas à son gré. Elle allait ce jour-là à une matinée musicale et théâtrale ; on devait y jouer la comédie de société, et Mme la baronne y faisait un rôle d'ingénue : il lui fallait une coiffure très jeune, et elle avait besoin d'arriver de bonne heure. Cette Justine était incapable de se plier aux circonstances : Mme la baronne ne comprenait pas comment elle avait la patience de garder cette fille-là.... Avec sa lenteur, elle ferait manger à sa maîtresse un mauvais déjeuner : l'œuf à la coque serait trop cuit et la caille serait desséchée.... Ah ! enfin ! ce n'est pas trop tôt !... Allons, la coiffure est réussie.... Madame est servie ! Décidément il n'y a pas de mal.

Au moment où Mme la baronne s'asseyait devant son œuf à la coque, la vieille Nanine, ayant déjeuné en compagnie de Mistigri, enveloppait soigneusement dans du papier blanc les



C'est vrai que toutes les cuisinières se plaignent d'être volées.

dentelles qu'elle avait raccommodées, mettait son mantelet sur ses épaules et sortait de chez elle. Comme elle mettait la clef dans la serrure, elle vit Mistigri près d'elle, debout sur ses quatre pattes.

« Tu veux sortir ? Il fait beau, n'est-ce pas ? Un petit tour de promenade te fera du bien ?

— Miaou ! » répondit le chat ; et Nanine le fit passer devant elle et ferma la porte. Mistigri descendit lentement l'escalier.

Pendant ce temps la cuisinière de Mme la baronne avait débroché la caille, cuite à point, dorée et parfumée : elle l'avait posée sur le plat, entourée de croûtons et arrosée de son jus : Justine pouvait venir la chercher.

Justine vint ; mais, comme elle entrait dans la cuisine, un doigt frappa à la porte de l'escalier de service, et la bonne d'enfants du second étage appela la cuisinière. Il s'agissait de quelque chose de très intéressant qu'on voyait dans la cour d'une maison voisine, par la fenêtre de l'escalier. Justine voulut voir aussi, comme de juste ; et elle regardait encore, quand un coup de sonnette impatient de madame la rappela.... La caille avait disparu !

Au cri que poussa Justine, la cuisinière se retourna, épouvantée.

« C'est le chat ! bien sûr ! dit Justine en montrant le plat vide.

— Où est-il, le gredin ? » s'écria la cuisinière. Elle courut à l'escalier, regarda en haut, en bas : Mistigri, qui faisait sa petite promenade, passait sur le palier du rez-de-chaussée.

« Ah ! chat ! attends ! » s'écria la cuisinière en lui lançant un balai. Le malheureux Mistigri s'enfuit en bondissant comme un lapin ; la cuisinière ne le poursuivit pas : elle avait autre chose à faire. Comment apaiser Mme la baronne ?

Comment fait-on quand on est dans son tort, et qu'on ne possède qu'une faible dose de bravoure et de générosité ? On s'excuse sur le dos du prochain ; et, si ce prochain n'est qu'un chat, on ne se fait point scrupule de l'accabler, — d'autant plus qu'il ne peut se défendre. — Justine et la cuisinière n'étaient pas bien convaincues, au fond, que le voleur fût le chat de la

dentellière : elles savaient bien que Triomphe aimait le gibier.... Mais accuser Triomphe ! autant aurait valu demander ses huit jours ; et la place était bonne.

La colère de Mme la baronne fut donc dirigée vers Mistigri.

« Cette dentellière qui se permet d'avoir chez elle un animal nuisible ! Est-ce qu'on doit garder un chat quand on n'est pas capable de le nourrir ? On compte sur la cuisine des voisins, apparemment ! »

On frappa de nouveau à la porte de l'escalier de service.

« C'est la quittance, dit Mme Pichard : voulez-vous dire à madame que je viens pour le loyer ; le propriétaire est en bas....

— Faites-le prier de monter chez moi, j'ai besoin de lui parler », s'écria Mme la baronne.

Le propriétaire, qui arrivait soucieux, s'attendant à quelque demande de réparations, fut agréablement surpris en apprenant qu'il ne s'agissait que de faire expulser un chat, le chat de la dentellière, encore ! Sous prétexte qu'elle et sa famille avaient habité l'appartement depuis plus de cinquante ans, on le lui laissait toujours au même prix ; il ne fallait pas qu'elle s'avisât de gêner les autres locataires avec ses animaux. Mistigri fut condamné sans appel, et Mme Pichard fut chargée de signifier la sentence.

Mme Pichard eût préféré toute autre commission. Cette pauvre Nanine était si douce, si tranquille, si peu gênante ! Jamais de demandes, jamais de réclamations ; elle tenait son palier et son étage propres comme un salon ; et Mistigri ne se serait pas avisé de les salir.... Il fallait bien ne connaître ni lui ni sa maîtresse, pour l'accuser des méfaits commis dans le bâtiment du devant.... Pauvre Nanine ! elle aurait du chagrin, bien sûr.... C'était une fameuse injustice qu'on allait faire là.... Le propriétaire était encore dans la maison, il avait à s'entendre pour un renouvellement de bail avec le locataire du troisième.... Mme Pichard avait grande envie de lui dire, quand il redescendrait : « Monsieur, ce n'est pas Mistigri ; si c'est un chat de la maison, c'est bien plutôt celui de Mme la baronne... ». Oui ; mais si Mme la baronne faisait renvoyer Jean de l'or-

phelinat et Catherine de son atelier de couture? Si elle se plaignait de Mme Pichard elle-même, et lui faisait perdre sa place? Ce n'était pas un risque à courir, en vérité! Après tout, la perte d'un chat n'était pas un grand malheur, au lieu que ce serait un grand malheur pour Mme Pichard d'être privée des bonnes grâces de Mme la baronne. Et la concierge, entraînée par son intérêt, monta l'escalier de Nanine, en dépit de sa conscience, qui tâchait de la retenir.

Mme Pichard courait-elle d'aussi grands dangers qu'elle se l'imaginait? et, de ce qu'une femme passe sa vie dans la frivolité, les petits caprices et les petits égoïsmes, faut-il conclure qu'elle soit capable d'une mauvaise action? Peut-être que non; mais Mme la baronne s'était fait, parmi les gens de service, une triste réputation, dont Nanine et Mistigri allaient être les victimes.

Mme Pichard frappa à la mansarde.

« Entrez! » cria Nanine; et, reconnaissant la visiteuse, elle se leva pour l'accueillir.

« Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame Pichard; tenez, mettez ma chaufferette sous vos pieds, comme cela. On a besoin de se reposer quand on a monté quatre étages.... Vous apportez la quittance? j'ai l'argent tout prêt.

— La quittance... en effet, j'ai la quittance, balbutia Mme Pichard en fouillant machinalement dans sa poche. La voilà, mademoiselle.... Merci bien, le compte y est.... Mais ce n'est pas cela,... je venais de la part du propriétaire.... »

A ce nom redouté, Nanine se sentit inquiète. Elle s'aperçut seulement alors de l'air embarrassé de la concierge.

« Ah! mon Dieu! madame Pichard, qu'est-ce qu'il me veut, le propriétaire? Il ne veut pas me renvoyer, j'espère? »

La renvoyer! l'arracher de cette chambre peuplée des souvenirs de toute sa vie! lui ôter les pauvres joies de sa vieillesse solitaire, le triste bonheur de converser avec les chères ombres de tant d'êtres aimés qui avaient vécu là, qui y étaient morts, soignés par elle, et qu'elle avait conduits un à un au cimetière! Cette idée lui porta un tel coup qu'elle ne put se soutenir : elle se laissa tomber lourdement sur une chaise.

« Oh non ! mademoiselle Nanine, il ne s'agit pas de cela.... Une locataire comme vous, le propriétaire y tient, vous pensez ! Mais il y a eu des plaintes dans la grande maison,... des réclamations,... du *fricot* volé dans les cuisines,... enfin le propriétaire ne veut plus d'animaux dans la maison, et il faudra vous débarrasser de votre chat. »

S'en débarrasser ! quelle amère ironie ! Mistigri ne l'embarrassait pas, au contraire. En ce moment, en chat bien élevé, il faisait à la concierge les honneurs de chez lui, en se frottant contre ses jupes avec un ronron de satisfaction.

« Mon pauvre Mistigri ! murmura Nanine d'une voix où l'on sentait des larmes, qu'est-ce qu'il a donc fait ? Il n'est pas gourmand, il n'est pas voleur, il est propre comme une demoiselle, il n'a jamais griffé ni mordu.... Pourquoi veut-on le tuer ?

— Oh ! pas le tuer, le renvoyer seulement. Puisque je vous dis que le propriétaire ne veut pas d'animaux chez lui ! c'est son idée, à cet homme,... il est bien le maître !

— Oui,... il est chez lui,... il est le maître.... Mon pauvre Mistigri ! qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Ça n'est pas pressé, à un jour près, vous comprenez : vous avez le temps de chercher.... C'est un très beau chat : vous n'aurez pas de peine à le placer.... Il faudra que ce soit un peu loin, à la campagne par exemple ; autrement il reviendrait, et alors... je ne sais pas ce qui arriverait.

— Je chercherai, madame Pichard », dit la tremblante Nanine, qui voyait déjà son ami condamné pour récidive. Et, comme la concierge avait dit tout ce qu'elle avait à dire, elle quitta la mansarde où elle avait apporté tant de chagrin.

Nanine était restée sur sa chaise comme pétrifiée. Elle regardait Mistigri, elle se demandait comment elle ferait pour vivre quand il ne serait plus là.... Un moment elle eut la pensée de donner congé au propriétaire et de s'en aller chercher un gîte ailleurs avec son compagnon. Mais elle ne pouvait y songer. Dans le quartier, toutes les ouvrières qu'elle connaissait payaient plus cher qu'elle leur loyer ; et elle gagnait juste de quoi vivre, bien juste ! elle ne pouvait pas augmenter sa dépense. Peut-être en s'en allant hors ville, sur la route de Paris ou dans

le quartier des ponts, trouverait-elle une chambre à meilleur marché ; mais les dames qui lui donnaient de l'ouvrage ne viendraient pas la chercher là.... Il fallait qu'elle restât ; et puis, sa chambre ! elle avait été si malheureuse tout à l'heure à l'idée de la quitter.... Non, elle ne s'en irait pas,... ce serait Mistigri qui s'en irait....

Mistigri, lui, ne comprenait rien à ce qui se passait. Sa maîtresse ne bougeait pas, et pourtant c'était l'heure du repas : elle n'avait pas l'air d'y songer. Il sauta sur ses genoux, se dressa debout, appuyé contre sa poitrine, et lui passa ses pattes autour du cou en miaulant doucement.

« Tu as faim, mon pauvre petit ! lui dit Nanine ; ce n'est pas une raison parce que je n'ai pas faim, pour que tu ne manges pas. Attends, je vais te servir. »

Elle le déposa sur son coussin, dressa promptement le couvert, et fit cuire deux saucisses dans la poêle. Mistigri suivait de l'œil tous ses préparatifs, et, quand elle vint s'asseoir à table, il quitta son coussin et s'installa sur une chaise auprès d'elle.

Elle le servit ; elle essaya de manger pour lui tenir compagnie, mais les morceaux lui restaient au gosier. Elle posa sa fourchette et regarda manger Mistigri, en pleurant tout doucement, sans cris, sans révolte : à quoi bon ? Ses larmes coulaient dans son assiette, et Mistigri, étonné, vint se frotter contre elle quand il eut fini, en l'interrogeant à sa manière et en la caressant pour la consoler.

Elle travailla comme de coutume jusqu'au soir : elle avait de l'ouvrage promis. Elle se coucha à son heure ordinaire ; mais elle put compter tous les coups que frappa cette nuit-là l'horloge de la cathédrale. Le matin, elle se leva, descendit acheter son lait, et prépara le déjeuner pour elle et Mistigri. Puis elle sortit pour reporter son ouvrage et faire au marché du Bouffay ses petites provisions ; elle eut soin d'enfermer Mistigri, de peur qu'on ne l'accusât encore. Au marché, comme elle passait près d'une fermière des environs, elle se sentit tirer par la manche.

« Excusez, s'il vous plaît ; je suis bien aise de vous voir ;

je comptais aller chez vous après le marché, lui dit la fermière.

— Des dentelles à vous arranger? Les avez-vous là? Donnez-les-moi, vous n'aurez pas la peine de monter mes cinq étages.

— Non, ce n'est pas cela. Vous rappelez-vous ma petite Agathe, la dernière de mes filles? Elle est tombée l'autre jour dans un pré, on ne sait pas comment, mais elle boite beaucoup. Le médecin donne un drôle de nom à son mal, et il dit qu'il faut qu'elle reste étendue sur son lit pendant des mois, avec la jambe allongée dans une espèce de gaine. Elle s'ennuie, vous pensez! on ne sait que lui donner pour la distraire. Elle me parle toujours de votre chat; vous vous rappelez, elle a joué avec lui l'an dernier, quand j'ai été chercher chez vous ma coiffe de noce que je vous avais fait raccommoder pour la mettre à la première communion de mon garçon? Enfin, elle en rêve, et je voulais vous demander si votre chat n'était pas une chatte, et si on ne pourrait pas avoir un de ses petits, pareil à elle.... Il ne serait pas malheureux chez nous, la petite est très douce et ne fait jamais de mal aux bêtes.... »

Il ne serait pas malheureux! Cette pensée fut comme un baume pour la blessure de Nanine; et elle se hâta de dire:

« Voulez-vous Mistigri? »

La fermière n'en croyait pas ses oreilles. Il lui fallut des explications, et elle se récria bien fort sur l'injustice humaine. Ce n'était pas elle qui se serait laissé manger la laine sur le dos! mais, puisqu'il fallait que Mistigri quittât la maison, autant valait qu'elle en profitât. Elle irait le chercher après le marché avec un panier couvert. Il serait très bien soigné à la ferme; et si Mlle Nanine voulait bien venir le voir, elle ferait plaisir à toute la maisonnée.

Mistigri ne pouvait être mieux placé. Nanine rentra chez elle et mit tous ses soins à faire faire un bon repas à Mistigri : le dernier qu'ils prendraient ensemble! Du mou bien frais, de la crème douce, luxe des jours de fête, achetée aujourd'hui pour lui seul; et, quand de sa langue rose il eut complètement nettoyé l'assiette, Nanine le prit sur ses genoux et le caressa longuement. Mistigri était un peu étonné: d'habitude elle était trop

assidue à son ouvrage pour le prendre et jouer avec lui ; mais il en profitait et lui rendait ses caresses en chat tendre et reconnaissant.

On frappa : c'était la fermière ; sa charrette était en bas. Une dernière caresse, un dernier baiser : Mistigri est introduit dans le panier et le couvercle se referme : adieu ! « Je vous donnerai de ses nouvelles au prochain marché ! » dit la fermière en sortant. La porte se referme, et Nanine reste seule,... toute seule ;... jamais cela ne lui était arrivé, de n'avoir plus un être vivant auprès d'elle.... En bas la charrette s'ébranle et roule sur le pavé : c'est fini !

Au marché suivant, la fermière apporta à Nanine un panier de pommes et des nouvelles de Mistigri. Il allait très bien, il aimait déjà beaucoup la petite malade, et toute la maison lui faisait fête. Nanine remercia, fut contente des nouvelles ; mais ces pommes lui semblaient le prix de Mistigri, elle ne voulut pas les manger, et les distribua aux plus pauvres de ses voisines.

Depuis ce jour-là, ses clientes, ses voisines, les marchands à qui elle achetait, lui dirent souvent : « Vous n'êtes pas malade, mademoiselle Nanine ? vous avez mauvaise mine ; vous restez trop enfermée, cela ne vaut rien ! » Elle souriait, répondait qu'elle se portait bien ; et en effet on n'aurait pas pu lui trouver de maladie. Pourtant elle s'en allait de langueur, de tristesse et d'ennui. Tant que Mistigri avait été là, elle n'avait pas senti sa solitude ; elle lui parlait des absents, et, s'il ne répondait pas, elle était persuadée qu'il l'entendait. A présent, à qui parler de lui ? Aux gens de la maison ? à la concierge ? Non, Nanine n'aurait pas voulu leur en parler ; elle ne s'était pas plainte, elle avait subi l'arrêt ; — mais elle n'aimait pas qu'on lui parlât de cela. — Elle restait seule avec le souvenir de ceux qui n'étaient plus : tous partis ! tous morts et partis ! lui disaient tant d'objets familiers qui leur avaient appartenu. Le fauteuil de la grand'mère, vieux fauteuil de paille, garni d'un coussin de toile à carreaux blancs et rouges ; le petit saint Jean en cire, gagné par le petit frère à une loterie foraine ; la table à ouvrage de la mère ; les livres du père ; les rideaux

achetés un jour de fête, avec le produit d'une tirelire où chacun dans la famille avait mis selon son pouvoir; et la tasse où buvait la grand'tante, et la chaise où l'on asseyait la petite sœur infirme morte à douze ans.... et les noix de coco, et les chinoiseries rapportées par le frère marin, perdu en mer près de Madagascar.... Comme tout cela prenait des voix éloquentes pour dire à la pauvre Nanine : « Tous morts et partis! Et toi, que fais-tu ici toute seule? »

Un jour, la fermière ne la vit pas au marché. « Si elle ne vient pas au prochain marché, j'irai la voir », se dit-elle. Et elle y alla : Nanine était malade, on ne savait de quoi ; une de ses voisines était venue tricoter auprès d'elle, pour la soigner si elle avait besoin de quelque chose. La fermière conseilla de faire venir le médecin; elle revint elle-même trois jours après. Le médecin n'avait ordonné que de la tisane; il avait secoué la tête et parlé des lampes qui n'ont plus d'huile....

La malade était très accablée; pour la réveiller un peu, la fermière lui parla de Mistigri. Nanine sourit.

« Seriez-vous bien aise de le voir? lui demanda la fermière.

— Oh! ce n'est pas la peine! » répondit la pauvre fille. Mais la fermière en crut le tremblement de sa voix et l'éclair de ses yeux, qui démentaient ses paroles; et, le lendemain, quoiqu'elle n'eût point affaire à la ville, elle apporta Mistigri.

Ce fut la dernière joie de Nanine. Mistigri la reconnut! Mistigri se coucha de lui-même en rond sur son lit, tout près d'elle; il lécha ses mains, il lui passa ses pattes autour du cou, en accompagnant tous ses actes d'un ronron triomphant. Nanine pleurait de tendresse; elle trouva bien doux de s'endormir comme autrefois, avec la tête de Mistigri appuyée sur sa main.

Quand elle se réveilla, Mistigri était parti : il fallait bien que a fermière le remportât. Nanine ne le demanda pas; elle ne pouvait presque plus parler, d'ailleurs : cette dernière joie avait usé ses forces. Elle s'éteignit cette nuit-là.

Quand le pauvre cercueil, couvert d'un drap blanc, fut exposé sous la porte cochère, la cuisinière de Mme la baronne descendit, comme tous les autres habitants de la maison, pour y jeter de l'eau bénite.

« Pauvre vieille ! murmurait-elle en remontant, pauvre créature du bon Dieu ! on lui a fait un fier chagrin en la privant de son chat,... un animal aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.... J'ai cru, un temps, que c'était lui ; mais, depuis qu'il est parti, il y a eu autant de côtelettes volées et.... Ah ! gueux ! je t'y prends ! »

Cette apostrophe s'adressait à Triomphe, que la cuisinière, en rentrant, trouvait occupé à déguster un ris de veau dont la place restait marquée en creux dans son ragoût d'oseille.

Triomphe reçut des coups de manche à balai, et la cuisinière se hâta de remplacer le mets disparu. Elle n'alla point porter plainte contre l'angora de madame : madame lui aurait dit que c'était sa faute. Et puis, à quoi sert de réclamer contre les favoris des despotes ? Quand on possède un bon manche à balai, le plus sûr est encore de s'en servir.

# LA PETITE LAURETTE

---

La petite Laurette avait perdu son père et sa mère. De bons voisins l'avaient recueillie, s'étaient occupés d'elle, et, à force de s'informer de tous les côtés, ils avaient fini par découvrir qu'il lui restait une parente, une cousine de sa mère, qui vivait seule à la campagne, était veuve et n'avait point d'enfants. On lui écrivit pour lui demander si elle consentait à se charger de Laurette. Et la cousine répondit immédiatement par le télégraphe : « Envoyez l'enfant train de sept heures. Irai l'attendre en gare de Planau. »

Il était déjà quatre heures quand les amis de Laurette reçurent la dépêche. Vite on fit la malle de la petite fille, on la fit dîner — la pauvre petite avait le cœur gros et ne put guère manger, quoiqu'on lui servît des friandises pour exciter son appétit — et on la conduisit au chemin de fer. On ne pouvait la conduire plus loin : les amis qui s'étaient occupés d'elle avaient leurs affaires qui les retenaient, et ils n'auraient pu perdre un jour.

Quand Laurette se trouva installée dans un coin du wagon des *dames seules*, avec son billet et son bulletin de bagages dans son petit portefeuille, il lui vint au cœur une tristesse, une désolation si grande, que, s'il n'y avait pas eu d'autres personnes avec elle, elle aurait éclaté en sanglots. Mais elle ne voulait pas pleurer devant des personnes qu'elle ne connaissait pas. Elles

auraient peut-être dit : « Quelle ennuyeuse petite fille ! elle est méchante probablement : ce sont les enfants méchants qui pleurent ». Ou bien elles auraient voulu la consoler ; et Laurette ne se souciait pas de leurs consolations.

Elle mit la tête à la portière, pour cacher les grosses larmes qui coulaient sur ses joues ; et peu à peu l'air vif, le calme de la belle soirée, les maisons, les arbres, les sentiers, les horizons nouveaux qui passaient devant ses yeux, parvinrent à la distraire de son chagrin. Puis la nuit vint : une dame assise en face d'elle ferma la portière en disant que « le serein donnait des fraîcheurs ». Et Laurette se renfonça dans son coin, où elle finit par s'endormir.

Elle s'éveilla tout à coup à l'arrêt du train. « Planau ! Planau ! » criait un employé sur le quai de la gare. Et presque au même moment une voix un peu vieillotte, mais gaie et avenante, s'adressant au chef du train, dit bien haut : « N'avez-vous point ici une petite demoiselle pour Planau ?

— Oui, il y en a une, qu'on m'a recommandée au départ, répondit le chef de train. Elle est là dans le wagon des dames seules. Je suis allé deux fois voir comment elle se trouvait : elle dormait de bon cœur. »

Laurette s'étira et mit la tête à la portière en se frottant les yeux. Le chef de train lui ouvrit, la prit dans ses bras et la déposa doucement sur le quai, où une vieille femme en bonnet blanc la reçut encore à moitié endormie.

« Mademoiselle Laurette, n'est-ce pas ? Votre tante aurait bien voulu venir ; mais elle s'est tourné un pied ce soir en descendant l'escalier, elle ne peut pas marcher. Elle vous attend. Vous n'êtes pas trop fatiguée ? vous n'avez pas eu froid en route ? Non ? allons, tant mieux ! Venez, mon cœur ; il y a à la maison un bon petit souper pour vous. »

La vieille servante lui souriait d'un air si bon, si consolant, que Laurette, qui n'était pas assez réveillée pour trouver quelque chose à dire, lui jeta ses deux bras autour du cou et mit deux gros baisers sur ses joues ridées. Les baisers lui furent rendus tout de suite, et Laurette quitta son wagon plus gaiement qu'elle n'y était entrée.

La vieille Marthe, la domestique de sa cousine, la fit monter avec sa malle dans une petite carriole attelée d'un âne. « Hue ! Cadet ! » dit-elle ; et l'âne partit d'un bon train. Laurette était si lasse qu'elle se rendormit ; ce fut à peine si elle ouvrit les yeux devant le bon petit souper dont lui avait parlé Marthe ; et la bonne fille, voyant qu'elle ne pouvait manger, la conduisit bien vite dans une jolie petite chambre, la déshabilla, la coucha et la borda dans un lit bien blanc : et Laurette repartit pour le pays des rêves.

Le lendemain il faisait jour quand elle s'éveilla, et, voyant

Ce fut à peine si elle ouvrit les yeux devant le bon petit souper.

un beau rayon de soleil entrer dans sa chambrette, elle se hâta de se lever pour voir par la fenêtre comment était fait le pays de sa cousine.

Oh ! le joli jardin ! Laurette s'habilla bien vite, ouvrit sa porte, descendit l'escalier. La bonne Marthe, au bruit de ses pas, sortit de sa cuisine en souriant à la petite fille.

« Bonjour, mon cœur ! Avez-vous bien dormi ? Vous avez faim à présent, n'est-ce pas ? Venez déjeuner, je viens de faire de la galette tout exprès pour vous. Tout à l'heure vous irez jouer dans le jardin, jusqu'à ce que madame vous appelle. Vous ne vous ennuierez pas : il est beau, le jardin ! »

Dix minutes après, Laurette passait la porte du joli jardin,

Laurette leva l'arrosoir bien haut.

mordant encore dans la galette qu'elle n'avait pas pu achever avec son café au lait. Un beau chat vint lui présenter ses hommages, en gonflant sa queue et en faisant le gros dos.

« Bonjour, Minet ! lui dit Laurette. Es-tu de la maison ? Je parie que tu aimes la galette. Tiens, mange. Oh ! le beau Minet ! il se laisse caresser.... Non, Minet, ne mange pas tout ; les petits oiseaux voudraient les miettes.... Ne croque pas les petits oiseaux, Minet : ils sont si gentils ! »

Et Laurette émietta le reste de sa galette sur le sable de l'allée, et s'éloigna un peu, emportant Minet dans ses bras, pour l'empêcher de faire la guerre aux petits oiseaux qui descendaient des arbres et des toits pour venir goûter à la galette de Marthe.

Quand tout fut mangé, Laurette rendit la liberté à Minet ; et puis, comme c'était une petite fille active, qui aimait à faire des choses utiles, elle s'avisa que le sable n'était pas bien uni, et, voyant un râteau appuyé contre une petite cabane de jardinier, elle le prit et se mit à ratisser l'allée. Puis, elle pensa que les belles fleurs avaient soif, et chercha un arrosoir pour leur donner à boire.

L'arrosoir était lourd, et Laurette eut de la peine à le soulever quand il fut plein. Elle y mit de la persévérance : les belles fleurs avaient si grand soif ! Elle leva l'arrosoir bien haut, et versa ; comme les jolis iris violets paraissaient contents ! ils se relevaient, leurs couleurs brillaient ;... la cousine serait contente, elle aussi, quand elle verrait ses fleurs si fraîches,... et Laurette désirait lui faire plaisir, pour la remercier de toutes ses bontés.

Pendant ce temps-là il y avait, au premier étage, près d'une fenêtre entr'ouverte, une dame assise dans un fauteuil, son pied étendu sur un coussin, qui regardait et écoutait Laurette, et qui souriait par moments. Et Marthe sortit tout à coup de la maison et appela la petite fille.

« Venez, mon chou ! madame vous demande. »

Laurette monta l'escalier ; elle entra dans une jolie chambre gaie, où tout avait l'air doux, le papier et les rideaux semés de roses un peu fanées, les vieux meubles, les tableaux, les tapis, et surtout le visage entouré de cheveux gris de la dame assise près de la fenêtre.

La dame lui tendit la main :

« Bonjour, ma petite Laurette !

— Bonjour, ma cousine ! » répondit Laurette d'une voix timide, en avançant sa petite main.

« Appelle-moi ta tante : c'est plus près d'être une maman. Est-ce que tu veux demeurer avec moi ? Crois-tu que tu te trouveras bien ici ?

— Oh oui ! ma tante ! » s'écria Laurette d'un ton convaincu. La tante avait un si bon sourire, un regard si encourageant ! Laurette l'aimait déjà, rien qu'à la regarder.

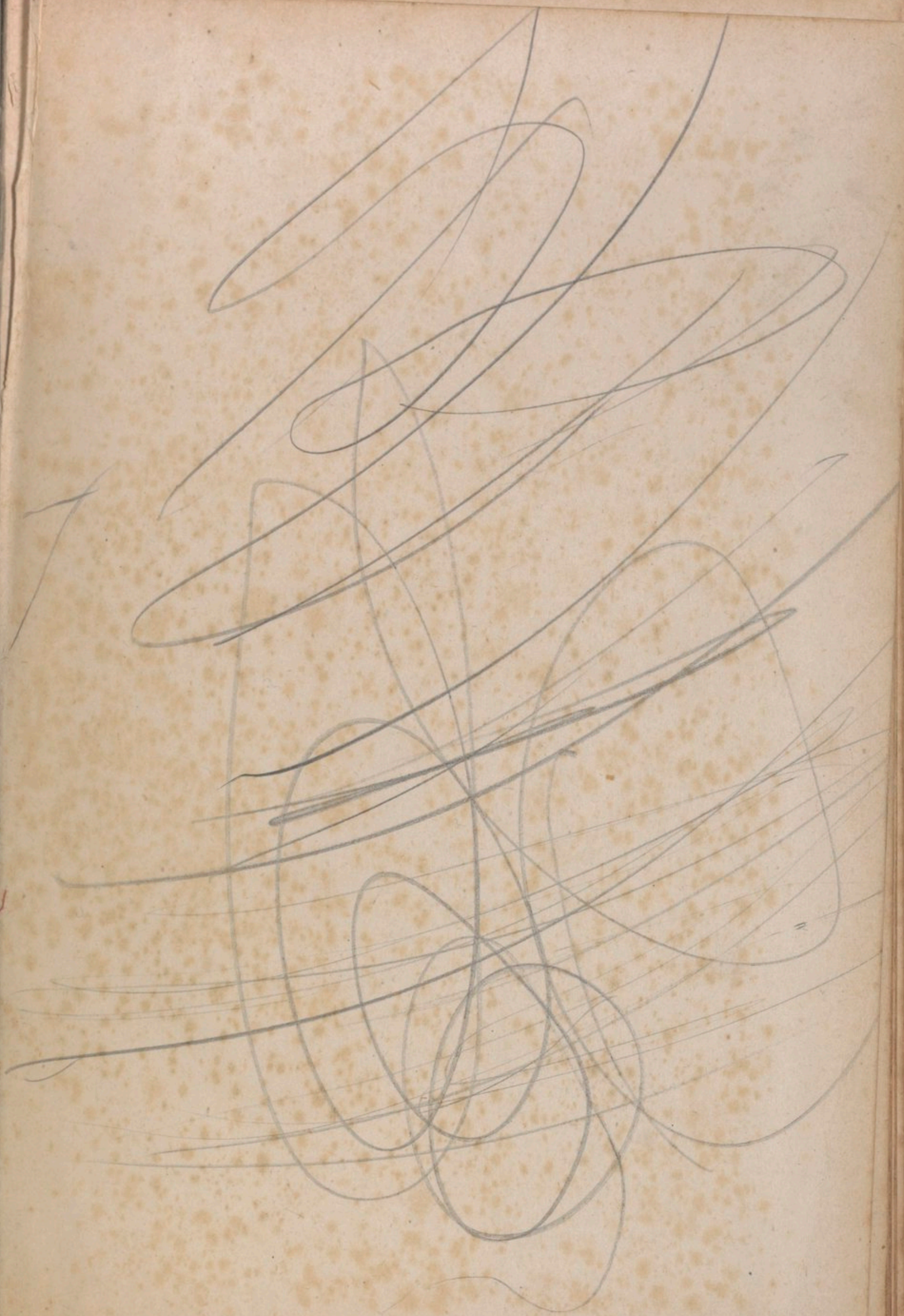
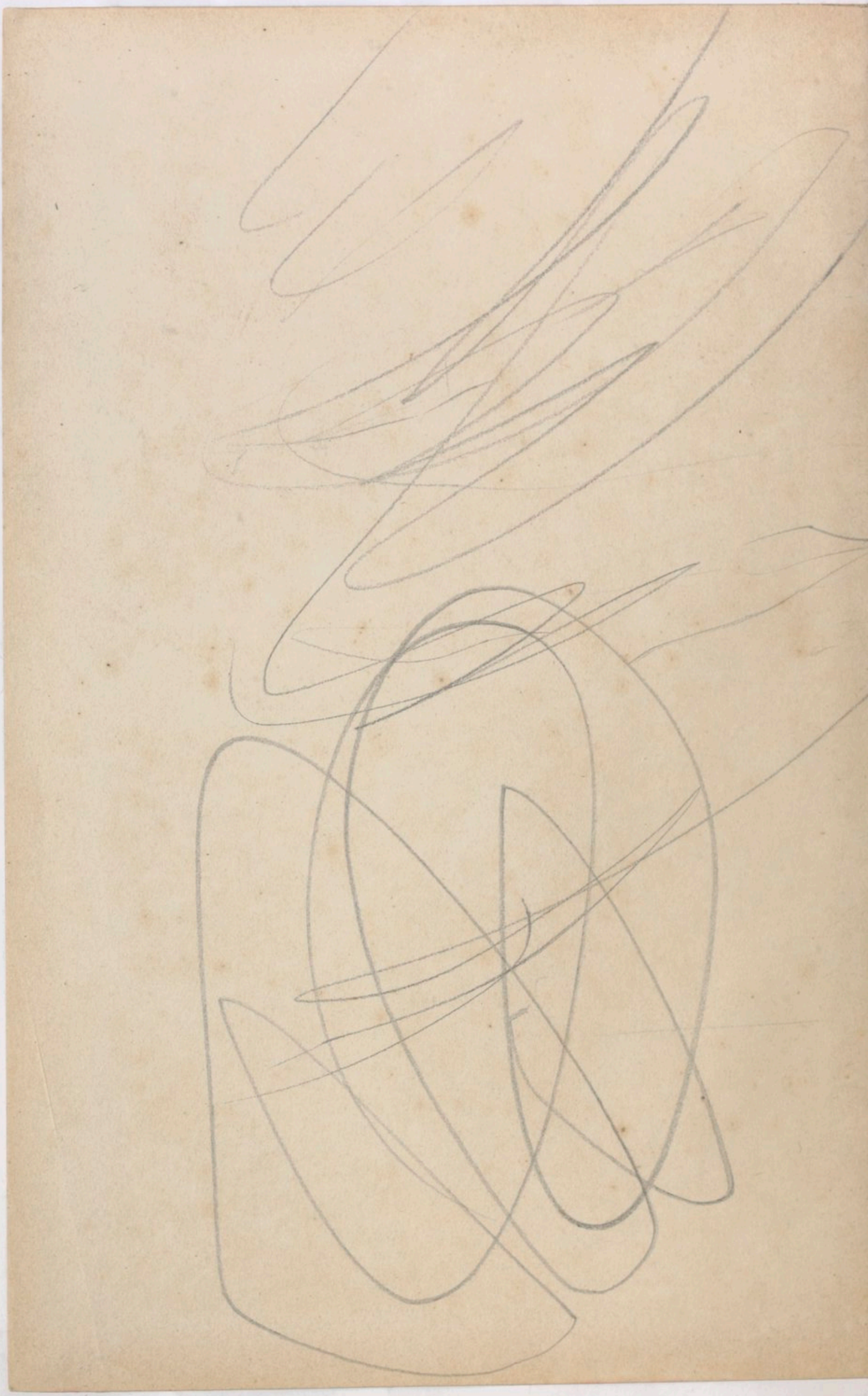
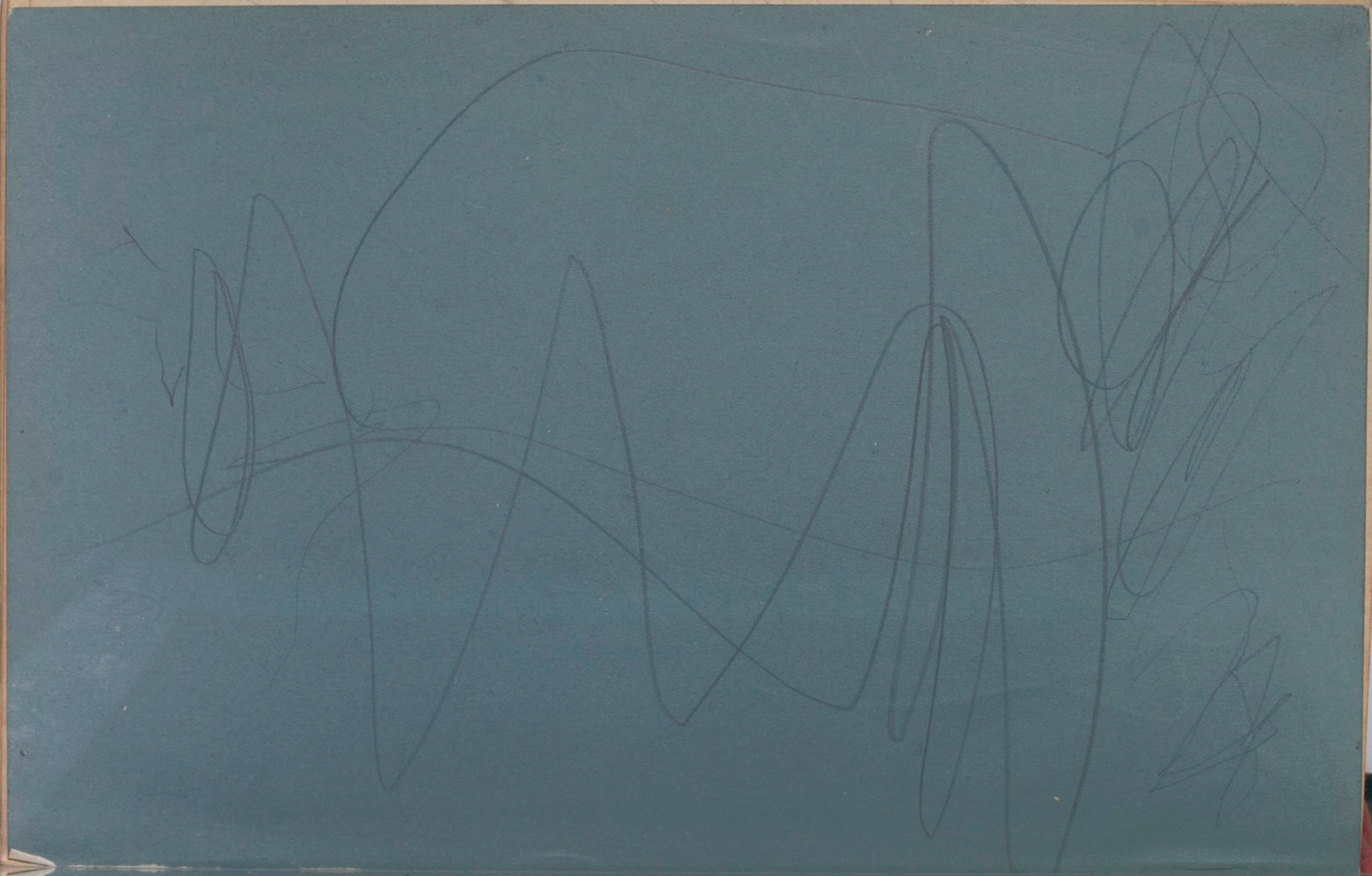
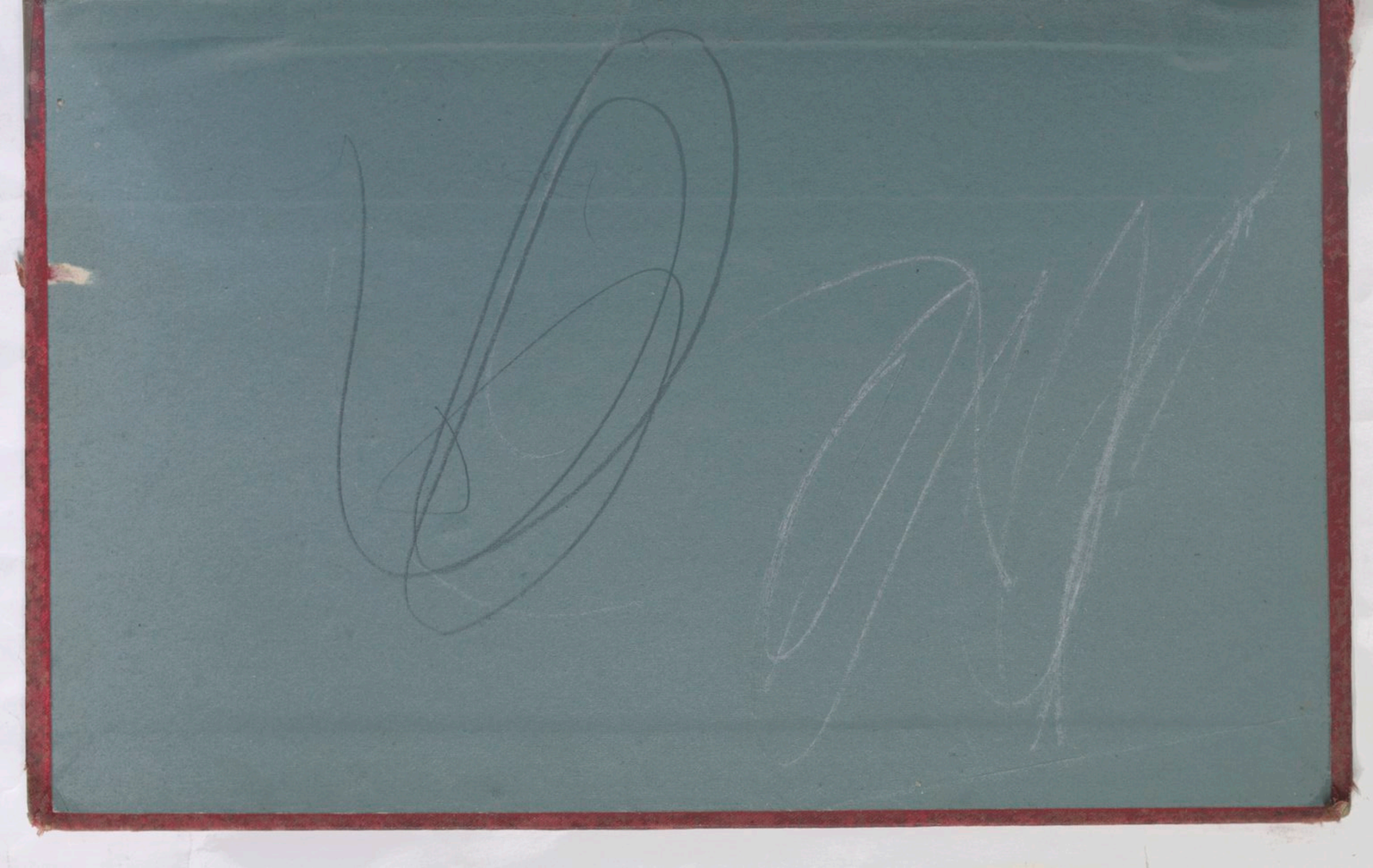
« Il faut pourtant que je te dise, reprit la tante, à quoi je pense depuis que tu es arrivée, et même auparavant : je me demande ce que je vais faire de toi, et si je ne dois pas t'envoyer en pension. J'ai eu des enfants, vois-tu, ma mignonne ; je les ai perdus, et cela me faisait un peu de peine de mettre à leur place une petite fille qui pouvait être méchante. Oui ; mais, si elle était bonne, cela me ferait une petite amie, une petite compagne que j'aimerais, et nous nous rendrions heureuses toutes les deux.... Et ce matin je t'ai regardée, je t'ai écoutée, pendant que tu jouais dans le jardin. J'ai vu que tu étais bonne pour les bêtes, et même pour les fleurs, puisque tu as donné de l'eau à mes iris ; j'ai vu que tu étais propre et active, au soin que tu as pris pour ratisser mes allées ; et cela m'a donné envie de te garder avec moi, au lieu de t'envoyer en pension. Je te ferai travailler ; tu joueras dans le jardin, nous nous promènerons ensemble, quand mon pied sera guéri ; je serai ta maman, et tu seras ma petite fille. Veux-tu ? »

Elle lui tendait les bras. Laurette s'y jeta avec joie.

« Madame a bien raison, dit Marthe qui allait et venait dans la chambre en essuyant les meubles. Quand on a de la bonté ou de la méchanceté dans le cœur, on la montre dans tout ce qu'on fait ; et, puisque la petite est bonne pour les bêtes et même pour les fleurs, elle ne peut manquer d'être bonne pour tout le monde : voilà ! »

# TABLE DES MATIÈRES


Routes divergentes . . . . . 5
Quelques feuillets de mon journal . . . . . 45
Un épisode de la guerre . . . . . 79
La branche d'oranger . . . . . 95
La jolie Jeanne . . . . . 105
Les fiancés d'Arta . . . . . 114
Perrin Jacquet . . . . . 151
Le billet de logement . . . . . 161
La guérison de Barbe . . . . . 176
Au temps de la guerre . . . . . 185
Deux amis . . . . . 189
Voyage de noces . . . . . 202
Triomphe et Mistigri . . . . . 212
La petite Laurette . . . . . 232



Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 180-95.